Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre I
Le Trouble Orient

I – Le problème

Les dix-huit premiers chapitres (environ trente-six pages) du Livre de Mormon racontent comment, au commencement du sixième siècle avant Jésus-Christ, un certain Léhi quitta Jérusalem à la tête d'une compagnie d'Israélites pour traverser l'Arabie en direction de la mer. Depuis la publication de ce récit, d'autres histoires de voyages antiques ont été déterrées dans le Proche Orient et acceptées comme authentiques ou prononcées fictives selon qu'elles remplissaient ou ne remplissaient pas certaines conditions. C'est ainsi que le professeur Albrigt affirme que l'histoire de l'égyptien Sinuhe est «en substance un récit véridique de la vie dans son milieu» parce (1) «sa couleur locale (est) extrêmement plausible», (2) elle décrit un «état d'organisation sociale» qui «s'accorde d'une manière très exacte avec les preuves archéologiques et documentaires actuelles . . .» (3) «les noms de personnes amoréens que contient l'histoire sont satisfaisants pour cette période et cette région» et (4) «finalement, il n'y a rien de déraisonnable dans l'histoire elle-même . . .»[1]

Cette même autorité accepte comme vrai le récit de Wenamon dans son histoire et sa géographie politiques, notant qu'elle «reflète correctement l'horizon culturel et les idées et les pratiques religieuses de son époque[2]». Lieblein considérait comme authentiques certains épisodes égyptiens de l'Odyssée parce qu'ils présupposent chez leur auteur «une assez bonne connaissance des conditions et des institutions égyptiennes[2]». D'autre part, des contes tels que «Le Marin naufragé» peuvent être considérés comme imaginaires parce qu'il leur «manque un cadre historique ou géographique précis et à cause de leur mise en scène, qui est soit mythique, soit improbable par son extravagance[2]».

Ayant devant nous de tels exemples, nous pouvons procéder à la mise à l'épreuve de l'histoire de Léhi: reflète-t-elle correctement «l'horizon culturel et les idées et les pratiques religieuses et sociales de l'époque»? A-t-elle un cadre historique et géographique authentiques? La mise en scène est-elle mythique, tout à fait imaginaire ou improbable par son extravagance? Sa couleur locale est-elle correcte et ses noms propres sont-ils convaincants? Il n'y a que quelques années de cela, on posait encore les mêmes questions à propos du Livre de l'Exode, et les sa-

vants donnaient flegmatiquement une réponse négative jusqu'au moment où l'accumulation des preuves en sa faveur se mit à peser dans les plateaux de la balance. Comme le décrivait un savant, le problème «consiste plutôt à prouver, par d'innombrables petites coïncidences, ce qu'Ebers a si bien appelé 'l'égypticité' du Pentateuque, que de démontrer un fait historique particulier par des preuves externes et monumentales[3]». De même, le problème de I Néphi est d'en établir à la fois «l'égypticité» et «l'arabicité» par d'innombrables coïncidences du même genre. Le fait que le Livre de Mormon est un texte moderne, et cependant pas suffisamment moderne pour avoir exploité les fruits de l'archéologie, lui donne un double handicap au départ, et cependant, étant donné les affirmations de Joseph Smith, il ne peut pas réclamer l'immunité vis-à-vis de ces mêmes épreuves serrées qui ont révélé la vraie nature de documents dont l'antiquité était connue. Si le livre peut réussir ces épreuves, point ne sera besoin de discuter de son âge et de son auteur.

Virtuellement tout ce que l'on sait du monde dans lequel Léhi est censé avoir vécu a été découvert au cours des cent dernières années, et surtout au cours des trente dernières (ceci a été écrit en 1952)[4]. Ces informations cadrent-elles avec celles du Premier livre de Néphi? Avant de les mettre côte à côte pour les comparer, nous devons brièvement décrire la nature des preuves modernes. A notre sens, elles se répartissent en quatre classes:

1. En premier lieu, les documents les plus précieux sont ceux que l'on a trouvés dans le pays de Léhi et qui datent de son époque même. Un certain nombre de ces documents ont été découverts au cours des dernières années: des sceaux, des poignées de poterie, des inscriptions et, chose la plus remarquable, les lettres de Lakish découvertes en 1935. Ce sont les restes de la correspondance d'un officier militaire stationné dans la ville de Lakish, à environ cinquante-cinq kilomètres au sud-ouest de Jérusalem, à l'époque de la destruction des deux villes, qui nous donnent ainsi la description, par un témoin oculaire, du monde réel de Léhi, une minuscule ouverture, il est vrai, mais une ouverture sans obstruction, dans ces lettres «nous nous trouvons amenés en contact étroit avec la vie religieuse, politique et militaire intérieure de Juda à cette époque[5]». Puisque 1 Néphi prétend nous amener en contact encore plus intime avec la même société, nous avons ici un «contrôle» important.

2. Les nouvelles découvertes ont provoqué chez les savants les plus capables une révision et une réévaluation approfondies de la situation qui régnait à Jérusalem à l'époque de sa chute; ces savants résumés nous épargneront l'ennui et le risque de faire les nôtres.

3. Les descriptions que fait le Livre de Mormon de la vie dans le désert doivent être comparées aux récits de témoins oculaires de la vie dans ces mêmes déserts, pour la même période de temps, si c'est possible. Puisque le pays et les populations intéressés comptent parmi les plus immuables de la terre, il y a beaucoup de choses qui sont aussi vraies aujourd'hui qu'en 600 av. J.-C., fournissant des données d'une nature qui se situe pratiquement en dehors du temps mais qui est hautement spécialisée, données qui nous ont été rendues accessibles dans:

(a) De nombreux journaux et études scientifiques du pays, avec, en tête, le «Palestine Exploration Fund Quarterly».

(b) Un trésor croissant de grands classiques sur la vie chez les Arabes, commençant avec Burckhardt en 1829, mais principalement limité à notre époque: Doughty, Philby, Lawrence, Hogarth, Thomas etc.

(c) Peu d'Américains sont conscients des possibilités linguistiques et culturelles dont dispose le savant sérieux aux Etats-Unis. Il n'est pas de grande ville dans ce pays qui n'ait ses communautés de Syriens, de Grecs, d'Arméniens, etc., souvent fraîchement arrivées de la vieille patrie et pleines de traditions du Proche-Orient. Qui irait s'imaginer qu'un ancien chamelier, un Arabe pur sang et dévot mahométan s'installerait dans le voisinage d'une ville telle que Provo, ou que les déserts de la Californie du sud entretiennent des colonies d'Arabes élevant des moutons et des poules et cultivant des dattes exactement comme ils le faisaient, leurs ancêtres et eux, dans les déserts de l'Orient? Ces gens sont parfois des informateurs merveilleux, car ils ont une mémoire étonnante et adorent se livrer à des réminiscences en passant la nuit à jouer au tric-trac.

4. Pour éviter ces récits oraux, nous avons les paroles des anciens poètes des Arabes. L'histoire en prose des Beni Hilal est également très utile à la fois parce que c'est un «ouvrage canonique» sur les migrations dans le désert et parce qu'il raconte une histoire qui, sous certains aspects, présente des parallèles très intimes avec celle de Néphi.

Réunies, ces sources permettent de scruter de bien plus près le Premier livre de Néphi que cela n'eût été possible il y a une génération. Bien que ce qui suit ne soit guère autre chose qu'un examen à vol d'oiseau, nous croyons avoir suivi les voies que devrait prendre un examen correct de l'histoire de Léhi, et que nous avons ici suffisamment de preuves pour justifier les réflexions par lesquelles nous conclurons cette étude.

Les abréviations couramment utilisées sont: PEFQ, Palestine Exploration Fund Quarterly, BASOR, Bulletin of the American Schools of Oriental Research, et JEA, Journal of Egyptian Archaeology.

1 Wn. F. Albright, «Archaeology and the Religion of Israel» (Baltimore, Johns Hopkins Press, 1942), pp. 62 et sqq.

2 L. Lieblein, «Handel und Schiffahrt auf dem rothen Meere in alten Zeiten» (Leipzig, 1886), p. 8; la seconde citation est tirée de Albright, loc. cit.

3 H. G. Tomkins, dans PEFQ 1884, p. 54.

4 «Bien que les recherches archéologiques remontent à un siècle en Palestine et en Syrie, ce n'est que depuis 1920 que nos renseignements sont suffisamment étendus et interprétés avec assez de clarté pour être d'une valeur vraiment décisive.» Albright, op. cit., p. 37.

5 J. W. Jack, «The Lachish Letters, their Date and Import», PEFQ 1938, p. 265. ○

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre I
Le Trouble Orient

II — La situation à Jérusalem

Lorsque nous parlons de Jérusalem, il est important de remarquer la préférence que montre Néphi, lorsqu'il nomme sa patrie, pour une expression non biblique: «le pays de Jérusalem». Bien que ses frères et lui considérent toujours «le pays de Jérusalem» comme leur patrie, il ressort d'une manière parfaitement claire d'un certain nombre de passages que «le pays de l'héritage de notre père» ne peut se trouver à l'intérieur de la ville, ni même tout près, alors même que Léhi a «habité Jérusalem toute sa vie» (1 Néphi 1:4). Les termes manquent de clarté, mais reflètent correctement une situation réelle, car dans les lettres d'Amarna, il est question du «pays de Jérusalem» pour décrire une région plus vaste que la ville elle-même, et nous apprenons même à un moment donné que «une ville du pays de Jérusalem, Bet Ninib, a été capturée». Il était de règle en Palestine et en Syrie, comme le montrent les mêmes lettres, qu'une vaste région alentour d'une ville et tous les habitants de cette région portent le nom de la ville [6]. C'était une survivance de l'époque où la ville et le pays constituaient une entité politique unique, dite cité-état; lorsque celle-ci fut absorbée dans un empire plus vaste, l'identité originelle fut conservée, quoique ayant perdu sa signification politique d'origine [7]. C'est ce même conservatisme qui a donné à Socrate la possibilité d'être athénien et rien d'autre, bien qu'il vînt du village d'Alopêkê, situé à une certaine distance de la ville. Cet arrangement mérite d'être mentionné parce que beaucoup ont considéré comme une preuve certaine de falsification l'affirmation d'Alma 7:10 que le Sauveur naîtrait «à Jérusalem PAYS de nos ancêtres». C'est plutôt l'inverse, concernant fidèlement l'antique terminologie pour décrire un système que l'on n'a redécouvert que récemment.

Quoique «demeurant à Jérusalem», Léhi ne vivait pas dans la ville, car ce n'est qu'après avoir échoué dans leur tentative d'obtenir les plaques à Jérusalem que ses fils décidèrent de descendre «au pays de notre héritage» (1 Néphi 3:16, 22) et d'y rassembler suffisamment de richesses pour acheter les plaques à Laban. Chargés du matériel, ils «remontèrent à la maison de Laban» à Jérusalem (Idem 22 et suivant). Le Livre de Mormon emploie des expressions «descendre» et «monter» exactement comme le faisaient les Hébreux et les Egytiens lorsqu'ils parlaient de l'emplacement de Jérusalem, et cela montre donc clairement que les biens de Léhi se trouvaient quelque part à la campagne et non pas dans l'enceinte de Jérusalem [8].

Nous ne savons que très peu de choses du gouvernement municipal des Juifs, à part que les «anciens» jouaient le rôle principal. Dans ces «anciens», on a voulu voir «les chefs des familles les plus influentes d'une ville» [9]. Ceci les rendrait identiques à ces princes, notables et fonctionnaires que les lettres de Lakish appellent «sarim», le mot «sarim» désigne, selon J. W. Jack, les «membres de la classe officielle, c'est-à-dire les fonctionnaires jouant auprès du roi le rôle de conseillers et de gouverneurs» [10]. Dans les lettres de Lakish «nous voyons les 'sarim' dénoncer Jérémie au roi et exiger son exécution à cause de sa mauvaise influence sur le moral du peuple» [10].

Lorsqu'ils accusaient le prophète de défaitisme, les hommes influents de Jérusalem étaient soutenus tant par la majorité du peuple que par une armée de prophètes qui, par leurs faux oracles, «excitèrent le chauvinisme judaïque jusqu'à la frénésie» faisant courir, c'est le moins que l'on puisse dire, de gros risques à quiconque était d'une opinion opposée [10]. Car le gouvernement, avec à sa tête le faible et inutile Sédécias, avait adopté une politique de suicide en s'alliant militairement avec l'Egypte et en maintenant le statu quo [11].

Le pays venait de traverser un grand essor économique, grâce surtout aux relations commerciales avec l'Egypte, ce qui avait produit une efflorescence sans pareille de grandes fortunes privées. «Les galères phéniciennes remplissaient les embouchures du Nil, et les marchands sémitiques . . . encombraient le Delta» [12], la majeure partie du commerce maritime passant par Sidon, laquelle domina du début à la fin la scène commerciale [13]. Les listes de marchandises importées de Palestine en Egypte montrent que les grands hommes de l'orient recevaient l'or de l'Egypte en échange de leur vin, de leur huile, de leur grain et de leur miel, les trois premiers dépassant de loin en importance toutes les autres commodités [14]. Les caravanes des princes marchands passaient par les villes intérieures telles que Jérusalem, comme du temps des lettres d'Amarna, car il n'y eut de routes véritables qu'à l'époque des Romains.

A la fin du siècle, la situation internationale jetait une ombre sinistre sur le tableau. Babylone, soudain libérée de ses autres soucis, s'orientait rapidement vers une épreuve de force avec l'Egypte, le «roseau brisé» pour lequel les dirigeants de Juda avait imprudemment pris parti. Et cependant les nuages de la guerre imminente n'étaient pas aussi sombres que l'ombre du relâchement religieux et de la décadence morale qui, selon Jérémie,

suivaient une prospérité excessive et une trop grande affection pour ce qui était égyptien. Rien d'étonnant que les «sarim», qui affrontaient suffisamment de problèmes pour entretenir le programme du statu quo, aient dénoncé le triste prophète comme traître défaitiste et collaborateur de Babylone. Le pays était divisé en deux factions, «les deux partis, pro-égyptien et pro-babylonien, existaient côte à côte dans le pays — le roi Sédécias, ses gouverneurs et ses princes, et probablement la plus grande partie du peuple favorisaient l'Egypte ... tandis que le prophète Jérémie et ses disciples conseillaient la soumission à Babylone» [15]. C'était une époque de «dissension et de rancunes, où les avis divisés déchiraient la malheureuse ville de Jérusalem» 16, et tandis que les choses empiraient dans une atmosphère «chargée d'un pessimisme sans mélange ... Sédécias ... suivait avec entêtement le chemin de la ruine en conspirant avec le pharaon» [16]. L'alerte était justifiée, car lorsque le coup tomba finalement, il fut bien plus catstrophique que les savants ont été jusqu'à présent disposés à le croire, toutes ou virtuellement toutes les villes fortifiées de Juda étant entièrement rasées» [16]. Ce n'est qu'en 1925 que nous avons appris que c'est à cette époque que «Tyr est réellement tombée» [17].

L'infatuation fatale pour l'Egypte, qui fut en grande partie responsable de la calamité, est un trait frappant de l'histoire. Pourquoi le gouvernement de Juda resta-t-il si loyalement attaché à une Egypte qui avait depuis longtemps perdu le pouvoir d'imposer l'obéissance? Une chose est certaine: nous savons maintenant que les liens culturels et économiques étaient beaucoup plus forts entre les deux états qu'on l'avait cru jusqu'à présent. J. W. Jack nota en 1938 que «les fouilles ont révélé des liens beaucoup plus intimes avec le pays des pharaons qu'on ne le pensait ... les autorités de Lakish utilisaient probablement ou étaient du moins habituées au calendrier égyptien et au système égyptien de numération dans leurs documents locaux». Bien que ceci se rapporte à une époque antérieure, «tout montre que ces liens avec l'Egypte sont restés ininterrompus jusqu'à la fin de la monarchie juive» [18]. Un anthropologue est allé jusqu'à prétendre que Lakish était en fait une colonie égyptienne[19], mais les recherches montrent que le même type physique «égyptien» et la même prédominance de la culture égyptienne se retrouvent ailleurs en Palestine [19]. Des ivoires, des sceaux, des inscriptions récemment découverts et l'étude préliminaire de tertres dans le pays, tout cela raconte la même histoire: une prépondérance écrasante et inattendue de l'influence égyptienne [20] à l'exclusion tout aussi surprenante de Babylone et de l'Assyrie [21]. A Jérusalem même, où les fouilles sont nécessairement limitées, des scellements sur des poignées de cruches révèlent le même règne prolongé de la culture égyptienne [22]. En même temps, les papyrus d'Eléphantine nous disent encore une autre chose que les savants n'auraient jamais imaginée et qu'ils eurent tout d'abord beaucoup de mal à croire, à savoir que des colonies de soldats et de marchands juifs étaient tout à fait chez elles en Haute Egypte où elles étaient libres de pratiquer leur religion. Les liens entre la Palestine et l'Egypte étaient en outre déjà de très longue durée, des siècles «d'entourage hébréo-égyptien commun» étant nécessaires pour produire l'osmose des modes de pensée et d'expression des Egyptiens chez les Hébreux» et pour charger le vocabulaire égyptien de mots venus de Palestine et de Syrie [23]. Les «Aechtungstexte» récemment identifiés montrent que dès 2000 av. J.-C. «la Palestine était tributaire, du moins en grande partie, de l'Egypte» [24], tandis que les fouilles de Byblos, véritable «petite Egypte», prouvaient la présence de l'empire égyptien dans les siècles ultérieurs [24].

Dire que la culture égyptienne est prédominante dans une région, ce n'est pas nécessairement prétendre à la présence d'une dominaton égyptienne. Selon Hogarth, l'Egypte exerçait trois degrés de domination: le premier degré était le gouvernement par la force directe; le deuxième par «la peur de la reconquête qu'un petit nombre de garnisons et d'agents et le prestige du conquérant pouvaient maintenir vivace dans l'esprit des administrateurs indirects et des sujets natifs», et le troisième degré n'était guère plus qu'une sphère d'influence exclusive, dont un tribut était attendu, mais, n'étant pas assuré par des garnisons ou des représentants, ... avait tendance à être intermittent [25]. Nous voyons donc que la position de l'Egypte comme «pays préféré» en Juda peut représenter n'importe quel degré de domination dégénérée, allant même jusqu'à un «empire au quatrième degré» [25]. C'était l'héritage culturel égyptien plutôt que son gouvernement qui était tout puissant, l'influence égyptienne atteignant le maximum de sa puissance en Palestine après que l'Egypte eût passé le faîte comme puissance mondiale [26].

A l'époque de la grandeur de l'Egypte, le célèbre Ipuwer avait dit: «Les étrangers sont partout devenus égyptiens» et un proche contemporain de Léhi peut se vanter ainsi: «Voici, l'Ethiopien, le Syrien et tous les étrangers ne sont-ils pas également instruits dans la langue de l'Egypte? [27]» Pendant des siècles il fut de coutume chez les princes de Syrie d'envoyer leurs fils faire leur instruction en Egypte [28]. Quelque mauvaise que fût la situation de l'Egypte, les inscriptions vantardes de ses souverains, lesquels étaient parfois très faibles, proclament la supériorité absolue et incontestable de la civilisation égyptienne par rapport à toutes les autres. Pour les Egyptiens c'est là un article de foi. Comme les Anglais de notre époque, les Egyptiens firent maintes fois la démonstration de la capacité d'entretenir dans le monde une puissance et une influence tout à fait hors de proportion avec leurs ressources physiques; sans autre moyen qu'une confiance parfaite et tenace en la supériorité divine de l'Egypte et d'Ammon, Wenamon réussit presque à intimider le grand prince de Byblos. Est-il donc étonnant qu'à une époque où l'Egypte jouissait du bref mais presque miraculeux renouveau de splendeur qui marqua la vingt-sixième dynastie, avec son apogée étonnante de commerce mondial, le crédit de ce pays fût très grand dans le pays de Jérusalem?

Mais il nous faut maintenant revenir au premier Livre

de Néphi. Avec quelle perfection l'auteur dépeint la situation même que nous venons de décrire! Il explique qu'il n'a pas l'intention d'écrire une histoire politique, et nous devons souvent lire entre les lignes; cependant la quantité de renseignements qu'il donne de la manière la plus négligente et la plus simple que l'on puisse imaginer, est simplement étonnante. Considérons tout d'abord l'image de Léhi.

Léhi était un Juif très riche; il était fier de son éducation égyptienne, parlait et écrivait égyptien et tenait absolument à ce que ses fils apprennent la langue. Il possédait une très grande richesse sous forme «d'or, d'argent et toutes sortes de choses précieuses» que l'on ne fabriquait pas à Jérusalem; il avait des attaches étroites avec Sidon (un des noms les plus populaires du Livre de Mormon, on le retrouve à la fois sous sa forme sémitique et sous sa forme égyptienne de Giddonah); et pourtant il vivait dans une propriété à la campagne, «le pays de son héritage», et était une espèce d'expert dans la culture de la vigne, de l'olivier, du figuier et du miel; il ne peut donc y avoir beaucoup de doute quant à la nature de ses affaires avec l'Egypte.

Or voici que cet homme, issu d'une des plus vieilles familles et ayant un passé et une éducation au-dessus de tout reproche, se trouve tout à coup en mauvais termes avec «les gens qui comptent». Il y eut tout d'abord des railleries, puis de la colère et finalement des complots contre sa vie (1 Néphi: 19-20) qui, puisqu'ils étaient sérieux, devaient être soutenus en haut lieu, car en prenant ouvertement le parti de Jérémie (Idem 7:14) il devenait traître à sa classe et à sa tradition. Les membres de sa propre famille se retournèrent contre lui et prenant, comme l'explique Jérémie, le parti des «Juifs de Jérusalem», accusèrent leur père de défaitisme criminel en pensant et en prêchant «que la grande ville de Jérusalem serait détruite» (Idem 1:4), exactement comme les «sarim» accusaient Jérémie de trahison dans ses discours. Si véhément était le soutien qu'ils accordaient au point de vue du parti gouvernemental, que les deux fils aînés de Léhi partagèrent avec les Juifs le grand crime de comploter contre la vie de leur père (Idem 17:44). On ne voit nulle part avec plus de clarté la «dissension et la rancune qui déchiraient la malheureuse ville de Jérusalem» que dans ces scènes passionnées qui eurent lieu dans le ménage de Léhi. Les fils aînés, élevés dans une vie d'élégance égyptienne et héritiers d'une fortune qui devait beaucoup à l'Egypte, étaient les fermes défenseurs du statu quo, tandis que les cadets, à tous points de vue moins gâtés, avaient pris conscience de la nature réelle de la crise de Jérusalem, qui n'était pas réellement économique ou politique, mais fondamentalement morale (Idem 1:19). Les aînés ne le voyaient pas du tout: «Le peuple qui habitait le pays de Jérusalem, protestèrent-ils, était un peuple juste; car il gardait les statuts . . . selon la loi de Moïse; c'est pourquoi, nous savons qu'il est un peuple juste . . .» Tel était le saint chauvinisme des faux prophètes avec leur évangile du statu quo. L'atmosphère d'hystérie et de pessimisme qui règne dans l'histoire de Néphi sur Jérusalem est, comme nous l'avons vu, strictement authentique, et le danger de destruction totale de Jérusalem qui traverse tout le livre comme le motif d'un destin menaçant était, comme l'histoire le prouva, parfaitement justifié.

(à suivre)

Notes

6. J. A. Knudtzon, Die El-Armana Tafeln (Leipzig, 1915)) I, 864-7, 872-5; pour Bet-Ninib, II, 867-7.
7. Voir A. Alt, «Die Syrische Staatenwelt vor dem Einbruch der Assyrer», Zt.-Scher. der dt. Morgl. Ges. N. F. 13 (88), 1934, pp. 247-9, and Wilh. Nowack, Lehrbuch der Hebraeischen Archaeologie (Freiburg, 1894) p. 194.
8. L'égyptien «ha» (descendre) appliqué au voyage signifie «aller en Egypte» (A. Erman & H. Grapow, Wörterbuch der Aegyptischen Sprache II, 472-4. C'est ainsi que dans l'A. T. on «descend en Egypte» (Gen. 12-10) et on «monte à Jérusalem» (1 Rois 12:28). Dans les lettres de Lakish, «le commandant descendit . . . en Egypte . . .» H. Torczyner, The Lachish Letters (Oxford, 1938), p. 51 (No. 3)
9. Nowack, op. cit. p. 300 et suivant.
10. Dans PEFQ 1938, pp. 175 et suivant, Cf. W. F. Albright, «A brief History of Judah from the Days of Josiah to Alexander the Great,» The Biblical Archaeologist IX (Feb. 1946), p. 4.
11. On trouvera un résumé récent de la situation internationale vers 600 av. J.-C., à part les études citées, dans J. Bright, «A New Letter in Aramaic written to a Pharaoh of Egypt,» The Biblical Archaeologist XII (1949), pp. 49 et suivant.
12. Jas. Breasted, A History of Egypt (N. Y.: Schribner's, 1909), p. 577, cf. 548. A. Moret, Histoire de l'Orient (Paris: Presses Universitaires, 1941) II, 727 et suivant: «. . . les artistes ne travaillent plus pour la cour et les temples seulement; il leur fallait maintenant exécuter les commandes d'une riche bourgeoisie . . .»
13. Albright, Archaeol. & the Relig. of Israel, p. 69; Ed. Meyer, Geschichte des Altertums (1928) II, 1, 98.
14. Meyer, op. cit. I. 2. 260; II. 1. 98, 135; Geo. Steindorff, Egypt (N. Y.: J. J. Augustin, 1943), p. 64. Pour l'économie des grands domaines palestiniens, voir P. J. Baldensperger, «The Immovable East,» PEFQ 1908, 290-6, et 1918, 121 et suivant.
15. J. W. Jack, dans PEFQ 1938, 177-9.
16. W. F. Albright, dans The Bibl. Archeaologist IX (1946), p. 4; on trouvera aux pages 2-4 et aux notes 15-16 la description de la situation en aggravation rapide.
17. Albright, «The Seal of Eliakim, etc.», Jnl. of Biblical Lit, 51 (1932), 94 et suivants.
18. Jack op. cit., p. 178
19. La théorie de D. L. Risdon discutée par Sir Arthur Keith, «The Men of Lakish», PEFQ 1940, 7 et suivant.
20. J. L. Starkey «Lachish as Illustrating Bible History,» PEFQ 1937, 177-8; A. Rowe «Excavations at Beisan . . .» PEFQ 1928, 73 et suivant; R. D. Barnett «Phoenician and Syrian Ivory Carving» PEFQ 1939, 4-6, 7 et suivant; J. W. Crowfooot «The Ivories from Samaria,» PEFQ 1933, 7 et suivant, 18, 22 ; Ch. Torrey, «A Hebrew Seal from the Reign of Ahaz,» BASOR 79, 27 et suivant J. Bright, dans The Bibl. Archeaol. XII (1949) (46-48) H. L. Ginsberg, «An Aramaic Contemporary of the Lachish Letters,» BASOR III (1948) 24-27.
21. A. S. Yahuda, The Accuracy of the Bible (London Heineman, 1934), p. xxix. S. L. Caiger Bible and Spade.
(Oxford Univ. 1936) pp. 83 et suivant. Depuis le temps de l'école panbabylonienne «le pendule de la théorie des origines est . . . revenu vers l'ouest et l'Egypte,» Jas. A. Montgomery, Arabia and the Bible (Univ. of Pensylvania, 1934) p. 1.
22. A. H. Sayce, «The Jerusalem Sealings on Jar Handles» PEFQ 1927, 216 et suivant; J. G. Duncan «Excavation of Eastern Hill of Jerusalem», PEFQ 1925, 19 et suivant.
23. Yahuda, op. cit., p. xxv; voir spécialement par le même auteur The Language of the Pentateuch in its Relation to Egyptin (Oxford, 1933) I, pp. xxxii-xyyv.
34. W. F. Albright, «The Egyptian Empire in Asia in the Twenty-first Century B. C.,» Int. of the Palest. Oriental Soc. VIII (1928), 226 et suivant, 223 et suivant, cf. Albright, «Palestine in the Earliest Historical Period,» Ibid. II, 110-138.
25. D. G. Hogarth, «Egyptian Empire in Asia,» Journal of Egyptian Archaeology I (1914), pp. 9, 12-13; Breasted, History of Egypt, pp. 516, 618 et suivant, 526, 529, 580; A. S. Cook, dans Cambridge Ancient History III, 250, 256 et suivant, 261, 295-9.
26. Hogarth, op. cit., I, 13-14; Cook dans CAH III, 257.
27. Pour la première citation, H. Franckfort, «Egypt and Syria in the First Intermediate Period», Jnl. of Egypt. Archaeol. XII (1926), 96; for the second, A. Moret, Hist. de l'Orient II, 787.
28. Meyer, G. d. A. II, 1. 132; Hogarth, op. cit., I, 12. ○

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre I
Le Trouble Orient

III La Langue et le Livre de Mormon

Le monde a toujours regardé d'un air supérieur et moqueur cet intérêt démesuré du Livre de Mormon pour ce qui est égyptien. Il apprend maintenant avec surprise et incrédulité que la culture égyptienne était bien plus importante dans la Palestine de 600 av. J.-C. qu'on l'aurait jamais cru. Il est significatif que l'intérêt du Livre de Mormon pour l'Egypte est strictement culturel: il n'est jamais question du pharaon ni du gouvernement égyptien, mais uniquement de la culture et surtout de la langue égyptiennes. Il dit d'ailleurs d'une manière tout à fait claire que l'égyptien n'était pour lui qu'une SECONDE langue, «car ayant ETE INSTRUIT dans la langue des Egyptiens, il pouvait lire ces inscriptions, et les apprendre à ses enfants» (Moïse 1:4). Nous avons vu que du temps de Léhi, l'égyptien était enseigné «aux Ethiopiens, aux Syriens et à tous les autres étrangers». Mormon nous dit (Mormon 9:32-34) que la langue des descendants de Léhi n'était ni l'hébreu, ni l'égyptien mais un mélange des deux, l'un et l'autre s'étant corrompus, de sorte que «aucun autre peuple ne connaît notre langue», ce qui n'aurait certainement pas été le cas s'ils n'avaient parlé que l'hébreu. L'hittite ancien était une langue double de ce genre. La raison pour laquelle «aucun autre peuple ne connaît NOTRE langue» (l'anglais, N. d. T.) aujourd'hui vient de ce que le français cultivé a été imposé aux Saxons originels, tout comme l'égyptien cultivé fut imposé à l'hébreu originel dans la Palestine de Léhi. Sur un poignard cérémoniel qui, avec sa poignée d'or blanc nous rappelle l'épée de Laban, nous lisons le nom Ja'qoh-her, «Jahvé est satisfait», nom qui combine joliment l'égyptien et l'hébreu dans un processus de fusion pour lequel il existe maintenant beaucoup de preuves et qui était en cours déjà longtemps avant l'époque de Léhi[29].

Il était courant dans les langues anciennes, comme dans les langues modernes, d'utiliser un même mot (par exemple le français «langage», égyptien «ra») à la fois pour «parole» et «langue»[30], bien que cet usage courant que l'on trouve dans le Livre de Mormon NE SE TROUVE PAS en hébreu. Lorsque Néphi dit: «Tel est le langage que mon père employa pour louer son Dieu» (1 Néphi 1:15), il ne nous dit pas quelle langue son père parlait, mais nous avertit qu'il cite ou paraphrase des paroles véritablement prononcées par son père. De même quand il dit «Je fais un récit dans la langue de mon père» (Idem 1:2) il dit qu'il va citer ou paraphraser un document que son père a véritablement rédigé (Idem 1:16). Il explique que son père écrivit le document en égyptien quoique traitant d'affaires juives, mais il n'affirme jamais que l'égyptien était la langue natale de son père. La proposition dans 1 Néphi 1:2 qui commence par «qui consiste en . . .» ne se rapporte évidemment pas à «langue» ni à «père», mais à «récit». Du point de vue de la syntaxe, les deux autres sont possibles, mais n'ont pas de sens. Une langue ne consiste pas en un langage, un récit oui. La phrase est du mauvais français mais, comme beaucoup d'autres dans le Livre de Mormon, ressemble fort à la construction sémitique «hal» bien connue et pourrait se traduire comme ceci: «Je fais, dans la langue de mon père, un récit qui consiste en la science des Juifs», etc.

Certaines personnes ont prétendu que le Livre de Mormon a été écrit en hébreu mais avec des caractères égyptiens. Mais Mormon (9:32-34) observe que les Néphites ont changé leur manière d'écrire l'égyptien pour qu'elle soit conforme à leur manière de le prononcer et que «l'hébreu a été altéré par nous aussi» de sorte que «aucun autre peuple ne connaît notre langue». Leur langue n'était ni l'égyptien ni l'hébreu. Mormon apprécie la précision et la clarté de l'hébreu antique, que son peuple ne parle plus (9:33) et écrit à contrecœur; «dans les caractères qui sont appelés, parmi nous, l'égyptien réformé», et ce, simplement parce que cela prend moins de place. Or l'égyptien prenait moins de place que l'hébreu parce que, du temps de Léhi, le démotique était véritablement une sténographie, extrêmement condensée et abrégée[31], et c'était une sténographie pour la bonne raison qu'il était absolument idiomatique, c'est-à-dire spécialement adapté aux sons et aux processus de pensée d'une langue et d'une langue seulement. On pouvait l'utiliser d'une manière très économique pour écrire l'égyptien, mais pas pour une autre langue. En fait, peu de temps après l'époque de Léhi, les conquérants perses de l'Egypte apprirent l'araméen au lieu de l'égyptien parce que l'écriture égyptienne était trop gauche et trop difficile à apprendre[31]. Et maintenant on nous demande de croire que les Juifs ont renversé ce processus et adopté les caractères pour leur propre langue.

Cela revient à dire que les Néphites se sont refusés l'utilisation de leur écriture sainte et superbement pratique à propos de laquelle Torczyner écrit: «L'écriture de Lakish fait prendre pour la première fois conscience de ce que l'alphabet phénicien-hébreu . . est . . . une écriture inventée et utilisée spécialement pour écrire à l'encre sur du papyrus, de la peau (parchemin) et des tessons de cruche. Nous nous rendons maintenant compte que les Juifs d'autrefois pouvaient écrire rapidement et hardiment, d'une écriture artistique et coulante, avec la calligraphie aimante de ceux qui adorent écrire» [32]. Et les Néphites se serainet débarrassés de ceci pour apprendre à sa place le système le plus gauche, le plus

difficile, et le moins pratique pour écrire jamais conçu par l'homme! Pourquoi se donner tout ce mal? Simplement pour gagner de la place. Quelle place? La place sur des plaques précieuses. Quand la coutume a-t-elle commencé? Avec Léhi. Où et quand apprit-il «la langue des Egyptiens»? En Palestine, évidemment avant même de penser qu'il pût un jour être historien. Le riche Léhi apprit-il les caractères égyptiens de manière à pouvoir s'installer dans sa maison dans le pays de Jérusalem et, en écrivant l'hébreu avec des symboles démotiques, épargner quelques sous par mois en matériel pour écrire? Demanda-t-il à ses fils d'apprendre l'égyptien pour qu'ils puissent gagner de la place lorsqu'ils écriraient des annales? Bien sûr que non: lorsqu'ils apprirent la langue, ni Léhi ni ses fils n'avaient la moindre idée qu'un jour ce serait utile pour des gens qui écriraient sur des plaques de métal. Leur seule raison d'apprendre les caractères égyptiens était de pouvoir lire et écrire l'égyptien. Ce n'est que plus tard, lorsque les historiens manquèrent de place qu'ils virent l'avantage qu'il y avait à écrire en égyptien. Et les caractères égyptiens ne peuvent avoir été préservés pour leur usage que parce que la langue elle-même avait également été conservée; car des gens à qui la place ne manquait pas n'auraient pas continué, pendant des centaines d'années, à écrire l'hébreu avec les difficiles caractères égyptiens, alors qu'ils auraient très bien pu, pendant tout ce temps là, écrire avec les vingt-deux caractères simples et pratiques de l'alphabet hébreu.

On pourrait multiplier les raisons de rejeter cette intéressante théorie, mais la simple déclaration de Mormon devrait suffire pour bannir la chère illusion que quiconque a fait de l'hébreu élémentaire connaît la langue originelle du Livre de Mormon. S'il en était ainsi, sa traduction par le don et le pouvoir de Dieu n'aurait pas été un bien grand miracle, et au lieu d'un Urim et Thummim, une courte liste de caractères égyptiens avec leurs équivalents hébreux aurait été le seul instrument dont aurait eu besoin la génération de Joseph Smith ou la nôtre. Le fait reste que le Livre de Mormon a été abrégé et publié dans une langue que ne connaissait aucun autre peuple sur la terre que les Néphites.

Il y a beaucoup de choses, dans l'écrit de Néphi, qui montrent que, comme il le prétend, il écrit en égyptien — et pas simplement en caractères égyptiens. Lorsque Néphi nous dit que son récit et celui de son père sont dans la langue des Egyptiens (ET PAS que la langue de son père était la langue des Egyptiens), nous pouvons

être sûrs que c'est bien cela qu'il veut dire. Et quoi de plus naturel qu'il choisisse pour écrire son message, adressé non seulement aux Juifs, mais aussi «à toute la maison d'Israël» (1 Néphi 19:19) et à tous les Gentils (Idem 13:39-40) une langue mondiale plutôt que son hébreu tribal? Les Juifs des époques ultérieures n'adoptèrent-ils pas le grec, langue mondiale internationale, de préférence à l'hébreu, même comme véhicule de l'Ecriture Sainte, et ce, afin de se faire entendre le plus loin possible, non seulement parmi les Gentils, mais également parmi les Juifs eux-mêmes?

Les trois premiers versets de 1 Néphi, qui se détachent fortement du reste du texte, sont un «colophon» typique, procédé littéraire qui caractérise hautement les compositions égyptiennes[33]. Un exemple typique, c'est le célèbre papyrus Bremer-Rhind, qui commence par un colophon contenant (1) la date, (2) les titres de Nasim, l'auteur, (3) les noms de ses parents et un éloge de leurs vertus, avec une mention spéciale de l'appel prophétique de son père (4) une malédiction contre quiconque s'aviserait «d'enlever» le livre, probablement «par peur qu'un livre sacré ne tombe entre des mains impures»[33]. Comparez ceci avec le colophon de Néphi: (1) son nom, (2) les mérites de ses parents, avec une mention spéciale de la science de son père, (3) l'aveu solennel (correspondant à la malédiction de Nasim) que le livre est vrai et l'affirmation: «Et je le fais de ma propre main» — condition indispensable à tout vrai colophon, puisque le but de celui-ci, est d'établir l'identité du rédacteur véritable (et non pas simplement de l'auteur) du texte. Les écrits littéraires égyptiens finissent régulièrement par la formule «iw-f-pw»: «Ainsi en est-il» [34]; Néphi termine les sections principales de son livre par l'expression: «Ainsi en est-il. Amen» (9:6; 14:30; 22:31).

La grande préoccupation que montre le Livre de Mormon pour les questions d'écriture, la passion qu'a Léhi de tout noter (idem 1:16) et l'orgueil évident dont font preuve les écrivains pour leur talent, sont caractéristiquement égyptiens. Le «je le fais de ma propre main» de Néphi est tout simplement l'égyptien «écrit avec mes propres doigts» et nous pouvons presque entendre Néphi employer les termes d'un Sage égyptien: «Copie tes pères qui t'ont précédé . . . Voici, leurs paroles sont enregistrées par écrit. Ouvre, lis et copie . . .» Il est certain que Néphi lui-même était diligent à garder ce «seboyet»[35]. C'était l'Egyptien et non l'Hébreu qui faisait de la publicité pour sa compétence dans l'art du scribe. Une chose qui est également bien égyptienne, c'est l'esprit didactique de Léhi et l'habitude qu'il a de faire à ses fils de longs discours solennels sur des sujets moraux et religieux «à la manière des pères». Comme tout bon Egyptien, il prenait évidemment note de tout cela[36]. La FORME de ces discours, avec leurs introductions fixes et leurs cérémonieuses figures de rhétorique aurait pu sortir tout droit d'une école égyptienne, quoique leur CONTENU sent plus «la science des Juifs», comme Néphi l'observe lui-même (Idem 1:2). Cependant, tant dans la forme que dans le contenu, on trouve que les écrits des prophètes et la sagesse d'Israël ressemblent fortement à la littérature prophétique et de sagesse de l'Egypte[37], de sorte que nous ne devons pas être surpris s'il en va de même des prophéties de Léhi. A la fin du siècle dernier, les savants furent déroutés de découvrir qu'une prophétie démotique que l'on peut faire remonter à l'époque de Bocchoris (718 — 712 av. J.-C.) dans laquelle étaient prédites des destructions futures avec la promesse qu'un Messie suivrait, était placée dans la bouche de «l'agneau» (pa-hib). Les sources grecques nous apprennent que cette prophétie connaissait une large diffusion dans les temps anciens[38]. On voit donc que l'étrange formule de la grande prophétie de Léhi prononcée par «l'Agneau» (Idem 13:34, 41) n'est pas un anachronisme tiré des temps hellénistiques ou chrétiens, comme on l'a autrefois prétendu.

Un prophète égyptien typique est un certain Neferrohu, dont les prophéties, quoique de date incertaine, passaient pour être d'une grande antiquité. Cet homme se décrit comme un homme du peuple, mais en même temps un homme vaillant et «un homme riche dont les possessions étaient grandes», et il est fier de ses talents de scribe. Comme Léhi dans d'autres choses, il rappelle également qu'il médita beaucoup «sur ce qui se passerait dans le pays», et, ceci fait, se sentit poussé à prophétiser: «Debout, mon cœur; lamente-toi sur ce pays d'où tu viens . . . Le pays a entièrement péri et il ne reste rien . . . la terre est tombée dans la misère à cause de cette nourriture, là-bas, des Bédouins qui couvrent le pays . . .» Cependant il espère un roi-sauveur qui doit venir[39]. La situation n'est pas extraordinaire mais est caractéristique aussi bien en Egypte qu'en Juda, et personne ne peut nier que si Léhi n'était pas un fait, il était du moins un type très authentique. Néphi dit que son père n'était qu'un parmi de nombreux prophètes de son temps.

Notes

29. Meyer, G. d; A. I. 2. 297; voir particulièrement W. F. Albright, The Vocalization of Egyptian Syllabic Orthography (New Haven: Am. Or. Soc. 1934).
30. Yahuda, Language of the Pentateuch, p. 51.
31. E. A. W. Brudge Papyrus of Ani (N. Y. Putnam, 1913) I. 50, Th. Nöldeke, Die Semitischen Sprachen; (Leipzig, 1899), p. 34.
32. H. Torczyner, The Lachish Letters p. 15.
33. E. J. Bickerman, «Colophon of the Greek Esther», Jnl. Bib. Lit.; 63 (1944), 339 et suivants. montrant que la tradition du colophon était soigneusement conservée en Egypte. R. O. Faulkner, «The Bremer-Rind Papyrus-II» Jnl. Egypt. Archaeol; XXIII (1937) 10; F. L. Griffith, «The teachings of Amenophis the Son of Fanakht», JEA XII (1926), 195 et suivants. Ce qui concerne le Bremer-Rhin est tiré de Faulkner.
34. K. Sethe, Aegyptische Lesestücke (Leipzig, 1924) pp. 17, 42, 43, et vol. d'Erlauterungen du même, pp. 21, 58; 61.
35. A. H. Gardiner, «New Literary Works from Ancient Egypt», JEA I (1914), 25, l'œuvre ici citée avait des attaches avec la Palestine, idem p. 30.
36. L'Enseignement d'Amenophis porte cette dédicace: «Pour son fils, le cadet de ses enfants, peu comparé à sa famille . . .» Suit alors un long texte offrant un certain nombre de parallèles surprenants avec le livre des Proverbes dont un remarquable avec le Psaume 1, le juste étant comparé à un arbre fécond, Griffith, op. cit. p. 202. Comparez ceci avec II Néphi 2 et 3. Léhi décrivant un fruit comme étant «blanc» (1 Néphi 8:11) est un égyptianisme typique. A. Erman & H. Grapow, Wörterb. der aeg. Sprache III 206 et suivants 211 et suivants.
37. Meyer, G. d. A.; I. 2. 274. Albright Archaeol. & Relig. of. Is. p. 21; D. C. Simpson, «The Heb. Book of Proverbs and the Teachings of Amenophis» JEA XII (1926) 232 et suivants.
38. A. von Gall Basileia tou Theou (Heidelberg, 1926) pp. 65–68.
39. Ibid., pp. 49–55.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre IV
La politique égyptienne dans le Nouveau Monde

La meilleure indication qui soit de l'influence de la civilisation égyptienne sur le peuple de Léhi se trouve dans un épisode tiré de l'histoire ultérieure des Néphites.

Livre de Mormon

Agissant sur la recommandation du roi Mosiah, qui désirait vivement éviter les controverses au sujet du trône, les Néphites, au début du premier siècle avant Jésus-Christ, remplacèrent la royauté par un système de gouvernement par les juges ecclésiastiques:

«... Nous établirons pour juges des hommes sages qui jugeront ce peuple selon les commandements de Dieu» (Mosiah 29:11).

On ne nous dit pas où Mosiah a trouvé cette idée, mais l'empressement et la facilité avec lesquels le peuple adopte ce système implique qu'il le connaissait bien (Idem 29:37-41). C'est ce que montre formellement l'histoire d'un certain Korihor, qui fut à même de se faire beaucoup d'adhérents dans le pays en accusant «le grand-prêtre et le grand-juge du pays» de remettre en vigueur les «ordonnances et... les rites qui furent établis par d'anciens prêtres pour usurper le pouvoir et l'autorité» sur le pays (Alma 30:21-24). Le fait qu'il y avait un danger réel de ressusciter un antique gouvernement de prêtres ressort bien du fait que le nouveau système était à peine établi qu'un certain Néhor, dans le premier procès que devait juger le nouveau grand-juge, est accusé d'être «le premier à introduire une intrigue de prêtre... parmi ce peuple». A cette occasion, le grand-juge observe que pareilles intrigues sacerdotales, si le peuple les permettait, «seraient cause de son entière destruction» (Alma 1:12). Nous apprenons ainsi que le cléricalisme n'avait pas été pratiqué dans le Nouveau Monde, mais qu'une tradition de ce genre était vivante dans les souvenirs; son origine doit donc être

recherchée dans le Vieux Monde, si nous voulons croire le Livre de Mormon.

Le Vieux Monde

A partir de la onzième dynastie, l'histoire de l'Egypte traite en grande partie des efforts faits par les prêtres d'Amon, avec, à leur tête, le grand prêtre d'Amon, pour se rendre maîtres du pays. Vers 1075 av. J.-C., le grand prêtre d'Amon alla jusqu'à s'emparer du trône du sud et à partir de ce moment là «le grand prêtre d'Amon . . . pouvait réduire et réduisait constamment le roi à une position subalterne[40]». Le nom du grand-prêtre qui se fit couronner à Thèbes était Herithor ou Kherihor[41]. La pierre angulaire du gouvernement clérical était un nouveau système de tribunaux populaires dont les prêtres d'Amon étaient les juges et qui fut d'abord en concurrence avec les tribunaux officiels et puis les supplanta[42]. La tendance séparatiste, qui reste caractéristique de l'histoire cléricale, a pu être annoncée par l'union de tous les états du sud en une entité administrative unique sous la direction de Néhi, le grand gouverneur de la dix-huitième dynastie aussi bien que par l'apparition, en commençant par le Comte Néhri, d'une famille gouvernante distincte à Thèbes, sous le patronage d'Amon[43]. Le successeur de Néhri, en prenant le nom de Sam Tawi, «unificateur du pays», proclame une nouvelle dynastie[43].

Il reste encore à voir si Néhi et Néhri ont une parenté quelconque avec le nom de Néphi (il y a d'autres noms égyptiens qui sont plus proches). Mais aucun philologue ne refusera de reconnaître l'identité possible entre le Korihor du Livre de Mormon et le Kherihor égyptien, et personne ne peut nier, qu'il soit philologue ou pas, une forte ressemblance entre Sam et Sam (le frère de Néphi).

Livre de Mormon

Le peuple dit «peuple d'Amon», communauté célèbre pour sa pitié, amena Korihor devant son chef, Ammon, «qui était le grand-prêtre de ce peuple». De là il fut «conduit devant le grand-prêtre et le grand juge du pays». De son côté, cette cour supérieure «l'envoya au pays de Zarahemla . . . devant Alma, le grand juge gouverneur de tout le pays», aussi bien que chef de l'Eglise (Alma 30:19-21, 29 et suivants).

Le Vieux Monde

Le gouverneur en chef de l'Egypte était «le grand-prêtre d'Amon» (ou Ammon), son titre étant en égyptien «neter hem tep» — «serviteur principal (hem) du Dieu[44]». Hem est un élément des noms propres égyptiens et signifie la même chose que l'élément extrêmement courant «Abdi» dans les noms asiatiques occidentaux de l'époque (cf. l'arabe moderne Abdullah, «serviteur de Dieu»). Chose extrêmement intéressante, le frère du premier Ammon dans le Livre de Mormon porte le nom de Hem (Mosiah 7:6). Quant à Amon (ou Ammon), c'est le nom propre le plus courant du Livre de Mormon, et c'est aussi le nom le plus courant et le plus révéré de l'empire égyptien[45], qui en tout temps pendant la période ultérieure (après 930 av. J.-C.) prétend embrasser la Palestine et considérer Jérusalem comme dépendante. La révérence qui se manifeste pour le nom d'Amon ne révèle absolument pas la moindre concession au paganisme chez les Juifs, puisque Amon n'est rien moins que la version égyptienne de leur propre Dieu créateur universel et unique, le Grand Esprit que l'on ne conçoit jamais sous une forme animale et qu'on ne représente jamais par aucune image[46]. Il apparaît pour la première fois vers 2 140 av J.-C., dans le sud de l'Egypte, à Thèbes, où il semble avoir été importé d'Asie occidentale[47]. Se peut-il qu'il soit le Dieu d'Abraham? Il est significatif que le nom devient pour la première fois important au cours des années qui suivent l'époque du séjour d'Abraham en Egypte, et près de l'endroit où se situa plus tard la plus célèbre colonie juive d'Egypte.

On peut découvrir un reflet de la situation égyptienne dans les villes côtières de Palestine, prêtres et juges, qui à l'occasion usurpaient l'office de roi. Ceci arriva tant à Sidon qu'à Tyr; dans cette dernière ville, deux usurpateurs ecclésiastiques portaient le nom de Maitena ou Mattena — nom qui a plusieurs variantes et suggère fortement le Mathoni du Livre de Mormon.

Livre de Mormon

La tentative de gouvernement avec des juges ecclésiastiques s'effondra en grande partie à cause d'une rivalité pour le siège du jugement suprême entre trois candidats, tous fils du grand juge suprême Pahoran. Ils s'appellent Pahoran, Paanchi et Pacumeni (Hel. 1:1 et suivant).

Echos de nos districts

Le district suisse de la Mission Française de l'Est signale que 54 Saints habitant dans ce district ont été baptisés avant 1932 et que 24 d'entre eux sont actifs. La membre la plus ancienne, Soeur Farhni, a 79 ans. Elle a été baptisée en 1898.

Ce genre de rivalité familiale pour l'office de grand-prêtre est caractéristique dans le système égyptien dans lequel l'office semble avoir été héréditaire non pas par loi mais par usage[48].

Le nom de Pahoran reflète le palestinien Pahura (pour l'égyptien Pa-her-an, cf. Pa-her-y, «le Syrien») qui est l'égyptien «réformé», c'est-à-dire un vrai titre égyptien mais changé de manière à l'adapter à la manière de parler cananéenne. Pahura (également écrit Puhuru) était à l'époque d'Amarna un gouverneur égyptien (rabu) de Syrie[49]. Le même homme, ou un autre homme portant le même nom, fut placé par le pharaon comme gouverneur du district de Ube, son siège étant à Kumedi[49] (cf. l'élément «Kumen» dans les noms de lieu du Livre de Mormon).

Paanchi est simplement le Paiankh égyptien bien connu (également rendu Pianchi, Paankh, etc). Le premier homme important à porter ce nom n'était autre que le fils du Kherihor mentionné ci-dessus. Il ne succéda pas à son père sur le trône, se contentant de l'office tout-puissant de grand-prêtre suprême d'Amon, mais son fils, Panezem, devint roi[50]. Au milieu du huitième siècle un autre Pianhki, roi de Nubie, conquit virtuellement toute l'Egypte, et s'adjugea l'office de grand-prêtre d'Amon à Thèbes aussi bien que le titre de pharaon[51]. Son successeur, lorsque les Assyriens envahirent l'Egypte du temps de Léhi, se réfugièrent dans une ville fortifiée, qui n'a pas encore été découverte, et qui portait le nom de Kipkip ou Kibkib forme de nom qui suggère fortement le nom de ville de Gidgiddoni dans le Livre de Mormon (cf. aussi Gimgim-no, III Né. 9:8).

Pacumeni, nom du troisième fils, ressemble à celui que portaient quelques-uns des derniers gouverneurs cléricaux d'Egypte, dont les noms sont rendus par Pamenech, Pa-mnkh, Pamenches, etc. [52]. Les Grecs (qui fournissent souvent la clef de la lecture correcte des noms égyptiens) mettaient la gutturale avant la nasale Pachomios. L'homme le plus illustre du nom commandait toutes les forces du sud et fut également grand-prêtre de Horus. Un autre gouverneur général d'Egypte au moins portait ce nom[52].

Une coïncidence frappante, c'est la prédominance parmi les noms de juges aussi bien égyptiens que néphites du préfixe Pa-. Dans l'égyptien ultérieur ceci est extrêmement courant et a simplement la force de l'article défini. Un autre juge du Livre de Mormon, Cézoram, a un nom qui suggère celui d'un gouverneur égyptien d'une ville syrienne: Chi-zi-ri (Knudtzon, Am. Taf. 41; 2). Il faut remarquer que le Panezem cité plus haut, prit, en devenant roi, le nom de Meriamon, qui sonne comme un nom du Livre de Mormon, même si nous ne lisons pas Moriamon — variante parfaitement possible.

Sidon était le port officiel par lequel les Juifs faisaient commerce avec l'Egypte. Puisque Léhi et son peuple étaient dans le commerce, il n'est pas surprenant que Sidon soit la seule ville palestinienne à part Jérusalem dont le nom occupe une place importante dans la géographie du Livre de Mormon. En outre, comme Sidon était le lieu de rencontre commun entre Hébreux et Egyptiens, et puisque les noms se trouvent dans les deux langues dans le Livre de Mormon, on s'attendrait à trouver le nom de cet endroit extrêmement populaire aussi bien dans sa forme égyptienne que dans sa forme hébraïque. La forme égyptienne (liste de Albright XXII, B, 4) est Dji-dw-na, qui est remarquablement proche du nom de personne Giddonah dans le Livre de Mormon.

Nous ne pouvons conclure ce bref examen de la «question égyptienne» sans parler d'une indication significative que les ancêtres de Léhi N'ETAIENT PAS natifs de Jérusalem. Nous apprenons dans Mosiah 1:4 que certaines plaques étaient écrites «dans la langue des Egyptiens». Néphi nous apprend (1 Néphi 3:19) que ces mêmes plaques étaient dans «la langue de nos pères» et que leur possession était nécessaire si l'on voulait conserver parmi son peuple la connaissance de cette langue. Pour conserver de simples CARACTERES il n'aurait fallu qu'une unique page de signes hébreux et égyptiens et Léhi ou ses fils auraient pu la tirer de leur mémoire, puisqu'on les leur avait déjà appris. Et si la langue en question était l'hébreu, les enfants de Léhi auraient pu tirer de leurs ressources autant de livres en leur propre langue qu'ils voulaient, de sorte que lorsque Néphi exprime sa croyance que sans cet unique volume de plaques une langue sera perdue — l'antique langue de ses pères — il est impossible qu'il parle de l'hébreu. La conservation de l'hébreu exigerait naturellement la possession des Ecritures, le canon de la langue pure, mais on pouvait se les procurer n'importe où en Juda et cela n'exigerait pas la dangereuse mission auprès de Laban. La langue des ancêtres de Léhi était une langue étrangère; et quand Néphi nous dit que c'était la langue des Egyptiens, il pense ce qu'il dit. Depuis des temps immémoriaux des Israélites séjournaient en Egypte individuellement et en groupe, et il n'y a absolument rien de surprenant dans la possibilité que les ancêtres de Léhi aient fait partie de ces colons.

Notes

39. Idem pp. 49–55.
40. H. R. Hall dans Camb. Anc. Hist. III 268.
41. E. A. W. Budge l'appelle Heriher (La momie) (Cambridge 1925), p. 103, différant ainsi de l'interprétation précédente Her-Heru. Il est orthographié Hurhor dans Aeg. Ztschr. XX (1882). Suppl. pl. ii; Her-Hor par A. Wiedemann dans Aeg. Ztschr. 23 (1885), 83 et Hrihor par Breasted et H. R. Hall. Nous suivons l'étude la plus récente, celle de Moret, qui l'appelle Herihor (Hist. de l'Orient, II, 591).
42. Moret, op. cit., II, 569.
43. H. E. Winlock, «The Eleventh Egyptian Dynasty», Jnl. of Near Eastern Studies II (1943), 256. A propos de Sam Tawi, p. 266.
44. Moret, op. cit. II, 518.
45. A propos des deux orthographes Ammon – Amon, Gardiner, Eg. Gram. p. 429.
46. Moret, op. cit. II, 437-9, 567 et suivants, W. Wolf, «Vorläufer der Reformation Echnatons», Aeg. Ztschr. 59 (1924) 109–119; Hans Bonnet, «Zus Verständnis des Synkretismus», Aeg. Ztschr. 75 (1939), 45 et suivants.
47. Winlock, JNES II, 250; Moret I, 209, 436.
48. On trouvera un parallèle frappant avec le Livre de Mormon dans CAH III, 254.
49. Knudtzon, Amarna-Tafeln 117, 123, 132, 1566, 1222.
50. Listes de rois-prêtres reproduite dans Aeg. Ztschr. XX / (1882) Taf. ii., V (7a).
51. Hall, CAH III 273.
52. W. Spiegelberg, «Der stratege Pamenches» Aeg. Ztschr. LVII / (1922), 88–92. Cf. the Amarna Pa-kha-am-na-ta Knudtzon II, 1966, gouverneur de Amurru sous le gouvernement de l'Egypte.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
chapitre 2 - Hommes de l'Orient

I. Noms étranges

On peut clairement discerner la marque de l'Egypte sur le peuple de Léhi dans les noms de ces gens et de leurs descendants. Ensemble les noms hébreux et égyptiens constituent l'écrasante majorité et se présentent avec une fréquence à peu près égale, ce qui est exactement ce à quoi on s'attendrait après l'affirmation de Mormon que les deux langues étaient utilisées parmi eux (et qui ne serait certainement pas le cas si l'hébreu était la seule langue parlée), mais les éléments hittites, arabes et ioniens ne manquent pas. Considérons tout d'abord quelques noms égyptiens, en opposant les noms du Livre de Mormon (LM) à leurs équivalents du Vieux Monde (VM)[1].

Aha, (LM) fils du commandant en chef néphite.

Aha (VM) nom du premier pharaon; il signifie «guerrier» et est un mot courant.

Aminadad (LM) missionnaire néphite de l'époque des Juges.

Amanathabi (VM) chef d'une ville cananéenne sous la domination égyptienne. Le nom est de l'égyptien «réformé».

Ammon (LM) nom le plus courant du Livre de Mormon.

Ammon (Amon, Amun) (VM) le nom le plus grand de l'empire égyptien: le grand Dieu universel de l'empire.

Ammoni-hah (LM) nom d'un pays et d'une ville.

Ammuni-ra (VM) prince de Beyrouth sous le gouvernement égyptien. Le nom ci-dessus peut avoir le même rapport avec celui-ci que

Cameni-hah (LM) général néphite, avec

Khamuni-ra (VM) nom de personne d'Amarna, peut-être l'équivalent de Ammuni-ra (Knudtzon, p. 1561).

Cezoram (LM) grand juge néphite.

Chiziri (VM) gouverneur égyptien d'une ville syrienne.

Giddonah (LM) a) grand prêtre qui jugea Korihor
b) père d'Amulek.

Dji-dw-na (VM) nom égyptien de Sidon.

Gidgiddoni et Gidgiddonah (LM) généraux néphites.

Djed-djhwt-iw-f et **Djed-djhwti-iw-s** plus **ankh** (VM) noms propres égyptiens (Ranke 412, 8 et 9) signifiant respectivement «Thoth a dit: il vivra» et «Thoth a dit: Elle vivra». Suivant ce modèle, les deux noms néphites signifient respectivement «Thoth a dit: Je vivrai» et «Thoth a dit: Nous vivrons».

Giddianhi (LM) chef et général pillard.

Djhwti-anki (VM) «Thoth est ma vie»; voir ci-dessus.

Gimgim-no (LM) ville de Gimgim, comparez le biblique No-Amon, «Ville d'Amon».

Kenkeme (VM) ville égyptienne, cf. Kipkip siège de la dynastie égyptienne de Nubie.

Hen (LM) frère du premier Amon.

Hem (VM) signifie «serviteur» particulièrement d'Amon, comme dans le titre «Hem tp n'Imn»; «serviteur principal d'Amon» que détenait le grand-prêtre de Thèbes.

Hélaman (LM) grand prophète néphite.

Her-amon (VM), «dans la présence d'Amon», comme dans le nom propre égyptien Heri-i-her-imn. (Ranke 252.15). Le sémitique «l» est toujours écrit «r» en égyptien, qui n'a pas de «l». Inversement l'égyptien «r» est souvent écrit «l» dans les langues sémitiques.

Himni (LM) fils du Roi Mosiah.

Hmn (VM) nom du dieu-faucon égyptien, symbole de l'empereur.

Korihor (LM) agitateur politique dont s'empara le peuple d'Amon.

Khérihor (également écrit Khurhor, etc) (VM) grand-prêtre suprême d'Ammon qui s'empara du trône d'Egypte à Thèbes vers 1085 av. J.-C.

Manti (LM) nom d'un soldat néphite, d'un pays, d'une ville, d'une colline.

Manti (VM) forme sémitique d'un nom propre égyptien par exemple Manti-mankhi, prince de Haute Egypte vers 650 av. J.-C. C'est une forme tardive de Month, dieu de Hermonthis.

Morianton (LM) nom d'une ville néphite et de son fondateur; cf. la province néphite de Moriantum.

Meriaton et Meriamon (VM) noms de princes égyptiens respectivement «bien-aimé d'Aton» et «bien-aimé d'Amon».

Néphi (LM) fondateur de la nation néphite.

Néhi, Néhri (VM) nobles égyptiens célèbres.

Nfy était le même nom que celui d'un capitaine égyptien. Puisque le LM insiste sur «ph», **Néphi** est plus proche de **Nihpi** nom original du dieu Pa-nepi, qui a peut-être même pu être Néphi (Spiegelberg, dans JEA XII, 35).

Paanchi (LM) fils du Pahoran, père, prétendant au jugement suprême.

Paanchi (VM) fils de Kherithor, a) grand-prêtre suprême d'Amon, b) gouverneur du sud qui conquit toute l'Egypte et fut grand-prêtre d'Amon à Thèbes.

Pahoran (LM) a) grand juge suprême, b) fils du personnage du même nom.

Pa-her-an (VM) ambassadeur d'Egypte en Palestine où son nom a l'orthographe «réformée» Pahura; en ég. sous sa forme Pa-her-y, il signifie «le Syrien» ou l'Asiatique.

Pacumeni (LM) fils de Pahoran.

Pakamen (VM) nom propre égyptien signifiant «aveugle»; également **Pamenches** (grec Pachomios), commandant du sud et grand-prêtre de Horus.

Pachus (LM) chef révolutionnaire usurpateur du trône.

Pa-ks et Pach-qs (VM) nom propre égyptien. Comparez Pa-ches-i, «il est loué».

Sam (LM), frère de Néphi.

Sam Tawi (VM) égyptien «unificateur des pays» titre pris par le frère de Nehri en montant sur le trône.

Seezor-am et Zeezr-om (LM) respectivement juge dépravé et homme de loi, le dernier nom étant également le nom d'une ville.

Zoser, Zeser etc, (VM) gouverneur de la troisième dynastie, un des plus grands pharaons.

Zemna-ri-hah (LM) nom propre égyptien; les mêmes éléments que ci-dessus dans un ordre différent — pratique égyptienne courante.

Zeniff (LM) chef d'une colonie néphite.

Znb, Snb (VM) éléments très courants dans les noms propres égyptiens, cf. Senep-ta.

Zenoch (LM) selon divers auteurs néphites, un ancien prophète hébreu.

Zenekh (VM) nom propre égyptien, autrefois un dieu-serpent.

On remarquera que les noms comparés ne sont jamais **exactement** les mêmes, sauf dans le cas des monosyllabes Sam et Hem. Aussi étrange que cela paraisse, cela confirme fortement leur origine commune, puisque les noms doivent fatalement subir certains changements avec le temps et la distance, tandis que si la ressemblance était parfaite, nous serions obligés de l'attribuer, aussi fantastique que cela puisse paraître, à une simple coïncidence. Il **doit** y avoir des différences; et encore, ces différences ne doivent pas être marquées au petit bonheur, mais montrer des tendances précises.

Cela nous amène à un aspect extrêmement impressionnant des noms du Livre de Mormon.

Prenons par exemple le cas d'Amon. Etant un nom tellement populaire, on s'attend à ce qu'il se trouve dans des composés aussi bien qu'isolé et en effet c'est l'élément le plus courant des noms composés, dans l'Ouest comme en Egypte. Mais dans les noms composés, Amon ou Amun change de forme en suivant une règle générale. Gardiner dans son «Egyptian Grammar» (page 431) dit:

> Une classe très importante de noms de personnes est celle qui contient des noms dits théophores, c'est-à-dire, des noms composés dont un élément est le nom d'une divinité. Or dans les transcriptions gréco-romaines il est de règle que lorsqu'un nom divin de ce genre se trouve au **commencement** d'un composé (les italiques sont de Gardiner), ce nom est moins fortement vocalisé que lorsqu'il est indépendant ou à la fin d'un composé.

L'auteur poursuit alors en montrant que dans de tels cas, Amon ou Amun devient régulièrement Amen, tandis que dans certains cas, la voyelle peut entièrement disparaître. Il suffit de considérer Aminidab, Aminadi, Amminihu, Amnor etc., dans le Livre de Mormon pour voir à quel point la règle s'applique bien sur le Continent américain. D'autre part, dans le nom Hélaman la vocalisation forte reste, puisque le «nom divin» n'est pas énoncé au **commencement** du composé. Puisque le sémitique «l» doit toujours être rendu «r» en égyptien (qui n'a pas de «l») Hélaman apparaîtrait nécessairement en égyptien «non réformé» sous la forme typiquement égyptienne de Haramon.

La grande fréquence de l'élément Mor- dans les noms propres du Livre de Mormon s'accorde d'une manière frappante avec le fait que dans les listes de noms égyptiens établies par Lieblein et Ranke l'élément Mr est de loin le plus courant après seulement Nfr.

Dans un article paru en avril 1948 dans l'Improvement Era, l'auteur attirait l'attention sur la tendance particulière qu'avaient les noms du Livre de Mormon à se concentrer en Haute Egypte à Thèbes et dans le sud de Thèbes. A l'époque, il ne savait pas comment expliquer cet étrange phénomène, mais la réponse est maintenant claire. Lorsque Jérusalem tomba, la plupart des contemporains de Léhi qui s'échappèrent se rendirent en Egypte, où leur colonie principale semble avoir été située à Eléphantine ou Yeb, au sud de Thèbes. En fait, il semblerait que la colonisation principale d'Eléphantine eut lieu à cette époque et en provenance de Jérusalem[2]. Quoi donc de plus naturel que les réfugiés qui s'enfuirent en Egypte en venant de la Jérusalem de Léhi eussent des noms du Livre de Mormon, puisque le peuple de Léhi puisa ses noms à la même source?

Il y a une objection sérieuse à l'utilisation des noms du Livre de Mormon comme preuve philologique que l'on ne doit pas laisser sans réponse. En voyant devant lui ces mots étranges, comment Joseph Smith, illettré, aurait-il pu savoir comment les prononcer? Et en les entendant, comment son secrétaire à moitié instruit aurait-il pu savoir les écrire phonétiquement? Il faut se souvenir que ces noms ne sont pas des traductions en anglais comme le reste du livre, mais restent des échantillons de langue néphite authentique. A elles deux, les supputations du prophète quant à la manière de les prononcer et les supputations d'Olivier Cowdery quant à la transcription devraient fatalement faire un massacre complet des titres originels. Seulement, personne ne devina. Selon David Whitmer et Emma Smith dans des interviews qui parurent dans **The Saints Herald** (XXXI [1884], pp. 396 et suivants) et sur lesquelles Preston Nibley a attiré l'attention de l'auteur, Joseph ne prononçait jamais les noms propres qu'il rencontrait sur les plaques au cours de la traduction, mais **les épelait toujours.** Il ne fait donc aucun doute que, tels qu'il sont, ils sont censés être aussi précis et authentiques qu'il est possible de les rendre dans notre alphabet.

Mais l'Egypte n'était pas tout. La Palestine a toujours été un creuset et ce, plus que jamais à l'époque de Léhi, au moment où le Proche-Orient tout entier se mélangeait de manière approfondie sous l'effet du commerce et de la guerre. Les listes d'ouvriers spécialisés vivant à Babylone immédiatement après la chute de Jérusalem révèlent un mélange preque incroyable de types[3].

Etant donné que Joseph Smith avait accès à l'Ancien Testament, il ne sert à rien de donner la liste des noms hébreux, mais leurs **formes** dans le Livre de Mormon sont significatives. La forte tendance à terminer en **-iah**

est très frappante, car la vaste majorité des noms hébreux qui se trouvent à Lakish se terminent de la même manière, révélant que les noms en **-iah** étaient à la mode à l'époque de Léhi[4]. Les noms hébreux découverts en d'autres endroits sur d'anciennes poignées de cruches ont également une consonance apparentée au Livre de Mormon: Hezron, Mamshath, Ziph (LM Ziff), Jether, Epher, Jalon, Ezer, Menahem, Lecah, Ammon (LM Amnor), Zoheth, etc[5], ne seraient jamais suspects si on les insérait dans une liste de noms du Livre de Mormon. Le Livre de Mormon donne le **type** correct de noms hébreux.

Ce qui est surprenant, c'est qu'un certain nombre de noms du Livre de Mormon sont probablement hittites et que certains le sont indubitablement. C'est ainsi que si Manti suggère l'égyptien Monti, Manti, Menedi, etc., il rappelle également le nom égyptien d'une ville hittite, Manda, et un élément caractéristique des noms hurriens (une grande partie du hittite est en réalité hurrien comme l'a montré le professeur Goetze), -anti, andi, également assez commun dans le Livre de Mormon[6]. De même Kumani, Kumen-onhi, Kisk-kumen (ég.- hittite Kumani, ville importante), Seantum (égypt.-hittite Sandon, Sandas), Akish (égypt.-hittite Akish, nom de Chypre), Gadiani (égypt.-pour désigner une ville hittite, Cadyanda)[6].

Leur forme égyptienne implique que ces noms touchèrent Léhi non pas directement mais par des itinéraires normaux, bien qu'il ait été récemment montré que certains des contemporains importants de Léhi étaient Hittites et que les colonies et les noms hittites survivaient encore de son temps dans la région montagneuse de Judée[7].

La présence des noms Timothée et Lachoneus dans le Livre de Mormon est tout à fait normale, aussi étrange que cela puisse paraître à première vue. Depuis le quatorzième siècle avant Jésus-Christ au plus tard, la Syrie et la Palestine étaient en contact constant avec le monde égéen, et depuis le milieu du septième siècle, les mercenaires et les marchands grecs, intimement liés aux intérêts égyptiens (les meilleurs mercenaires égyptiens étaient grecs), pullulaient dans le Proche-Orient[8].

Le peuple de Léhi, même à part ses activités mercantiles, n'aurait pas pu éviter d'être en contact avec ces gens en Egypte et surtout à Sidon, que les poètes grecs, même à cette époque, célébraient comme étant le grand centre commercial du monde. Il est intéressant de noter en passant que Timothée est un nom ionien, puisque les Grecs de Palestine étaient Ioniens (de là le nom hébreu donné aux Grecs,: «Fils de Javanim»), et — puisque «Lachoneus» signifie «Laconien» — que les plus anciens commerçants grecs étaient des Laconiens, qui avaient des colonies à Chypre (Livre de Mormon Akish) et faisaient évidemment commerce avec la Palestine[9].

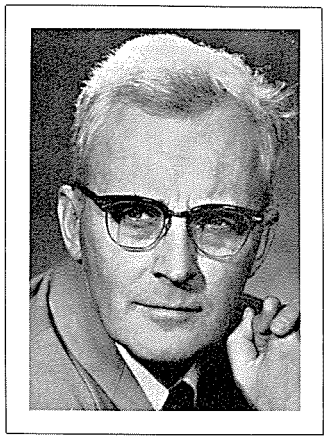
Il semble que pour une raison ou pour une autre, les Juifs, au commencement du sixième siècle avant Jésus-Christ, ne voulurent plus rien avoir de commun avec les noms en Baal. Un examen des listes de noms d'Eléphantine révèle que « . . . Le changement des noms en Baal, par substitution, s'accorde avec la prédiction d'Osée que les Israëlites ne s'en serviraient plus, et par conséquent il est extrêmement intéressant de constater que les découvertes archéologiques les plus récentes confirment le prophète, car sur environ quatre cents noms de personnes dans le papyrus d'Eléphantine, il n'en est pas un qui soit composé de Baal[10].

Puisque Eléphantine était colonisée en grande partie par des Israëlites qui s'étaient enfuis de Jérusalem après sa destruction, leurs noms de personnes devraient montrer les mêmes tendances que ceux du Livre de Mormon. Bien que le traducteur de cet ouvrage ait pu, par l'exercice d'une ruse surhumaine, avoir été averti par Osée 2:19 qu'il devait éviter les noms en Baal, cependant le sens de ce passage est si loin d'être évident qu'en 1942 encore, Albright trouve « . . . très significatif que des sceaux et des inscriptions de Judée qui . . . sont très nombreux au septième et au début du sixième siècle, semblent ne jamais contenir de noms en Baal[11]. C'est en effet très significatif mais pas plus que l'étrange clairvoyance que manifeste le Livre de Mormon dans ce domaine.

Parlant de la présence d'un petit nombre de noms arabes dans l'Ancien Testament, Margoliouth observe: «Considérant . . . que les noms écrits sont ceux d'une fraction infinitésimale de la population, la coïncidence est extraordinaire[12]». Cette considération s'applique avec une force multiple au Livre de Mormon où les nombreux noms coïncidant avec les formes du Vieux Monde ne représentent «qu'une fraction infinitésimale» de la population néphite.

Notes

1. On peut trouver les noms égyptiens dans Hermann Ranke, Die aegyptischen Personennamen (Hamburg, 1934), J. Lieblein, Dictionnaire de Noms Hiéroglyphiques (Christiania, 1871), Knudtzon, Die Amarna-Tafeln, épars dans tout le JEA.
2. W. F. Albright, Archeol. and the Relig. of Israel p. 5 et suivant.
3. Albright, «King Joiachim in Exile», Bibl. Archaologist V (Dec. 1942), p. 51.
4. J. Torczyner, The Lachish Letters p. 198. Nous suivons l'orthographe utilisée dans le texte de Torczyner's plutôt que les transcriptions de sa liste.
5. R. A. S. Macalister, «The Craftsmen's Guild of the Tribe of Judah», PEFQ 1905, 328 et suivant.
6. E. A. Speiser, Introduction to Hurrian, dans Annual of Am. Schools of Or. Research XX (1940), index. Mais J. D. C. Lieblein, Schiffahrt am Rothen Meere, p. 143 trouve le nom Anti dans l'extrême sud. Autres noms égypto-hittites dans JEA X 108 et suivants; XI, 20, 24, (Cadyanda), 31; XVIII, 27-29; 43 (Sandon) 35, 38, 40 (Akish).
7. E. O. Forrer «The Hittites in Palestine», PEFQ 1937, 100 et suivants, 114 et suivants.
8. R. H. Pfeiffer, «Hebrews and Greeks before Alexander»; Jnl. Bibl. Lit. (1937), 91–94, 101; Albright, «. . . Cretan Mercenaries on the Coast of the Negeb» Jnl. Pal. Or. Soc. I (1921) 187–194; J. G. Milne, das JEA XXV (1939), 178 et suivant; F. B. Welch, dans PEFQ, 1900, 342 et suivants. A Tel-el-Hesy, juste à l'ouest de Lakish, «l'influence grecque commence en 700 et continue jusqu'au sommet . . .» W. M. F. Petrie dans PEFQ 1900, 235. Nelson Glueck dans BASOR 80 (1940) p. 3, et 83 (1941), 25–29.
9. Meyer, G. d. A. II, 1. 553.
10. J. Offord, «Further Illustrations of the Elephantine Aramaic Jewish Papyri», PEFQ 1917, p. 127.
11. Archaeol. & the Relig. of Israel, p. 160.
12. D. S. Margoliouth, The Relations between Arabs and Israelites Prior to the Rise of Islam (The Schweich Lectures: London 1924), p. 13.



Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre I

Léhi et les Arabes

Léhi était très riche et c'était un commerçant, car sa richesse avait la forme de «toutes sortes de choses précieuses» du genre que l'on devait aller chercher en divers endroits. Son monde était un monde de voyageurs et de marchands. Les princes du Delta étaient marchands, les princes des villes syriennes et palestiniennes l'étaient aussi, comme le montrent les tablettes d'Amarna; l'histoire de Wenamon nous raconte que les princes de Phénicie et de Philistie étaient marchands; les princes arabes du désert étaient marchands, et les marchands d'Egypte et de Babylonie se réunissaient dans leurs tentes pour faire leurs affaires[13]; les deux hommes les plus sages entre les Grecs, les grands contemporains de Léhi, Solon et Thalès, voyagèrent tous les deux beaucoup en Orient — pour affaires.

Une chose très significative, c'est la note en bas de page que Léhi avait eu un jour une vision en un endroit désert «tandis qu'il voyageait» (I Néphi 1:5). Tandis qu'il voyageait, il pria, nous dit-on et tandis qu'il priait, il eut une vision. L'effet de cette vision fut de le faire revenir

en hâte «vers sa propre maison à Jérusalem», où il eut des visions encore plus grandes montrant qu'il ne lui était pas nécessaire de voyager», que ce soit pour prier ou pour avoir des visions; il ne partit pas en voyage en s'attendant à avoir une vision — car lorsque cette vision vint, il retourna immédiatement chez lui — mais une vision lui fut donnée au cours d'un voyage ordinaire tandis qu'il vaquait à ses affaires, le forçant à changer ses plans.

Les choses précieuses et l'or de Léhi lui étaient donnés en échange de son vin, de son huile, de ses figues et de son miel (sur lesquels il semble connaître pas mal de choses), non seulement par mer, (de là la grande importance de Sidon), mais nécessairement et spécialement aussi par caravanes. «Israël, dit Montgomery, était tourné vers le désert. Il n'y avait que là qu'il lui était possible de trouver commercialement ses profits, via les grands itinéraires commerciaux . . . vers la Syrie . . . vers la Méditerranée et l'Egypte . . . vers l'Euphrate et le Golfe Persique. A l'ouest il était bloqué par les Egyptiens, les Philistins, les Phéniciens, les Syriens, meilleurs commerçants que les Hébreux[14]». Puisque l'Egypte dominait ce commerce occidental, il est facile de voir en quoi Léhi pouvait trouver son avantage en tirant le meilleur parti de sa formation et de son passé égyptiens. Bien que ces débouchés occidentaux fussent ouverts du temps de Léhi grâce à une politique de collaboration étroite avec les puissances occidentales contre la Babylonie, la règle était toujours que le commerce par le désert, et en particulier le désert du sud, était la seule source de richesses digne de confiance pour les hommes de Jérusalem[14].

Il est amplement prouvé dans le Livre de Mormon que Léhi, comme on pourrait s'y attendre, était expert en voyages par caravane. Considérez quelques idées générales. En recevant un songe avertisseur, il est apparemment prêt d'un moment à l'autre à emmener toute «sa famille, des provisions et des tentes» dans le désert. Quoique ne prenant absolument que les provisions les plus nécessaires (1 Néphi 2:4), il savait exactement ce que devaient être ces provisions, et lorsqu'il dut renvoyer ses fils à la ville afin de pourvoir à ses besoins inattendus, c'étaient des documents qu'il les avait envoyé chercher et non pas des choses nécessaires au voyage. Ceci présuppose un degré élevé de préparation et de connaissance chez cet homme, tout comme la manière magistrale avec laquelle il établit un camp de base pour rassembler ses forces en vue du grand voyage, dans la meilleure façon des explorateurs modernes en Arabie. Jusqu'au moment où Léhi quitte ce camp de base, c'est-à-dire jusqu'au jour où il reçoit le Liahona, il semble savoir exactement où il va et ce qu'il fait: il n'est pas question ici d'être «guidé par l'Esprit, ne sachant pas d'avance . . .» comme c'est le cas de Néphi dans les rues sombres de Jérusalem (Idem 4:6).

Sa famille accuse Léhi de folie parce qu'il quitte Jérusalem et n'épargne pas ses sentiments personnels en se moquant de ses songes et de ses visions, et cependant elle ne met jamais en question que ce serait son objection définitive à son projet insensé, si le vieillard n'était qu'un Juif de la ville ignorant le monde sauvage et dangereux des lieux désertiques.

Léhi lui-même ne compte jamais le manque d'expérience parmi ses handicaps. Les membres de sa famille rient avec mépris lorsque Néphi propose de construire un bateau (1 Néphi 17:17-20) et auraient aussi bien pu citer l'antique proverbe: «Montre à un Arabe la mer et à un Homme de Sidon le désert[15]». Mais tout en lui disant qu'il «manque de jugement» pour construire un bateau, elle ne se moque jamais des talents de son frère comme chasseur ni ne le traite de sot dans le désert. Le fait qu'il amena de chez lui un excellent arc d'acier et qu'il savait utiliser cette arme difficile montre que Néphi avait beaucoup chassé dans sa courte vie.

Léhi a des liens puissants avec le désert dans son passé familial. Il y a deux mille six ans, les Juifs se sentaient beaucoup plus proches des peuples du désert que plus tard. «Nous nous rendons compte, dit Montgomery, qu'Israël avait le visage tourné vers ces régions que nous appelons le Désert, et que c'était là son voisin le plus proche.» Les Juifs eux-mêmes étaient à l'origine des gens du désert, et ils ne l'oublièrent jamais: «Cette infiltration constante de vagabonds du désert continue encore . . . il n'y a pas de barrière de race ou de langue, de caste ou de religion» entre eux et leurs cousins du désert[16]. On nous a souvent dit que les patriarches d'autrefois étaient des bédouins errants, quoique loin d'être barbares[17]; leur langue était celle des gens du désert dont beaucoup de mots sont aujourd'hui encore plus proches de l'hébreu que de l'arabe moderne[18]. A une période aussi récente que 2 000 av. J.-C., l'hébreu et l'arabe n'étaient pas encore issus de «de ce qui était substantiellement une langue commune, comprise de l'océan indien au Taurus et du Zagros à la frontière d'Egypte. Cette langue commune (à l'exclusion de l'Acadien) était aussi homogène que l'arabe il y a mille ans[19]». Une homogénéité curieuse et persistante de culture et de langue a caractérisé à toutes les époques les populations du Proche-Orient[20], de sorte que Margoliouth a affirmé que «un Sabéen (Arabe du sud) n'aurait pas trouvé grand-chose d'embarrassant dans le premier verset de la Genèse[20]». «Les Hébreux demeurèrent Arabes», tel est le verdict d'une autorité moderne, «leur littérature . . . dans ses formes écrites est de constitution et de type arabe[21] . . .» Il n'est pas surprenant que le professeur Margoliouth prétende que l'Arabe semble détenir «la clef de toutes les serrures» dans l'étude de l'Ancien Testament.

Dans les dernières années, on a eu de plus en plus tendance à mettre à égalité Hébreux et Arabes, et Guillaume conclut l'étude la plus récente sur ce sujet en affirmant que les deux noms sont en réalité des formes d'un original commun, tous deux désignant «les fils d'Eber[27]». Le nom Arabe n'est pas censé désigner une race, une tribu ou une nation particulière et, selon Albright, «il n'est pas fait de distinction tranchée entre

Hébreux, Araméens et Arabes à l'époque des patriarches[23]», mais le mot désigne simplement un mode de vie, et les Juifs l'appliquaient à ceux de leurs prores parents qui restèrent en arrière dans le désert lorsqu'ils se furent eux-mêmes installés à la ville et à la campagne[24].

Il y a un lien intéressant entre Israël et les Arabes qu'il ne faut pas perdre de vue puisqu'il s'applique d'une manière directe au Livre de Mormon. Nous pensons à ces généalogies hébraïques dans lesquelles «la nomenclature est en grande partie non hébraïque, avec des formations antiques étranges en an, on, et dans certains cas d'origine arabe particulière[25]». Selon Albright, parlant des lieux mentionnés dans les documents égyptiens, «la perte de terminaison on est très courante dans les noms de lieux palestiniens[26]». On peut se souvenir d'autant de noms de lieux du Livre de Mormon que l'on veut: Emron, Heshlon, Jashon, Moron, etc. qui ont conservé ce -on archaïque, révélant un conservatisme suranné chez le peuple de Léhi, et surtout des liens avec les peuples du désert.

Or de toutes les tribus d'Israël, Manassé était celle qui vivait le plus loin dans le désert, entrait le plus souvent en contact avec les Arabes, se mariait le plus fréquemment avec eux, et en même temps avait les liens traditionnels les plus intimes avec l'Egypte[27]. Et Léhi appartenait à la tribu de Manassé (Alma 10:3). L'importance du nom d'Ammon dans le Livre de Mormon a peut-être quelque chose à voir avec le fait qu'Ammon était le plus proche voisin de Manassé et se battait souvent contre lui dans les déserts à l'est du Jourdain; en même temps, un lien préhistorique avec l'Ammon d'Egypte n'est pas du tout hors de question. La nature semi-nomadique de Manassé pourrait expliquer pourquoi Léhi semble ne pas être en contact avec les choses de Jérusalem. Pour la première fois il «découvrit» dans des documents conservés chez Laban qu'il était descendant direct de Joseph. Pourquoi ne l'avait-il pas toujours su? Néphi parle toujours des «Juifs de Jérusalem» avec un détachement curieux, et personne dans 1 Néphi ne les appelle «le peuple» ou «notre peuple» mais toujours d'une manière tout à fait impersonnelle, comme «les Juifs». Il est intéressant dans cet ordre d'idées, de savoir que les lettres d'Eléphantine ne parlent que de Juifs et d'Araméens jamais d'Israëlites[28].

Non seulement Néphi et Léhi font preuve d'une froideur marquée à l'égard du sujet de la loyauté tribale, mais tous deux protestent également en disant que la tribu n'est pas un facteur décisif dans le salut, que les mêmes bénédictions sont accessibles à tous les hommes, à toutes les époques et dans toutes les parties du monde (1 Néphi 10:17-22), que «le Seigneur estime toute chair, l'une comme l'autre» (Idem 17:35); qu'un peuple arbitrairement «élu», cela n'existe pas (Idem 17:37-40). Ceci forme un contraste marqué avec le féroce chauvinisme des Juifs de Jérusalem et fait corps avec le cosmopolitisme prononcé de Léhi dans d'autres choses. Léhi, comme Moïse et son propre ancêtre, Joseph, était un homme à trois cultures, étant instruit non seulement dans «la science des Juifs et le langage des Egyptiens», mais également dans la vie du désert. «Il y a une couleur et une atmosphère spéciales dans la vie biblique, dit le professeur Montgomery, qui lui donnent son ton social . . . et ce coup de palette vient des étendues et de la vie aux mouvements libres de ce que nous appelons l'Arabie[29] . . . La culture dualiste de l'Egypte et d'Israël aurait été impossible s'il n'y avait eu le lien formé par l'indispensable Arabe, tout comme le commerce entre les deux pays aurait été impensable sans le Bédouin pour guider leurs caravanes dans ses déserts. Sans la collaboration compréhensive des Arabes, tout passage dans leurs déserts était un risque terrible pour ne pas dire hors de question, et l'homme d'affaire averti était toujours celui qui savait traiter avec les Arabes, ce qui signifiait être l'un d'eux[30].

La lettre de Lakish no 6, en dénonçant le Prophète Jérémie parce qu'il répandait le défaitisme tant à la campagne qu'à la ville, montre que Léhi, partisan du prophète, aurait pu être actif dans l'une ou l'autre de ces régions du «pays de Jérusalem». Même la réflexion que Léhi «vécut toute sa vie à Jérusalem» n'aurait jamais été faite par ou pour des gens qui ne penseraient pas à vivre ailleurs, et une demeure «à Jérusalem» serait une aide plutôt qu'un obstacle à de grands voyages, car «le désert de Judée est une longue projection vers le nord de déserts arabes jusqu'aux portes de Jérusalem[31].

L'ancêtre proverbial des Arabes est Ismaël. C'est un des rares noms de l'Ancien Testament qui soit également chez lui en Arabie ancienne 32. Sa patrie traditionnelle était le Tih, le désert qui sépare la Palestine de l'Egypte, et son peuple hantait les «frontières» entre le désert et la ville [33]; on le considérait comme le fils légitime d'Abraham et d'une mère égyptienne. Ce n'était pas un nom de bon augure car l'ange avait promis à sa mère: «. . . il sera comme un âne sauvage; sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui[34] . . .», et il y a donc beaucoup de chances pour que quelqu'un qui portait son nom eût de bonnes raisons familiales pour le faire, et dans l'ami de Léhi, Ismaël, nous avons certainement un homme du désert. Léhi, devant affronter la perspective d'un long voyage dans le désert, fit chercher Ismaël, lequel suivit promptement dans le désert avec une grande compagnie; cela signifie qu'il ne devait pas être moins habile à se déplacer que Léhi lui-même. Ce qui est intéressant, c'est que Néphi considère la présence d'Ismaël comme tout à fait naturelle (contrairement à celle de Zoram), ne se donnant pas la peine d'expliquer qui il est et ce qu'il vient faire dans l'histoire — le fait d'aller le chercher lui semble être la chose la plus naturelle au monde, aussi bien que le mariage de ses filles avec les fils de Léhi. Etant donné qu'il a toujours été de coutume parmi les peuples du désert qu'un homme épouse la fille de son oncle paternel (bint'ammi), il est difficile d'éviter l'impression que Léhi et Ismaël étaient apparentés[35].

Il y a une association remarquable entre les noms de Léhi et d'Ismaël qui les rattache tous deux au désert

du sud, où se trouvait le lieu de naissance légendaire et le sanctuaire central d'Ismaël en un endroit appelé Beer Lehai-ro'i[36]. Wellhausen rendait le nom par «source de la mâchoire du bœuf sauvage», mais Paul Haupt a montré que Léhi (car c'est ainsi qu'il lit le nom) ne signifie pas «mâchoire» mais «joue» ce qui laisse malgré tout incertaine la signification de cet étrange composé. Il y a néanmoins une chose qui est sûre, c'est que Léhi est un nom de personne. Jusque récemment, ce nom était tout à fait inconnu sauf comme nom de lieu, mais maintenant il est apparu à Eilath et ailleurs dans le sud sous une forme que Nelson Glueck a identifiée avec le nom Lahai qui «apparaît très fréquemment soit comme élément d'un nom composé, soit comme nom séparé d'une divinité ou d'une personne, en particulier dans les textes minéens, thamudiques et arabes[38]». Il y a une Beit Lahi, «Maison de Léhi» parmi les antiques noms de lieux de la campagne arabe qui entoure Gaza, mais la signification du nom a été ici perdue[39]. Le moins que l'on puisse en dire, c'est que le nom Léhi est tout à fait chez lui parmi le peuple du désert et autant que nous le sachions, nulle part ailleurs.

Le nom de Lémuel n'est pas un nom hébreu conventionnel car on ne le trouve que dans un seul chapitre de l'Ancien Testament (Pro. 31:1-4) où il est communément considéré comme une substitution poétique assez mystérieuse pour Salomon. Cependant, comme Léhi, il est tout à fait chez lui dans le désert du sud, où un texte édomite d'un «endroit occupé par des tribus descendues d'Ismaël» porte le titre: «Paroles de Lémuel, roi de Massa»[40]. Ces personnes, quoique parlant une langue qui était arabe, se trouvaient cependant bien dans la sphère de la religion juive, car «nous n'avons nulle part la moindre preuve que les Edomites aient utilisé d'autres noms pour leur Dieu que Yahvé, Dieu des Hébreux»[40].

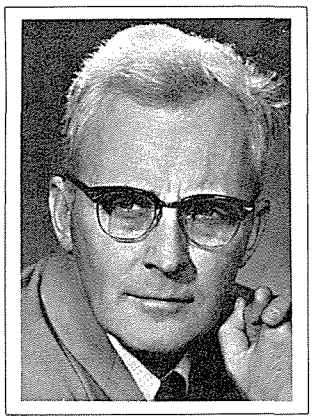
Le seul exemple du nom de Laman que l'on trouve quelque part, à la connaissance de l'auteur, est son attribution à un antique Mukam, ou Dieu sacré, en Palestine. La plupart de ces Mukams sont de date inconnue, et beaucoup d'entre eux de date préhistorique. En Israël, seule la tribu de Manassé en construisait[41]. C'est une coïncidence frappante que Conder vit dans le nom Leimun, comme il le rend (les voyelles doivent être fournies en devinant), une corruption possible du nom Lémuel, mettant ainsi ces deux noms, si étroitement associés dans le Livre de Mormon, dans le rapport le plus intime possible, et ce, dans le seul cas où apparaît le nom de Laman[41]. Un nom bien plus populaire chez les Arabes comme chez les Néphites était le nom Alma, qui peut signifier un jeune homme, une cotte de mailles, une montagne ou un signe[42]. Si Sam est un nom parfaitement égyptien c'est aussi la forme arabe de Sem, fils de Noé.

Il faut remarquer ici que l'archéologie a entièrement démontré que les Israélites, à l'époque comme maintenant, ne voyaient pas le moindre inconvénient à donner à leurs enfans des noms qui n'étaient pas Juifs, même si ces noms avaient un relent de paganisme[43]. On pourrait même, si on voulait spéculer un peu, découvrir quelque chose de l'histoire personnelle de Léhi dans les noms qu'il donna à ses fils. Les deux premiers ont des noms arabes — rappellent-ils ses premiers temps dans le commerce caravanier? Les deux suivants ont des noms égyptiens, et effectivement ils naquirent à l'époque de sa prospérité. Les deux derniers, nés au milieu des tribulations du désert, furent appelés avec l'humilité qui convenait, Jacob et Joseph. Que les noms des quatre premiers aient eu ou non pour but, comme c'était certainement le cas pour les noms des deux derniers fils (II Néphi 2:1-3:1) de rappeler les circonstances dans lesquelles ils naquirent, les noms sont certainement une indication frappante de leur triple héritage.

13. Meyer, G. d. A. 1. 12. 156; cf. CAH III 256.
14. J. A. Montgomery Arabia and the Bible pp. 52. 18.
15. Cowley, Aramaic Papyri, col. xiv. 1.208.
16. Arabia and the Bible, pp. 185, 23 et suivants; Ed. Meyer, Die Israeliten und ihre Nachbarstämme (Hammen 1906), p. 307.
17. Margoliouth, Arabs and Israelites, etc.; p. 25; Montgomery, op. Cit., p. 186.
18. P. Baldensperger, in PEFQ 1923, p. 176.
19. W. F. Albright, "Recent Progress in North Canaanite Research" BASOR 70 (1938) p. 21.
20. Margoliouth, op. cit. p. 8; cf. p. 5; Noeldeke Semit. Sprachen, pp. 52, 57. Meyer, Israeliten, etc., pp. 305, 307.
21. D. B. Macdonald, The Hebrew Literary Genius (Princeton, 1933) cité par Montgomery, Ar. and the Bible p. 53.
22. A. Guillaume "The Habiru, the Hebrews and the Arabs" PEFQ 1946 65 et suivants; 67: "Je ne pense pas qu'il y ai beaucoup de doute que les Hébreux étaient ce que nous appellerions des Arabes, en utilisant le terme dans son sens le plus large."
23. Dans BASOR 70 p. 21.
24. Guillaume op. Cit.; p. 77; Caiger, Bible and Spade p. 84.
25. Montgomery op. cit. p. 47.
26. Egyptian Syllabic Orthography x, 12.
27. A. Bergman, "Half-Manasseh" Jnl. Pal. Or. Soc. XVI (1936), p. 225, 228, 249; M. H. Segal, "The Settlement of Manasseh East of the Jordan" PEFQ 1918 pp. 125-131.
28. Albright, Archaeol. and the Relig. of Israël, p. 171.
29. Arabia and the Bible p. 5.
30. P. Baldensperger, dans PEFQ p. 85, 1922 p. 161; J. L. Burckhardt, Notes on the Bedouins and Wahabys (London, 1831) 1, 9, 26 et suivants, 30 et suivant, 275 et suivant; E. Kirk dans PEFQ 1941 p. 62; T. Canaan dans Jnl. Pal. Or. Soc. II. 144; W. J. Phytian-Adaùs, "Israël in the Arabah", PEFQ 1933 p. 142; S. Perowne, dans PEFQ 1939 p. 201; Albright Jnl. Pal. Or. Soc. IV. 130-2. A propos des attaches existant entre les Bédouins les marchands et les fermiers de Palestine et d'Egypte, Baldensperger dit: "Quinconque se donne la peine d'étudier et de comprendre ces attaches verra qu'il est relativement facile de prendre des arrangements avec les tribus du désert, si lointaines qu'elles soient, "PEFQ 1897 p. 45; cf. E. Auerbach, Wüste und Gelobtes Land (Berlin 1932) p. 2.
31. Montgomery, Arabia and the Bible p. 12.
32. Margoliouth, Arabs and Israelites p. 29; Guillaume PEFQ 1946 p. 80.
33. Meyer Israeliten p. 302.
34. J. Zeller, "The Bedawin" PEFQ p. 198.
35. Après la parution de ces réflexions dans l'Era, le professeur Sperry a attiré l'attention de l'auteur sur une déclaration attribuée à Joseph Smith, disant qu'Ismaël était d'Ephraïm et que ses fils avaient épousé les filles de Léhi. Jnl. Disc. Vol. 23, p. 184 Ephraïm, comme Manassé, était du désert.
36. Meyer, op. cit. p. 322 et suivants.
37. P. Haupt, "Heb. Léhi, joue et loa', mâchoire", Jnl. Bibl. Lit. XXXIII (1914) 290-5.
38. N. Glueck, "Ostraca from Elath", BASOR 80 (1940) 5-6 fig. 2.
39. The Survey of Western Palestine, Name Lists (E. H. Palmer, Comment, London, 1881) p. 358.
40. E. ben Yahuda "The Edomite Language", Jnl. Pal. Or. Soc. I (1921) 113-5; Montgomery, Ar. & the Bible, p. 171 note qu'il y avait une tribu arabe appelée Massa, mais "il n'y a pas de roi hébreu appelé Lémuel".
41. C. Clermont-Ganneau, "Moslem Mukams", dans Survey of Western Palestine, Special Papers, p. 325. La réflexion de Conder se trouve dans ce même volume p. 272.
42. Surv. of Wstn. Palest., Name Lists, pp. 40, 17, 66.
43. A. Reifenberg, dans PEFQ 1943 p. 102 et suivants; S. A. Cook, "The Jews of Seyene in the Fifth Century B. C." PEFQ 1907 68 f.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre III
Léhi le rêveur



Léhi possède à un haut degré les traits et les caractéristiques du «cheik» modèle du désert. Il est généreux, noble, impulsif, fervent, dévot et visionnaire, et il possède une merveilleuse capacité pour l'éloquence et les songes. Pour ce qui est de ceux-ci, lorsque les Arabes errent, ils estiment qu'ils doivent être guidés par les songes, et leurs cheiks sont souvent des rêveurs doués [1]. La substance des songes de Léhi est extrêmement significative, puisque les songes des hommes représentent nécessairement, même lorsqu'ils sont inspirés, les choses qu'ils voient le jour, quoique dans des combinaisons étranges et étonnantes. Il est, par exemple, courant que des hommes à toutes les époques rêvent de bateaux, mais un homme du temps de Léhi devait rêver d'espèces particulières de bateaux, et aucune autre espèce ne fera l'affaire.

Dans ses songes, Léhi se voit errer «dans un désert sombre et triste», un «désert ténébreux et désolé» où il doit voyager «marcher dans les ténèbres pendant de nombreuses heures», perdu et impuissant (1 Néphi 4:8). De toutes les images qui hantent les premiers poètes arabes, celle-ci est de loin la plus courante; c'est le cauchemar classique de l'Arabe; et c'est le triomphe suprême de tout poète de pouvoir dire qu'il a parcouru de longues distances seul dans des déserts sombres et tristes[2]. Invariablement, ce sont les ténèbres qui sont censées être la source principale de terreur (la chaleur et l'éclat du jour, quoique presque toujours mentionnés, ne viennent qu'en second rang), et l'horreur suprême c'est presque toujours un «brouillard de ténèbres», un mélange déprimant de poussière et de brouillard froid et humide qui, ajoutés à la nuit, complètent la confusion de quiconque erre dans le désert[3]. Tout au contraire de ce à quoi on s'attendrait, ces brouillards humides et froids sont décrits par les voyageurs dans toutes les régions d'Arabie[3], et al-Ajajja, un des plus grands parmi les premiers poètes du désert, raconte comment un «brouillard de ténèbres» le met dans l'impossibilité de poursuivre un voyage vers Damas[4]. Dans sa nature et son effet, le «brouillard de ténèbres» de Léhi (Idem 8:23) se conforme d'une manière extrêmement exacte à cet étrange phénomène.

Lorsque Léhi rêve de la vanité du monde, il voit «un édifice grand et spacieux» en suspension dans l'air hors de portée et plein de gens élégants et bien habillés (Idem 12:18, 8:26). C'est exactement de cette manière que le Bédouin du désert, pour qui les grandes maisons de pierre de la ville sont une abomination, décrit le monde mauvais; et de même que les Arabes de la ville se moquent toujours de leurs cousins du désert (qu'ils envient secrètement) en leur faisant toutes les démonstrations possibles de mépris public, de même les gens bien habillés de la grande maison «paraissent se moquer et montrer du doigt» le pauvre petit groupe de vagabonds dépenaillés, mangeant avidement les fruits d'un arbre et dûment décontenancés de ce que leur pauvreté soit livrée à la honte publique. Les images de Léhi rappellent les grandes maisons de pierre des Arabes d'autrefois, «gratte-ciel de dix et douze étages qui . . . représentent les survivances authentiques de l'antique architecture babylonienne[5]», dont les fenêtres commencent, pour des raisons de sécurité quinze mètres plus haut que le niveau du sol. Le soir, ces fenêtres allumées devaient certainement faire l'effet d'être suspendues au-dessus de la terre.

Il est intéressant que Joseph Smith père eut, selon sa femme, presque le même songe; celle-ci se consola en comparant les errances de sa propre famille à celles de Léhi. Mais ce qui est significatif, ce n'est pas la ressemblance qu'il y a entre les deux songes, mais leur cadre tout à fait différent; lorsque le père du prophète se voyait perdu «dans ce champ du monde», il «ne pou-

vait voir que du bois mort et tombé», tableau qui rappelle évidemment avec fidélité, le milieu de frontière où il habitait[6].

Lorsque Dante, un autre occidental, se voit perdu au milieu du voyage de la vie (un des songes les plus communs et les plus anciens, nous le répétons, un classique parmi les songes), il erre au travers d'une forêt dense et sombre, la forêt de sa Toscane natale.

Dans un esprit plus réjouissant, Léhi voit «un champ vaste et spacieux comme un monde» (Idem 8:20), tout comme le poète arabe, décrit le monde comme un «maidan» ou champ vaste et spacieux[7]. Lorsqu'il rêve d'une rivière, c'est une vraie rivière du désert, un cours d'eau clair de quelques mètres de large dont la source n'est qu'à une centaine de pas (Idem 8:14)[8]. Ou alors un torrent furieux et boueux, un «sail» d'eau sale qui emporte les gens à leur perte (Idem 8:32; 12:16. 15:27). Selon Bar Hebraeus en 960 ap. J.-C., une grande compagnie de pèlerins revenant de la Mecque «campa dans le lit d'un ruisseau où il n'avait plus coulé d'eau depuis longtemps. Et pendant la nuit, pendant qu'ils dormaient, un flot d'eau se déversa sur eux tous, et les balaya, eux et tous leurs biens, dans la Grande Mer, et ils périrent tous[9] ». Même un cavalier, s'il ne fait pas attention, peut être pris au dépourvu et emporté par une crue soudaine «d'eau sale» de ce genre, s'il faut en croire Doughty (Ire édit. II p. 229). Un des pires endroits où se déchaînent ces torrents de boue liquide balayant le lit des ruisseaux se trouve dans «les montagnes couturées et désertiques qui s'étendent parallèlement à la côte occidentale de l'Arabie . . . les averses torrentielles se brisent contre cette longue chaîne, et produisent presque à l'instant des torrents furieux — le «sail» arabe, la crue — qui balaye tous les obstacles sans avertissement et cause la mort d'hommes et de bétail[10]». C'est dans cette région même que Léhi voyagea lors sa grande migration.

La source et le «sail» tels sont les deux seuls types de «rivières (car il les appelle rivières) que connaît l'Arabe du désert[11]. Lorsque Léhi rêve de gens égarés, ils le sont dans un désert sans piste, «errant sur des routes étranges» (Idem 8:23-32) ou entrant par erreur «dans les voies larges pour qu'ils périssent et soient perdus» (Idem 12:17) à cause du «brouillard de ténèbres». Perdre son chemin c'est évidemment le sort qui hante tout habitant du désert, qu'il dorme ou soit à l'état de veille, et les poètes arabes sont pleins de la terreur des «routes étranges» et des «voies larges» [12]. Pour symboliser ce qui est tout à fait inacessible, on montre à Léhi «un gouffre grand et terrible» (idem 12:18), «un gouffre effroyable (15:18), un abîme gigantesque alors que, supplice de Tantale, on voit à l'autre côté son objectif (l'arbre de vie); tous ceux qui ont voyagé dans le désert connaissent le sentiment de totale impuissance et de contrariété en voyant soudain leur chemin coupé par un de ces terrifiants canyons aux flancs verticaux — rien ne pourrait être plus abrupt, plus absolu, plus déroutant dans les plans qu'on a faits, et il en sera ainsi des méchants au jour du règlement des comptes[13].

En quelque autre endroit que l'on puisse trouver des parallèles à ceci, une fois combinés ils ne pourraient venir que d'un homme qui connaît le désert. Rubah, un des poètes du désert, décrit en un unique court poème la terreur de la solitude, le long voyage, le brouillard de ténèbres (étouffant de chaleur et épais), le «gouffre terrible», les chemins larges, et les sentiers qui s'écartent[14]. Le Livre de Mormon, en nous donnant bon nombre d'instantanés clairs et frappants de ce genre (il en viendra encore beaucoup) sur la vie dans un autre monde, fournit une preuve pittoresque mais convaincante de son authenticité. La plainte de Néphi: «Ils cherchaient à m'ôter la vie et à me laisser dans le désert pour être dévoré par les bêtes sauvages» (idem 7:16) est constamment dans la bouche du poète arabe, car laisser son ennemi dans le désert pour être dévoré par les bêtes sauvages est le procédé régulier et correct quand les Arabes se querellent et, en dépit de sa popularité chez les poètes, plus qu'une simple figure de style[15].

Notes

1 W. E. Jennings-Bramley, «The Bedouins of the Sinaitic Peninsula» PEFQ 1906, p. 106 et 1907; p. 281.

2 Par exemple dans le Mu'allagat: Tarzfah, lignes 34, 40 et suiv.; Imr'ul Qais 46-49; Antarah 25-28-; Labid 40-43; W. Ahlwardt, Sammlungen alter Arabischer Dichter (Berlin, 1903); II, No. iii; 8-20; v. 58-63 viii, 1-8; xii, 24-26; xv; 40-49; xxii; 30-37; xxx, 9-11; xl, 51-69; xli, 19-21. D'autres poètes sont cités dans C. Brockelmann, Geschichte der arabischen Literatur (Leipzig 1909) pp. 10, 16 et suivantes, 19-22, 54, 91.

3 Toute la section sur les «Voyages du Hamasah d'Abu Tamman (Calcutta, 1856) 206-9 est consacrée à l'épuisement et à la terreur des voyages dans le noir. Le brouillard de ténèbres est mentionné dans presque tous les passages donnés dans la note précédente. Dans «le pays situé entre l'Egypte et la Palestine», selon Sir Charles Warren, dans PEFQ 1887, p. 44, «pendant les mois de novembre, décembre et mars, il y a souvent des brouillards denses . . . Ces brouillards dépendent du vent et alternent souvent avec d'intenses sécheresses». H. S. B. Philby, The Empty Quarter (Londres, Constable & Co., 1933) rapporte le même phénomène dans la partie la plus désertique du sud de l'Arabie, p. 96: «Un épais brouillard s'abattit sur le sol et boucha le paysage après le lever du soleil». Id, p. 34 «Tout était sali par le sable, et le soleil était faible à l'extrême.» p. 183: «Une brise légère du nord froide et moite éventait doucement un brouillard épais et humide . . .» etc.

4 Ahlwardt, op. cit., II, no. 1.

5 Ed J. Byng, The World of the Arabs (Boston: Little Brown, 1944) pp. 64 et suiv.

6 Lucy Mack Smith, History of Joseph Smith (Ed. Preston Nibley, Stevens & Wallis, Salt Lake City, 1945), pp. 47-50. Le songe ne doit pas être minutieusement examiné puisque ce n'est que le souvenir qu'a Sœur Smith d'un rêve qui lui fut raconté 34 ans plus tôt. (Voir Introduction, pp. vii et ix).

7 Par exemple, Al-Bochtori, cit. Brockelmannn, Gesch. d. ar. Lit., p. 88, cf. Lebid, id., p. 55 en arabe maidan signifie à la fois «champs vaste et spacieux» et «vie ample».

8 Montgomery, Arabia and the Bible, p. 5 «. . . le tableau d'une oasis du désert, avec ses cours d'eau jaillissant miraculeusement de nulle part et se vidant peut-être dans les sables du désert . . .»

9 E. A. W. Budge, The Chronography of . . . Bar Hebraeus (Oxford Univ. 1932) I, 167.

10 Montgomery, op. cit. p. 85.

11 Sir Richard Burton, Pilgrimage to Al Madinah & Meccah (Londres, 1893) I, 250, n. 2: «. . . Notre mot «rivière» est un moyen imparfait de donner l'idée», mais puisque nous n'avons pas d'autre mot en français, le Livre de Mormon doit l'utiliser.

12 E. ex. Al-Ajjaj, dans Ahlwardt II, No. i; Th. Noeldeke, Veterum Carminum Arabicorum (Berlin, 1890), p. 111; Ps. I, 6 en est un autre exemple.

13 En ce qui concerne la présence de ces canyons dans les déserts de Léhi, voir Burton, op. cit., I, 207 «. . . des murailles titanesques, d'immenses donjons, de gigantesques bastions en surplomb et des fossés pleins d'un ombre profonde . . .»

14 Dans Ahlwardt III, No. i.

15 Noeldeke, op. cit. p. 95; Brockelmann, op. cit. 19, 21; Antarah 1, 6.

Léhi dans le désert

Par le Dr. Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre II
La politique égyptienne dans le Nouveau Monde

Qu'un citoyen riche de Jérusalem quitte à la minute le pays de son héritage sans incitation plus substantielle qu'un songe peut sembler à première vue hautement improbable, c'est le moins qu'on puisse en dire. Cependant Léhi avait longuement et anxieusement médité sur le sort de Jérusalem, priant «de tout son cœur, en faveur de son peuple» (1:5) et lorsque le songe vint, il était prêt. En outre, en partant aussi soudainement Léhi faisait non seulement quelque chose de sensé mais également quelque chose d'ordinaire. Depuis les temps les plus reculés jusqu'aujourd'hui la chose correcte à faire lorsque les choses allaient mal dans les villes et les états du Proche-Orient c'était simplement de partir et de rechercher la sécurité du désert. Sinuhé, haut fonctionnaire de la cour d'Amenemhet I, craignant une révolution de palais à la mort du roi, se précipita impulsivement dehors dans la nuit et le désert, où il aurait péri de soif s'il n'avait pas été ramassé par des Arabes amicaux qui faisaient commerce avec l'Egypte. Son histoire, de treize cents ans plus vieille que celle de Léhi, montre la facilité avec laquelle les hommes passaient de la ville au désert et vice versa, et nous montre à quel point était naturelle l'impulsion de fuir dans les sables par temps de crise. Moïse et les prophètes, et Abraham lui-même, n'avaient-ils pas recherché protection contre leurs ennemis en s'enfuyant dans le désert? La nation tout entière d'Israël n'avait-elle pas fait la même chose au commencement? Mais ce qui donne à l'histoire de Léhi un accent de vérité incontestable, c'est la récente découverte que ces mêmes dirigeants des Juifs de Jérusalem dont la méchanceté avait obligé Léhi à quitter le pays alors qu'il en était encore temps, lorsqu'ils découvrirent, eux, que la ville était au bord de la destruction et qu'ils durent faire eux-mêmes face aux conséquences de leur propre folie, «se cachèrent dans le désert pendant le siège» et, lorsque tout fut perdu, s'enfuirent en Egypte[16]. «Se cacher dans le désert», c'est exactement ce que faisait Léhi, et ce qui firent plus tard tous ceux qui purent échapper.

Le désert dans lequel s'enfuit Sinuhé était la région située au sud de la Palestine, cachette classique aussi bien des Egyptiens que des Juifs, «où les hommes de toute condition et de toutes nations... voient dans le camp arabe une retraite et un refuge sûr»[17]. Si le désert syrien est «le territoire non envié des tribus battues»[18], la patrie toute trouvée du proscrit, du déserteur et du révolutionnaire discrédité a toujours été Edom et la région du sud, «pays des groupes désorientés et des fugitifs isolés, où les tribus arabes semi-nomadiques organisées alternent avec le rebut de la société sédentaire, avec des esclaves marrons, des bandits et leurs descendants...»[19]. Même les grands marchands qui firent naître l'Etat Nabatéen civilisé mettaient leur confiance, dit Diodore (XIX, 94-100), dans leur agilité à disparaître rapidement et facilement dans le désert — comme tout bédouin ordinaire. Nous ne devons donc pas penser que Léhi était le premier marchand à se retirer dans l'arrière-pays avec sa famille soucieuse. Même dans le siècle actuel, des fermiers et des citadins arabes, pour échapper aux exactions d'un gouvernement turc tyrannique, s'enfuirent dans le désert et adoptèrent la vie des bédouins errants, et dans les récentes années on a pu voir des milliers de «fellahin», formés à la vie de la ferme, écouler une misérable existence dans les sables du désert syrien à la suite d'une fuite hâtive et malavisée de chez eux.

Nous avons dit que «les Juifs de Jérusalem» qui réussirent à s'enfuir lorsque la ville tomba finirent en Egypte. Beaucoup d'entre eux s'établirent loin en amont du Nil, à Eléphantine ou Yeb[20]. Cette célèbre colonie a été décrite comme «n'étant qu'une déviation excentrique du chemin large de l'histoire hébraïque : elle ne menait nulle part, et n'eut aucune influence, même sur le développement du Judaïsme égyptien»[21]. Voilà en quels termes nous pourrions décrire la propre migration de Léhi — une déviation excentrique se détachant complètement du courant principal de l'histoire juive, mais, comme la colonie d'Eléphantine, conservant intacte sa version particulière de Judaïsme transplanté. L'histoire d'Eléphantine, en démontrant la possibilité d'un développement que les savants pensaient tout d'abord inconcevable et répugnèrent longtemps à croire, confirme la possibilité d'une expédition semblable à celle de Léhi. D'un bout à l'autre de l'histoire, les Juifs manifestent, comme l'observe Montgomery, une tendance constante à «retourner au type» et à retourner au désert, et Léhi n'était certainement pas le premier ni le dernier Juif à le faire. En outre, il n'est pas rare que des gens riches de la ville et la campagne et même des pauvres fermiers s'en aillent pendant un certain temps au désert et goûtent de temps en temps à la vie nomadique[22], de sorte que le comportement de Léhi, en se faisant bédouin, était tout à fait conventionnel et respectable. Bien entendu les gens qui s'offrent ce genre de vacances, sont ceux qui ont déjà pas mal d'expérience dans les façons du désert et y ont pris goût[22].

Pour ce qui est de la direction prise par la compagnie de Léhi, le Livre de Mormon est clair et précis. Il prit ce que nous savons MAINTENANT avoir été la seule route, compte tenu du danger immédiat menaçant au nord et des territoires à l'est et à l'ouest tenus par des puissances adverses au bord de la guerre. Seul désert du sud, le seul territoire où les commerçants et les marchands d'Israël s'étaient sentis à l'aise au cours des siècles, restait ouvert — même après la chute de Jérusalem il en fut ainsi. Et le seul itinéraire pour entrer dans ce désert c'était la grande route commerciale passant par le creuset brûlant de l'Arabah[23]. Longtemps la compagnie se dirigea vers le sud-est puis vira presque en plein vers l'est, passant dans un désert particulièrement terrible, et atteignit la mer à un endroit que nous étudierons plus tard. Néphi prend bien soin de nous tenir au courant de l'orientation principale de chaque

étape du voyage, et ne parle jamais une seule fois d'une tendance vers l'ouest ou le nord. La compagnie voyagea pendant huit ans dans deux directions principales seulement, sans revenir sur ses pas, et beaucoup de ces marches étaient de longues marches forcées.

Tout ceci exclut entièrement la péninsule du Sinaï comme scène de leur errance, et correspond parfaitement à un voyage au travers de la péninsule Arabique. La marche la plus lente possible «dans une direction sud sud-est» au Sinaï, atteindrait la mer et devrait se diriger vers le nord dans les dix jours; cependant le peuple de Léhi voyagea «de nombreux jours», que dis-je, des mois, dans une direction sud sud-est restant tout ce temps près des côtes de la mer Rouge. En dix jours, quelqu'un qui voyage à pied parcourt tout la longueur de la côte du Sinaï qui va en direction du sud sud-est — et qu'adviendrait-il du reste des huit années?

Ce qui exclut entièrement le fait que le Sinaï soit le territoire des voyages de Léhi, c'est l'absence totale, en tout temps, de bois de charpente pour construire des bateaux, sans parler d'un Pays d'Abondance luxuriant et splendide. «Il est tout à fait probable», écrit une autorité de nos jours, «que Salomon dut transporter ses bateaux, ou le matériel pour les construire, depuis la Méditerranée, car où pouvait-on trouver, au bord de la mer Rouge, du bois de charpente pour construire des bateaux?» [24].

Le désert dans lequel Léhi se retira tout d'abord et dans lequel il fit son premier camp prolongé est plutôt un lieu sauvage qu'un désert. Aujourd'hui nous appelons cette région un désert, mais c'était plutôt, comme l'écrivait Kenyon, «un pays de genre où peuvent habiter des nomades, avec des oasis et les oueds où l'on peut faire de la culture[26]». C'est ainsi que le désert de Léhi comportait des «endroits plus fertiles» dans lesquels il était possible de survivre (I Né 16:16). Le désert particulier dans lequel Léhi fit son premier camp compte parmi les plus hostiles de la terre; néanmoins, certains observateurs pensent que la région jouissait d'un peu plus de chutes de pluie dans l'antiquité qu'aujourd'hui, mais tous sont d'accord pour dire que le changement de climat n'a pas été considérable depuis les temps préhistoriques — que le mieux qu'on puisse en dire c'est qu'il était presque aussi mauvais alors que maintenant[27]. Même si Léhi prit la route principale vers le sud au travers de l'Abarah, comme il le fit très probablement, comme c'était la route directe vers la Mer Rouge, et une route caravanière connue de tous les marchands, ils se déplaçaient dans un désert si rébarbatif que même les bédouins endurcis l'évitent comme la peste. Nous ne devons pas non plus y chercher le moindre monument de son passage: «les Egyptiens, les patriarches, les Juifs, les Romains et les Arabes ont tous passé sur ces pistes et nous ont donné de noms de lieux, rien de plus. Il est probable qu'à leurs yeux la région était trop détestable pour mériter qu'on en parle davantage[78]» . . . Détestable, voilà le mot qui décrit certainement l'endroit aux yeux du peuple de Léhi, qui «murmura» amèrement parce qu'on le conduisait dans un tel enfer.

Notes

16 W. Albright dans the Biblical Archaeologist IX (1946) p. 4 et suiv.
17 B. Paldensperger, «Arab Life», PEFQ 1922, 170 et suiv.
18 C. L. Wooley et T. E. Lawrence, The Wilderness of Zin, (Londres: J. Cape 1936), p. 34.
19 Albright, Archaeol. and the Relig. of Israël, p. 101.
20 id. p. 5 et suiv.
21 Caiger Bible and Spade, p. 188.
22 Karl Raswan, Drinkers of the Wind (N. Y.; Creative Age Press, 1944) illustre cette réunion de la ville et du désert.
23 Montgomery Arabia & the Bible pp. 12, 4 et suiv. 185, 51 suiv. 50: «La souche hébraïque était à l'origine apparentée aux tribus de l'est et du sud de la Palestine-Syrie, et surtout vers le sud . . .» 18: «La grande ligne d'entreprises maritimes poursuivie par la politique judéenne était le développement des itinéraires via la mer Rouge (p. ex. 1 Rois 9:26 et suiv.); c'est dire que les perspectives commerciales de l'Etat étaient tournées vers l'Arabie . . .»
24 S. Perowne «Note on I Kings Ch. X, 1-13» PEFQ 1939 p. 200.
26 Cité par Wolley et Lawrence op. cit. p. 11.
27 id., p. 36: «Il est, pensons-nous, à la fois naturel et correct de supposer à toutes les époques de l'histoire de l'homme que le désert du sud a été à peu de chose près le désert qu'il est aujourd'hui».
28 Id. p. 37.

Léhi dans le désert

III. Habitants des tentes

Les éditeurs du Livre de Mormon ont consacré tout un verset à la déclaration laconique de Néphi: «Et mon père demeura sous une tente» (I Néphi 2:15) et ce à bon droit, puisque Néphi lui-même trouve le fait très significatif et fait constamment de la tente de son père le centre de son univers[29]. Pour un Arabe, «mon père demeura dans une tente» cela dit tout. «Les habitants actuels de la Palestine, écrit Canaan, comme leurs ancêtres, appartiennent à deux classes: les habitants des villages et des villes, et le bédouin. Tout comme la vie et les habitudes d'une classe diffèrent de celles de l'autre, de même leurs maisons diffèrent. Les maisons des villages sont construites en matériaux durables . . . d'autre part, les demeures bédouines, les tentes conviennent mieux à la vie nomadique[30] . . .» Un antique poète arabe se vante que son peuple, c'est «le peuple fier et chevaleresque du cheval et du chameau, les habitants des tentes et pas de simples conducteurs de bœufs[31]». Cinquante ans à peine après la chute de Jérusalem, un roi perse se vante de ce que tous les rois civilisés «aussi bien que les habitants bédouins des tentes ont apporté leurs précieux cadeaux et m'ont baisé les pieds[32]», faisant ainsi la même distinction que le poète postérieur. Un des serments les plus courants des Arabes, rapporte Burckhardt (notes I, 127), c'est «par la vie de cette tente et de ses propriétaires», prononcé tandis qu'une main repose sur un des piquets centraux de la tente. Si on déclare nuls les biens d'un homme après sa mort, «on arrache les piquets de la tente immédiatement après que l'homme a expiré, et on démolit la tente,» tandis que d'autre part «l'érection d'une nouvelle tente dans le désert est un événement important célébré par une fête et un sacrifice[33]». Et le culte de la tente était aussi important pour les Hébreux. En effet, l'hébreu «tente» (ohel) et l'arabe «famille» (ahl) étaient à l'origine un même mot. «Le bédouin a une profonde affection pour sa tente, dit Canaan. Il ne l'échangerait pas contre une maison de pierres». C'est ainsi que Jacob était «un honnête homme et il demeura dans des tentes», bien que, empressons-nous de l'ajouter, certainement pas dans la saleté. «Les voyageurs qui ont eu l'occasion de passer en Orient, et qui n'ont vu que les tentes sales et misérables des bédouins errants et sans tribu . . . seraient peut-être surpris du caractère spacieux et du luxe simple de la tente d'un grand cheik du désert[34]».

C'est ainsi qu'en annonçant que «son père demeurait dans une tente», Néphi nous avertit qu'il a assumé le mode de vie du désert, comme il doit forcément le faire pour son voyage. Tout Oriental serait conscient de la signification et de l'importance de cette déclaration qui nous paraît, à nous, presque insignifiante. Si Néphi semble considérer la tente de son père comme le nombril de l'univers, il ne fait qu'exprimer le point de vue d'un bédouin normal pour qui la tente du cheik est le point d'ancrage de l'existence. «Un drapeau blanc, nous dit-on est parfois hissé au-dessus de sa tente pour guider les étrangers et les visiteurs. Tous les visiteurs sont conduits directement à la tente du cheik[35]». Lorsque Néphi exhorta Zoram, terrifié, à se joindre à la compagnie du désert, il dit: «Si tu veux descendre au désert, vers mon père, tu auras ta place parmi nous» (Néphi 4:34). Le caractère correct de la proposition est attesté non seulement par le rôle approprié de Léhi, qui est de recevoir dans la tribu les membres et les invités, mais aussi par l'expression extrêmement caractéristique: «Tu auras ta place parmi nous». Car depuis des temps immémoriaux la formule d'accueil appropriée à l'égard de l'étranger qui entre dans la tente de quelqu'un est «ahlan wa sahlan wa marhaban», littéralement (sans doute) «une famille, un lieu uni et une place large![36]». On trouve des expressions équivalentes dans l'Ancien Testament comme lorsque Abraham invite son visiteur céleste à s'asseoir en-dessous de son arbre (Gen. 18:4) et ici aussi de tels détails sont des touches authentiques de la vie bédouine. Mais aucune des expressions publiques n'est aussi typiquement «arabe» que l'invitation de Néphi. ○

Notes

29. 2:6, 3:1, 4:38; 7:5, 7:21; 9:1, 10:16, 16:6.
30. T. Canaan, «The Palestinian Arab House», Jnl. Pal. Or. Soc. XII (1932) p. 255.
31. Georg Jacob, Altarabisches Beduinenleben (Berlin 1897) p. 226.
32. Caiger, Bible and Spade, p. 181.
33. A. Jaussen. dans Revue Biblique N.S. 3, p. 93 et suiv.
34. W. B. Seabrook, Adventures in Arabia (N. Y. Harcourt 1927) p. 36; cf. Grace M. Crowfoot, «The Tent Beautiful» PEFQ 1944-5, pp. 34-36.
35. T. Canaan dans Jnl. Pal. Or. Soc. XIII (1933) p. 54 et suiv.
36. F. du Pre Thornon Elementary Arabic (ed; R. A. Nicholson, Cambridge Univ. Press. 1943) p. 156.

Léhi dans le désert

IV. L'ordre de marche

Le Livre de Mormon nous parle beaucoup des déplacements de Léhi et de son peuple dans le désert, et le récit peut maintenant être vérifié en comparant avec les récits de première main de la vie chez les Arabes que les cent dernières années, et spécialement les quarante dernières, ont produits. Tous ces récits s'accorderaient avec Néphi pour dire que la caractéristique de base de la vie en Arabie, ce sont les vicissitudes: «La vie est dure, une lutte incessante pour l'existence contre la nature et l'homme[37]». «Ce n'est pas exagérer», écrit une autorité contemporaine, «que de dire que le bédouin est dans un état de famine presque permanent[38]». «Bien souvent entre leurs points d'eau, rapporte Doughty (I, 259), il ne reste pas le moindre litre d'eau dans la tente du plus grand cheik». Les souvenirs de Palgrave sont particulièrement impressionnants: «A la suite d'une halte insuffisante pour se reposer ou dormir, deux ou trois heures maximum, bientôt interrompues par l'avertissement souvent répété: ‹si nous nous attardons ici, nous allons tous mourir de soif›, nous résonnant aux oreilles, et puis remonter sur nos bêtes vannées et les faire avancer dans la nuit noire avec la probabilité constante d'être attaqués ou pillés par des pillards en maraude . . . Une heure environ avant le coucher du soleil nous descendions tant bien que mal, en titubant, de nos chameaux, pour préparer un repas du soir répondant à exactement la même description que celui du matin, ou, plus souvent, de peur que la fumée de notre feu n'avertisse de notre présence quelque pillard éloigné, nous contenter de dattes séchées et d'une demi-heure de repos sur le sable[39]». Il est vrai que dans cette situation le groupe marchait sous pression, mais les conditions: absence de feu, viande crue, «traversant beaucoup d'afflictions», sont exactement reproduites dans le Livre de Mormon.

On nous décrit la compagnie de Léhi se déplaçant pendant un certain temps. C'est exactement comme cela que les Arabes se déplacent. Les vitesses des caravanes vont de 3, 6, à 6,3 kilomètres à l'heure, cinquante kilomètres étant, selon Cheesman, — «une bonne moyenne» pour la journée et cent kilomètres le grand maximum[40]. «Les écrivains arabes estiment ordinairement qu'une bonne journée de marche équivaut à quarante-cinq ou quarante-huit kilomètres; dans des circonstances spéciales ou favorables, elle peut monter jusqu'à près de soixante-quatre kilomètres[41]». D'autre part, une lente journée de voyage «pour un nomade conducteur d'ânes, avançant beaucoup plus lentement que des chameliers, est de trente-deux kilomètres[42]».

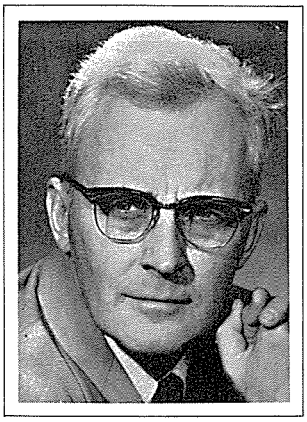
Le nombre de jours que l'on passe à camper dans un endroit quelconque varie (comme dans le Livre de Mormon) d'après les circonstances. «Dix à douze jours est la durée moyenne pendant laquelle un camp bédouin de grandeur ordinaire reste au même endroit», selon Jennings Bramley, qui observe néanmoins: «j'en ai connu qui restaient en un seul endroit jusque cinq ou six mois[43]». Ce que l'on fait ordinairement, c'est camper le plus longtemps possible dans un endroit donné jusqu'à ce que «il soit souillé par les animaux, et que la multiplication des puces devienne intolérable, et que les environs n'offrent plus de pâture, (alors) on démonte les tentes, et les hommes décampent[44]». Selon Burckhardt (notes I, 227 et suivants «sur la plaine syriaque et arabe, les bédouins campent en été . . . près du puits, où ils restent souvent pendant tout un mois». La répartition du temps de Léhi semble donc être assez normale, et les huit années qu'il lui a fallu pour traverser l'Arabie ne révèlent une avance ni très rapide ni très lente — il fallut vingt-sept ans aux Beni Hilal pour parcourir une distance qui n'était pas beaucoup plus grande. Après être arrivé au bord de la mer, le peuple de Léhi y campa tout simplement «pendant de nombreux jours» jusqu'à ce qu'une révélation le mît de nouveau en mouvement.

Notes

37. Max von Oppenheim, Die Beduinen (Leipzig: Harrassowitz 1939) I, 28.
38. Maj. C. S. Jarvis, «The Desert Yesterday and Today» PEFQ 1937, p. 122
39. Wm C. Palgrave Narrative of a Year's Journey through Central and Eastern Arabia (1862-3) (Londres 1866) I, cité par J. Zeller, PEFQ 1909 P. 256.
40. Maj. R. E. Cheesman, In Unknown Arabia (Londres Macmilland 1926) p. 27-52.
41. W. J. Phytian-Adams, dans PEFQ 1930, p. 199.
42. Albright, Archaeol. and Religion of Israel, p. 97.
43. W. E. Jennings — Bramley «The Bedouin of the Sinaitic Peninsula», PEFQ 1907 p. 284.
44. Baldensperger dans PEFQ 1923 p. 180. ○

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre III.
V. Le problème des bagages



Les hommes de Léhi étaient-ils des nomades âniers ou des nomades chameliers? Indubitablement des nomades chameliers. L'époque l'exigeait, et c'est tout juste si le Livre de Mormon n'insiste pas pour le dire. Mais avant de considérer les preuves, il serait bon de corriger la théorie, parfois avancée, que le groupe alla à pied.

Lorsque le Seigneur désigne un homme pour une tâche, il lui donne le moyen de l'exécuter, comme l'observe Néphi lui-même, et il avait en effet donné d'amples moyens à Léhi. La vue d'un riche marchand et de sa famille se mettant en route pour le désert dans une caravane, même d'une certaine splendeur, n'aurait jamais éveillé le moindre commentaire chez les voisins de Léhi. Burckhardt décrit le plus naturellement du monde la caravane d'un riche marchand venu de Mascate qu'il dépasse au plus profond du désert: «Il avait dix chameaux pour porter ses femmes, ses petits-enfants, ses serviteurs et ses bagages[45]». Léhi devait être quelqu'un de ce genre là. Mais il aurait été aussi impensable à l'époque que maintenant qu'un Hébreu âgé et aristocratique se charge, lui sa femme et ses enfants, de tentes, d'ustensiles, d'armes, de nourriture et d'autre matériel. «Sans le chameau, écrit une autorité moderne, il serait impossible aux nomades de porter leurs tentes et leur mobilier au travers des immenses espaces sablonneux où les ânes ne peuvent passer qu'avec difficulté et ne porter qu'une très petite charge[46]». L'indice, décisif, c'est le fait que le groupe de Léhi emmena des graines «toutes sortes de semences, de toute espèce» (I Néphi 8:1).

Les Arabes, comme nous le verrons ci-après, font ceci lorsqu'ils émigrent pour de bon, emballant les semences dans de gros sacs noirs de soixante-quinze à quatre-vingt-dix kilos, deux par chameau. Au grand minimum il doit y avoir au moins assez de grain, soit pour faire quelque part une récolte de valeur, soit pour fournir une nourriture substantielle en chemin — et qui porterait pareil fardeau sur son dos? Rien que pour traverser le cœur de l'Arabie sur le meilleur chameau du monde il faut une endurance presque surhumaine — inutile de rendre les choses ridicules en portant enfants, tentes, livres, nourritures, mobilier, armes et grain sur son dos!

Raswan nous dit que «les éleveurs de chameaux ne craignent pas les étendues sans eau du désert comme le font les Arabes éleveurs de moutons et de chèvres, et pour cette raison les propriétaires de chameaux restent indépendants et libres[47]». D'autre part, ils courent souvent le risque de mourir de faim, et lorsque nous lisons que le peuple de Léhi se trouvait constamment dans ce danger et s'entretenait par la seule chasse, de sorte qu'un arc brisé pouvait signifier la mort par famine, nous pouvons être sûrs que c'étaient des nomades chameliers sans troupeaux, comme l'exigeait d'ailleurs leur fuite hâtive de Palestine. Parmi la liste du matériel qu'ils emmenèrent avec eux, il n'est jamais question de troupeaux, comme c'eût été le cas s'ils en avaient eu; les «troupeaux de gros et de petit bétail de tout espèce» des Jarédites viennent toujours au premier rang de la description de leur migration, et nous pouvons supposer avec assurance que le silence de Néphi sur ce chapitre révèle que son peuple ne voyageait pas comme bergers.

Mais Néphi ne parle pas non plus de chameaux. Pourquoi pas? Pour la simple raison qu'on ne parle pas non plus d'eux dans beaucoup de poèmes arabes qui décrivent les voyages dans le désert, et ce simplement parce qu'on considère leur utilisation comme évidente. En Orient, les mots ordinaires pour le voyage SONT les mots de chameaux; ainsi «rahal» et «safar» les deux

mots de base, signifient tous deux «se mettre en voyage» et AUSSI «sceller un chameau», la présence des chameaux étant sous-entendue lorsque on n'en parle pas spécialement. Lorsque je dis que je suis allé de Heber à Salt Lake City il ne viendra à l'idée de personne de demander si c'était «en voiture». Bien que, autant que le sachent mes auditeurs, j'aurais très bien pu y aller en chariot ou en tricycle. De même lorsque l'Arabe dit qu'il a voyagé dans le désert il n'ajoute jamais «à dos de chameau», car dans sa langue «voyager» signifie aller à dos de chameau. Si le groupe de Léhi était allé à pied cela aurait été en effet une merveille des mille et une nuits, et il y aurait été fait allusion à toutes les pages — car on n'a jamais vu ni entendu parler de pareille chose avant ou depuis son temps. Lorsque le chameau est le seul moyen de transport, il est aussi inutile de parler de chameau quand on décrit un voyage que de spécifier qu'on parcourt les mers «en bateau». Il y a cependant un épisode dans lequel les chameaux jouent un rôle bien déterminé dans le Livre de Mormon.

Depuis leur camp de base de la vallée de Lémuel, les fils de Léhi firent un voyage éclair à Jérusalem. Ce furent les jeunes gens seuls qui firent ce voyage qui se révéla être, comme il s'y attendaient (I Néphi 3:5), dangereux, Or il est de coutume chez les Arabes que quelques jeunes gens d'une tribu recherchent le gain et la gloire en faisant des raids rapides sur les villes et les tribus voisines. Dans de telles expéditions, ils n'emportent jamais de tentes car leur transport est limité, et la vitesse est essentielle[48]. Néphi veut que nous sachions que ce voyage à Jérusalem n'était pas un raid de ce genre, car ils allaient pour des affaires légitimes et emmenaient leurs TENTES (Idem 3:9); ils entrèrent hardiment et ouvertement chez Laban et dirent pourquoi ils étaient venus. Ce n'est que lorsqu'il les traita de voleurs qu'ils furent obligés d'agir comme tels, sortant furtivement, comme de vrais bédouins, par les portes et n'entrant dans la ville que la nuit.

Un épisode typiquement oriental de cette histoire est la poursuite effrénée hors de la ville et dans le désert — combien d'expéditions de héros bédouins en ville ne se sont pas terminées de cette façon! «Je te chasse et tu me chasses» telle est, s'il faut en croire Philby, l'essence de la tactique du désert. A propos de cette chasse passionnante, Néphi rapporte (3:27): «Et nous nous enfuîmes dans le désert et les serviteurs de Laban ne purent nous ATTEINDRE, et nous nous cachâmes dans la cavité du rocher.» Notez qu'ils furent poursuivis jusqu'à L'INTERIEUR du désert, car en arrivant au désert ils n'étaient pas en sécurité, mais durent se cacher au-dessous d'un rocher. Les jeunes gens auraient pu fuir sur une courte distance à pied dans la ville, mais fuir «dans le désert» c'était une autre affaire; ils y auraient rapidement été rattrapés par des cavaliers, à moins d'échapper tout d'abord à leurs regards, mais Néphi nous dit qu'ils ne se cachèrent qu'après avoir semé leurs poursuivants, qui ne réussirent pas à les ATTEINDRE. Le puissant et opulent militaire avait certainement une écurie de destriers qui pouvaient rattraper un chameau, mais dans la fuite soudaine des frères, on n'aurait pas le temps de les seller — un ancien poète et roi arabe, Imrul Qais, parle d'un cheval phénoménal qui «passait la nuit avec une selle et une bride sur lui . . . sans qu'on l'envoie à l'étable». Mais les autres chevaux, y compris ceux de Laban, avaient besoin de plus d'attention et perdaient plus de temps à se mettre en route, et nous pouvons dire sans crainte de nous tromper que les poursuivants aussi bien que les poursuivis montaient les classiques chameaux. Quant aux chances que Néphi et ses frères aient monté des chevaux, elles sont minces, car le cheval ne peut supporter de fardeaux dans le désert, et même les Arabes éleveurs de chevaux montent rarement leurs animaux pour de longs voyages mais, lorsque c'est possible, les emmènent entravés à leurs chameaux, sans cavalier ni fardeau. Raswan en donne beaucoup d'illustrations.

L'utilisation des chameaux est sous-entendue à chaque tournant de l'histoire de la mission chez Laban: le transport sinon insensé de tentes, le voyage à la campagne pour ramener vers le palais de Laban «des biens considérables» (vraisemblablement pas sur leurs épaules!), la fuite en terrain découvert et la poursuite dans le désert, et finalement le long voyage de retour nécessairement hâtif (car ils étaient signalés, et il se pouvait que la direction de leur fuite eût été remarquée), vers le camp de base secret. Tout comme les Saints qui avaient le moyen de l'éviter ne traversèrent jamais les plaines à pied, de même nous considérerions les fils de Léhi comme bien sots s'ils ne profitaient pas du moyen de transport courant que tout le monde utilisait: car les chameaux étaient alors aussi courants que les autos aujourd'hui. ○

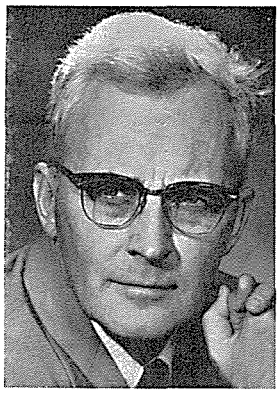
Notes

45 Burckhardt, Travels II, 295.
46 Dans PEFQ, 1922, p. 163.
47 K. Raswan, Drinkers of the Wind, p. 129.
48 Burckhardt, Notes I, 157 et suiv.

Je ne vous ai jamais dit que j'étais parfait, mais il n'y a aucune erreur dans les révélations que j'ai enseignées.

- Joseph Smith

Léhi dans le désert



Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre III

VI. Le problème de la nourriture

Il y a peu d'années de cela, le professeur Frankfort écrivait à propos du désert du sud: «Le secret de se déplacer dans cette désolation a toujours été gardé par le bédouin[49]...» Cependant, des explorateurs intrépides de notre temps ont appris ce secret, et Léhi le connaissait aussi. Comme une illumination soudaine vient la déclaration que Léhi, sur ordre divin, «nous conduisait dans les endroits les plus fertiles du désert» (16:16). Woolley et Lawrence disent de ces «endroits les plus fertiles» qu'ils s'étirent sur le fond plat de la plaine en longues lignes semblables à des haies[50]... Ce sont les dépressions de cours d'eau desséchés, longs parfois de centaines de kilomètres[50]. Ils fournissent selon Bertram Thomas, «les artères de la vie dans ma steppe, le sentier des mouvements bédouins, l'habitat des animaux en raison de la végétation — si rare soit-elle qui ne fleurit que dans leurs lits[51]...» En Arabie, c'est cette pratique consistant à suivre «les endroits les plus fertiles du désert» qui seule permet aux hommes et aux animaux de survivre. Cheesman appelle «tour» la pratique adoptée par les hommes et les animaux d'aller d'un endroit à l'autre dans le désert à mesure que les coins de fertilité se déplacent avec les saisons[52].

Le voyageur arabe est éternellement occupé à rôder, à partir en éclaireur, à suivre à la trace et à espionner; en fait certaines personnes croient que la racine originelle des noms «Arabe» et «Hébreu» est une combinaison de sons signifiant «tendre une embuscade». Tout bédouin est sportif tant par goût que par nécessité» écrit un observateur qui explique comment dans de grandes familles certains jeunes gens sont envoyés en détachement pour passer tout leur temps à chasser[53]. Néphi et ses frères adoptèrent le métier de chasseur à plein temps et, dans ces fonctions, trahissent l'existence de la tradition du désert dans la famille, car Néphi avait amené de chez lui un excellent arc d'acier.

Aujourd'hui encore la chasse dans les montagnes d'Arabie se fait à pied et sans faucon ni chien[55]. A l'époque classique, le chasseur de cette région était équipé d'un arc et d'une fronde — exactement comme Néphi[55]. La découverte de Néphi que le meilleur terrain de chasse ne se situait que «au sommet de la montagne» (16:30) s'accorde avec l'expérience ultérieure car l'oryx est «un animal farouche qui se déplace loin et rapidement sur la steppe et le désert à la recherche de nourriture, mais se retire toujours dans la sécurité des montagnes sablonneuses presque inaccessibles...[56]» En Arabie occidentale les montagnes ne sont pas de sable mais de roc, et Burckhardt (Travels II, 297), rapporte que «dans ces montagnes entre Médine et la mer, toute la route vers le nord (et ceci inclut fatalement le secteur de Léhi) on rencontre des chèvres de montagne et les léopards ne sont pas rares» Julius Euting nous a laissé des descriptions frappantes des dangers de l'excitation et de l'épuisement qui accompagnent la chasse au gros gibier qui abonde dans ces montagnes lesquelles sont, soit dit en passant, très escarpées et accidentées[57].

Les perspectives étaient sombres lorsque Néphi brisa son bel arc d'acier, car les arcs de bois de ses frères avaient «perdu leurs ressorts» (16:21, notez l'utilisation particulièrement sémitique du pluriel pour un nom de qualité), et quoique habile dans l'art de la chasse, il ne savait pas grand chose de la fabrication des arcs, ce qui est un talent réservé aux spécialistes même parmi les primitifs. Soit dit en passant, les experts du tir à

l'arc disent qu'un bon arc garde son ressort pendant environ cent mille coups; on peut en déduire qu'au moment de la crise, le groupe voyageait depuis un à trois ans. Il était évidemment hors de question de refaire un arc d'acier et ce fut une espèce de miracle lorsque Néphi fit «un arc dans du bois» (16:23). Bien que cela ait l'air tout simple lorsqu'on le lit, c'était un exploit presque aussi grand pour Néphi de faire un arc que de faire un bateau, et c'est à juste titre qu'il est fier de sa réalisation.

Selon les anciens écrivains arabes, le seul bois pour des arcs que l'on puisse obtenir dans toute l'Arabie c'était le «nab» qui ne poussait que «parmi les pics inaccessibles et surplombants du mont Jasum et du mont Azd, qui se situent dans la région même où, si nous suivons le Livre de Mormon, se produisit l'incident de l'arc brisé[58]. Combien de facteurs doivent être correctement conçus et coordonnés pour donner un ton de vérité à l'histoire apparemment simple de l'arc de Néphi! La haute montagne proche de la mer Rouge à une distance considérable le long de la côte, le gibier sur les pics, la chasse avec arcs et frondes, la découverte de bois pour arcs considérée comme une espèce de miracle par le groupe — quelles sont les chances de reproduire pareille situation rien qu'en devinant?

Pour ce qui est du grain transporté par Léhi, il ne devait pas être mangé en cours de route, car c'était des «semences de toute espèce» (16:11), souci de variété inutile si on n'avait pas l'intention de les semer. Bien que «les voyageurs ordinaires n'emportent pour ainsi dire jamais de grain pour leur nourriture» dans le désert[59], il est de pratique courante chez les bédouins migrateurs d'emporter des semences dans l'idée — parfois bien vague — que peut-être, si l'année est bonne, ils trouveront l'occasion de faire des semailles hâtives. Au Sinaï «les bédouins ensemencent annuellement les lits des oueds, mais ils le font avec peu d'espoir de faire plus d'une récolte en trois ou quatre ans[59]». Léhi à la recherche d'une terre promise, ne se serait en aucun cas mis en route sans pareille provision pour assurer des moissons dans sa nouvelle patrie. Au cours des voyages, le blé est mis dans les sacs en poil de chèvre noir que l'on fait soi-même, les «farde(t)» ... Le farde, hébreu «sac» (Gen. 42:25) contient environ soixante-quinze à quatre-vingt dix kilos de blé. On en met deux sur un chameau[60]. La mention de cette coutume dans la Genèse montre que c'était un usage antique même à l'époque de Léhi.

Notes

49 H. Frankfort, «Egypt and Syria in the First Intermediate Period», JEA XII (1926) p. 81.
50 Wilderness of Zin p. 32, cf. P. 35.
51 B. Thomas, Arabia Felix p. 141.
52 Cheesman, In Unknown Arabia, pp. 338 et suiv.
53 W. E. Jennings-Bramley, «Sport among the Bedawin» PEFQ 1900 369 et suiv.
55 Baldensperger, dans PEFQ 1925, p. 82.
56 Philby The Empty Quarter p. 249.
57 Julius Euting, Tagebuch einer Reise in Inner-Arabien (Leiden 1892) II, 76-80, 92 et suiv.
58 Jacob, Altarab, Beduinenleben pp. 131 et suiv. Le mont Jasum se trouve dans la région de la Mecque le mont Azd dans les Montagnes du Serat plus au sud mais également près de la côte.
59 Jennings-Bramley PEFQ 1907 p. 284 et 1914, p. 9 et suiv.
60 Baldenspergern dans PEFQ 1923. p. 181.

Chapitre IV. Coutumes et lieux du désert
I. L'autel de Léhi

Le premier acte de Léhi, une fois que sa tente eût été dressée pour son premier camp important, fut de construire «un autel de pierres, [de faire] une offrande au Seigneur et [de rendre] grâces au Seigneur ...» (I Néphi 2:7), à croire qu'il avait lu Robertson Smith. «Le signe ordinaire d'un sanctuaire sémitique (c'est-à-dire aussi bien hébreu qu'arabe) est le pilier du sacrifice, tumulus de pierres, ou autel grossier ... sur lequel on présente des sacrifices au dieu ... En Arabie nous ne trouvons pas d'autel proprement dit mais à sa place un pilier grossier ou entassement de pierres à côté duquel on met à mort la victime[1]. C'est à ce même «autel de pierres» que Léhi et sa famille «offrirent au Seigneur un sacrifice et des holocaustes ... et ils rendirent grâces au Dieu d'Israël» (5:9), après le bon retour de ses fils de leur dangereuse expédition à Jérusalem. Lorsque Raswan rapporte: «On amena un petit de chameau à la tente de Misha'il comme offrande sacrificatoire en l'honneur du bon retour de Fuaz[2]», nous ne pouvons nous empêcher de penser à une scène de ce genre devant la tente de Léhi lors du retour de ses fils sains et saufs. C'est ce que les Arabes appellent un «dhabiyeh-l-kasb», sacrifice pour célébrer le retour couronné de succès de guerriers, de chasseurs et de maraudeurs dans le camp. «Ce sacrifice, écrit Jaussen, est toujours en l'honneur d'un ancêtre[3], et Néphi mentionne à deux reprises l'ancêtre tribal, Ismaël dans son court récit. A la manière du désert, Léhi, immédiatement après les rites d'actions de grâces se mit à examiner le «butin» (5:10).

Aujourd'hui encore le bédouin fait des sacrifices à toutes les occasions importantes, non pas pour des raisons magiques ou superstitieuses, mais parce qu'il «vit sous l'impression constante d'être entouré par une force supérieure[3] ...» St-Nil, dans le plus vieux récit de témoin oculaire connu sur la vie chez les Arabes du Tih, dit: «Ils sacrifient sur des autels de pierres grossières empilées les unes sur les autres[4]». Le fait que celui de Léhi était un autel de ce genre découle non seulement de l'antique loi exigeant des pierres non taillées mais également de l'expression du Livre de Mormon «un autel de pierres» qui n'est pas la même chose qu'un «autel de pierre». Ces petits entassements de pierres, survivances de toutes les époques, sont encore visibles un peu partout dans le désert du sud.

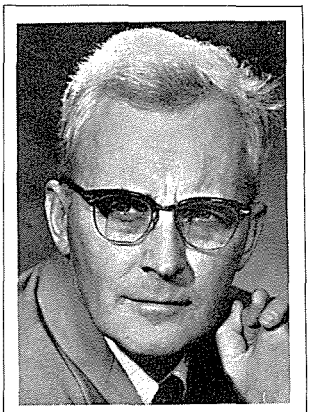
Notes

1 W. Robertson Smith, The Religion of the Semites (Londres 1907) p. 201.
2 Raswan, Drinkers of the Wind p. 237.
3 Revue Biblique N. S. 3; pp. 109 et suiv.
4 St-Nil dans Migne, Patrologia Graeca vol. 79, col. 612.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre IV — Coutumes et lieux du désert
II. Contacts dans le désert



Le Livre de Mormon ne mentionne aucune rencontre entre le peuple de Léhi et un autre groupe au cours de leurs huit années d'errance. Les rencontres accidentelles avec des familles égarées de bédouins ne méritaient, ni alors, ni maintenant, d'attention spéciale, mais comment purent-ils éviter des contacts importants pendant huit ans et quelque quatre mille kilomètres d'errance?

Un «à côté» révélateur de Néphi explique tout. Ce n'est que lorsqu'ils furent parvenus au bord de la mer, dit-il, que son peuple fut à même de faire du feu sans danger, «car le Seigneur n'avait pas permis jusqu'alors que nous fassions BEAUCOUP de feu, durant notre voyage au désert, car il disait: «Je rendrai votre nourriture douce au goût, pour que vous n'ayez pas besoin de la cuire. Et je serai aussi votre lumière dans le désert . . .» (I Néphi 17:12 et suivants). Cela dit tout. «Je me souviens bien, écrit Berthram Thomas, d'avoir pris part à une discussion sur l'insalubrité des feux de camp la nuit; nous les cessâmes immédiatement en dépit du froid terrible[5]». Le guide du major Cheesman ne lui permettait même pas d'allumer une lampe minuscule pour noter des observations d'étoiles, et ils n'osaient jamais faire du feu en rase plaine car il y «attirait sur de grandes distances l'attention de bandes de maraudeurs en train de rôder et inviterait une attaque de nuit[6]». De temps à autre, dans une dépression favorablement abritée, «nous osions faire un feu que l'on ne pouvait voir d'un endroit élevé», écrit Raswan[7]. Ce qui veut dire que les feux ne sont pas absolument hors de question, mais rares et risqués — pas BEAUCOUP de feu, telle était la règle de Léhi. Et les feux pendant la journée sont presque aussi risqués que la nuit: «Palgrave raconte comment sa compagnie fut forcée «de peur que la fumée de notre feu soit repérée par quelque pillard lointain, de nous contenter de dattes sèches», au lieu de nourriture cuite[8].

Bien sûr, l'absence de feu signifie de la nourriture crue. Et que doit-on faire lorsque le menu est de la viande? «D'un bout à l'autre du désert», écrit Burckhardt (Notes I, 242) «lorsque l'on tue un mouton ou une chèvre, les personnes présentes mangent souvent crus le foie et les rognons, y ajoutant un peu de sel. Certains Arabes du Yémen ont la réputation de manger crues, non seulement ces parties, mais également des tranches entières de viande, ressemblant ainsi aux Abyssiniens et aux Druses du Liban qui absorbent souvent de la viande crue, ces derniers à ma connaissance certaine». St-Nil, écrivant quatorze siècles plus tôt, raconte que les bédouins du Tih vivent de la viande d'animaux sauvages, à défaut de quoi «ils massacrent un chameau, une de leurs bêtes de bât, et se nourrissent de cette viande crue comme des animaux, ou bien grillent rapidement la chair sur un petit feu pour l'attendrir suffisamment afin de ne pas devoir la mâcher «comme des chiens». Cet état de choses ne correspond que trop bien à la sombre économie de Léhi: «Elles souffrirent beaucoup du manque de nourriture» (16:19). «Nous vivions de viande crues dans le désert» (17:12).

Tout ceci emporte la conviction, soutenue à la fois par l'expérience moderne et les preuves de l'archéologie, que Léhi se déplaçait dans un monde dangereux. Dans les temps anciens, les marchands Juifs voyageant dans le désert tombaient si souvent entre les mains de pillards bédouins qu'au commencement de l'ère chrétienne leur mot pour «ravisseur» signifiait normalement tout simplement «Arabe»[9]! Des inscriptions arabes datant de l'époque de Léhi montrent que «dans la péninsule . . . il y avait une agitation constante», tout comme à l'époque moderne[9]. Les temps ordinaires dans le désert sont des temps mauvais lorsque, pour employer les termes d'un des plus anciens poètes arabes (Mu'allagat VII, 38), «l'homme honorable n'osait pas rester en terrain dé-

couvert, et la fuite ne sauvait pas le lâche . . .» «C'est une vie solitaire, écrit Philby, . . . une vie de peur constante . . . la faim est la règle du désert[10] . . .» La faim, le danger, la solitude, la peur — le peuple de Léhi connut tout cela.

Quel était le danger au fond? «Les tribus arabes sont en état de guerre presque perpétuel les unes contre les autres . . . Surprendre l'ennemi par une attaque soudaine, et piller un camp, sont les objectifs principaux des deux parties[11]». «Pour eux, marauder est le piment de la vie . . . c'est le droit du plus fort, et l'homme a constamment peur pour sa vie et ses biens[12]». Léhi ne pouvait guère se permettre de se laisser mêler à ces conflits éternels du désert, et pourtant il était partout un contrevenant — pour lui, le seul moyen d'éviter les ennuis c'était d'observer une règle qu'énonce Thomas pour tous ceux qui voyagent dans le désert, même aujourd'hui: «Un groupe qui s'approche peut être amical, mais on présume toujours que c'est un ennemi[13]». Pour employer les termes de l'antique poète Zuhain (Mu. III 58): «Celui qui voyage doit considérer son ami comme son ennemi». Dans les descriptions de St-Nil, les bédouins en marche au cinquième siècle étaient possédés par cette même nervosité froussarde et cette même tension insupportable qui rendent si passionnante la lecture des récits de Cheesman, Philby, Thoma, Palgrave, Burckhardt et d'autres. Au moindre signe d'un homme armé, dit-il, son bédouin fuyait, comme s'il était saisi d'une peur panique» et continuait à fuir «car la peur les fait exagérer le danger et les amène à s'imaginer des choses qui dépassent de loin la réalité, augmentant leur terreur dans tous les cas[13]». De même leurs descendants modernes «vivent constamment sous l'impression qu'une invasion est en route, et toute ombre ou mouvement suspect à l'horizon attirent l'attention», selon le rusé Baldensperger[14]. Cet état d'appréhension presque hystérique est en réalité une condition essentielle de survie dans le désert: «Un bédouin ne dit jamais son nom», dit l'auteur que nous venons de citer, «ni sa tribu, ni ce qu'il fait, ni le lieu où habitent les siens, même s'il est dans une région amie. Ils sont et doivent être circonspects . . . Un mot déplacé peut produire la mort et la destruction[14]». Lorsque les Beni Hilal émigrent, c'est «à la faveur des ténèbres de la nuit, du voile obscurcissant de la pluie» passant à côté des lieux habités, dans le noir et le silence. Qu'est ce qui peut mieux décrire pareil état de choses que l'expression du Livre de Mormon «un peuple solitaire et solennel»? Doughty disait qu'il n'avait jamais rencontré d'homme «joyeux» chez les Arabes — et il n'y a pas d'humour dans le Livre de Mormon. Ce tempérament n'est guère accidentel: si l'Hébreu tire son mutisme de ses ancêtres du désert, pourquoi pas les Lamanites?

Sir Richard Burton, une des rares personnes qui aient à la fois connu l'indien américain et l'Arabe bédouin par une expérience personnelle a été profondément impressionné par leur minutieuse ressemblance mutuelle, une ressemblance si frappante qu'il se sent obligé d'avertir son lecteur qu'il ne doit pas l'attribuer à une origine commune, expliquant le parallélisme parfait de tempérament et de comportement comme dûs à «l'indépendance presque absolue» de leur mode de vie[15]. Et pourtant beaucoup de tribus tout aussi indépendantes dans d'autres parties du monde ne ressemblent en aucune manière à ces deux-là. Un des meilleurs amis de l'auteur est un Libanais vénérable mais entreprenant qui a passé de nombreuses années autant parmi les bédouins du désert que chez les Indiens du Nouveau Mexique, comme colporteur et marchand; il affirme qu'il n'y a absolument aucune différence entre les deux races en ce qui concerne les us et coutumes. Les Arabes vivant actuellement en Utah qui ont eu des contacts avec les Indiens américains affirment la même chose en y insistant fortement. Voilà un beau problème pour le sociologue, et nous n'en parlons que parce que notre attention a été attirée là-dessus d'innombrables fois. Il peut y avoir quelque chose là-dessous.

La compagnie de Léhi, nous l'avons remarqué, était, comme les Beni Hilal, intruse partout où elle passait. Le moindre centimètre carré de désert était revendiqué par l'une ou l'autre tribu qui condamnait à la peine de mort tout intrus. «Il n'existe pas de frontière marquée, et il est naturel que les questions de propriété soient réglées par les armes, ce qui devient un événement annuel, tandis que le pillage des chameaux devient une habitude», selon Chessman[16]. De là la nécessité pour Léhi de faire preuve d'une prudence extrême et d'éviter tout contact. «Dans la plupart des cas, dit Jennings-Bramley, les Arabes ne croient pas qu'il soit prudent de laisser les arrivants s'approcher suffisamment pour que l'on puisse voir s'ils sont amicaux ou pas», et il décrit une rencontre typique dans le désert: «Nous faisions, eux et nous, de notre mieux pour ne pas être vus[17]». Ce genre de chose conduit évidemment à des situations comiques, des paniques ignobles et des conclusions ridicules, mais quand on joue sa vie on ne peut tout simplement pas prendre de risques, et l'enjeu de Léhi était des plus élevés. Il nous reste donc l'image d'une troupe errante, restant sombrement ensemble pendant des années à la file; ce qui, aussi impossible que cela nous paraisse, est chose normale dans le désert, où le bédouin, susceptible, dangereux, insociable, apparaît comme une des créations les plus difficiles, les plus mystérieuses et les plus passionnantes de la terre[18].

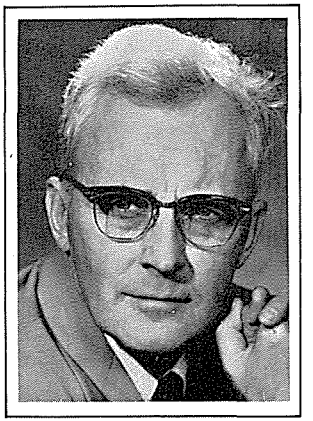
Notes

5 B. Thomas, Arabia Felix, P. 137.
6 Cheesman, Unknown Arabia, PP. 228 et suiv. 234, 240 et suiv. 280.
7 Raswan op. cit. p. 200.
8 Cité par J. Zeller, dans PEFQ 1909, p. 256.
9 Margoliouth, Arabs and Israelites p. 57, 54.
10 The Empty Quarter, p. 27.
11 Burckhardt, Notes I, 133.
12 Thomas, Arabia Felix pp. 142, 172 et suiv.
13 Patrol. Gr. 79; 669.
14 PEFQ 1925, p. 81 la deuxième citation vient de 1922 p. 168 et suiv.
15 Pilgrimage to Al-Madinah, etc. II, 118 et suiv.
16 In PEFQ 1908 pp. 36, 31.
18 Sur la nature anti-sociale de l'Arabe, Baldensperger dans PEFQ 1922, p. 107 A. Jaussen dans Revue Biblique N.S. 3 (1906) 443 Ed Palmer Desert of the Exodus (1827) p. 69.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre IV — Coutumes et lieux du désert
III. Affaires de famille



Mais comment les membres d'un groupe aussi fermé s'entendent-ils entre eux? C'est l'histoire domestique qui est le véritable défi à quiconque veut écrire une histoire de la vie bédouine. Traiter pareil sujet de manière convaincante met à contribution les connaissances du meilleur psychologue, et malheur à lui s'il ne connaît pas les coutumes étranges du désert du Proche-Orient, qui surprennent et prennent au piège l'Occidental non averti à tous les tournants.

L'antique famille hébraïque était une organisation particulière, indépendante et ne supportant aucune autorité extérieure à la sienne: «Ce sont là de toute évidence les conditions mêmes, écrit Nowack, que nous pouvons encore observer chez les bédouins[19]». Ainsi donc, que nous allions puiser nos informations aux sources hébraïques ou arabes, le Livre de Mormon doit s'y conformer. Léhi n'éprouve aucun scrupule de conscience à abandonner Jérusalem, et lorsque ses fils pensent à leur patrie, c'est essentiellement au pays de leur héritage, à la propriété familiale à laquelle ils aspirent. Même Néphi ne montre pas la moindre loyauté aux «Juifs de Jérusalem», divisés comme ils l'étaient en groupes d'intérêts en conflit. En fait, Néphi dit de son histoire que c'est le récit de «mes actions, mon règne et mon ministère», comme si la famille errante ne reconnaissait pas d'autre gouvernement que celui de son propre chef. Cela rappelle le terme qu'utilise un des tout premiers poètes bédouins, Ibn Kulthum pour parler de «maint cheik à qui la tribu avait confié la couronne et l'autorité et qui protège ceux qui cherchent refuge auprès de lui» (Mu.

V, 30). Comme si tous les cheiks étaient véritablement des rois[20].

De son vivant, Léhi fut évidemment le cheik, et les rapports existant entre lui et sa famille, tels que les décrit Néphi, sont exacts dans le moindre détail. Avec sa sûreté et sa précision adroite ordinaire, le livre nous montre Léhi dirigeant — et non pas gouvernant — son peuple, par sa seule éloquence persuasive et son ascendant spirituel, tandis que ses fils murmurants suivent exactement à la manière des bédouins de Philby — «un courant profond de tension dans nos rangs toute la journée . . .» de grandes difficultés pour «apaiser leur âme mauvaise et envieuse . . .»[21]; «nous quittâmes Suwaykah» dit Burton, «tous d'une humeur massacrante . . . mes compagnons étaient à ce point ‹mal tournés› qu'au coucher du soleil, Omar Effendi, fut le seul de tout le groupe à vouloir souper. Le reste s'assit par terre, faisant la moue et ronchonnant . . . J'ai rarement vu, même des Orientaux, jouer à ce point aux méchants enfants . . .»[22].

La personnalité et le comportement de Laman et de Lémuel sont calqués sur le modèle normal. Comme ils sont bien bédouins, leurs longues ruminations hargneuses et leurs dangereux éclats! Comme ils ressemblent parfaitement aux Arabes de Lawrence, de Doughty, de Burton et des autres dans leurs revirements soudains et complets après que leur père les a sermonnés, la colère ardente cédant temporairement à une grande impulsion d'humilité et à un repentir écrasant, bientôt suivis d'un regain de rancune et de nouvelles querelles malheureuses! Ils ne peuvent pas tenir leur mécontentement pour eux, mais ne cessent pas un instant de «murmurer»: «le fait que tout ce qui arrive dans un camp est connu; que l'on peut dire que tout est interdépendant, rend les intrigues pour ainsi dire impossibles[22]». «Nous ne faisions qu'une seule famille, et tous les yeux étaient amicaux», se rappelle Doughty, mais alors il décrit l'envers de la médaille: «Les enfants arabes sont gouvernés par supplications . . . J'ai vu un enfant au mauvais caractère frapper à coups de bâton sur le dos de sa mère qui débordait d'amour pour lui, et les Arabes disent: «Nombreux sont les gamins méchants parmi nous qui, s'ils sont suffisamment forts, battent leur propre père[23]». Le fait que Laman et Lémuel étaient des enfants adultes n'arrangeait pas les choses. «Les querelles quotidiennes entre parents et enfants dans le désert constituent le pire trait de la mentalité bédouine» dit Burckhardt (Notes I, 353) et il décrit ainsi la source ordinaire des ennuis: «Le fils . . . arrivé à l'âge adulte est trop fier pour demander à son père du bétail . . . le père se sent blessé de voir que son fils le traite avec hauteur, et c'est ainsi que souvent un fossé se creuse». Le fils, particulièrement l'aîné, estime qu'il ne reçoit pas ce qu'il lui revient et se conduit comme l'enfant gâté qu'il est. L'attitude du père est décrite par Doughty, disant comment un grand cheik traitait son fils: «Il réprimandait le garçon qui désobéissait souvent, disant qu'il était le tourment de sa vie, le traitait de Sheytan, mais ne le menaçant jamais, car pareille chose serait étrangère à l'esprit d'un père bédouin[24]». Il est courant, dit Burckhardt (idem I, 114) que mère et fils s'unissent dans leurs fréquentes querelles avec le «vieux», dans lesquelles le fils «est souvent expulsé de la tente paternelle pour avoir défendu la cause de sa mère[25]». De même Sariah prend fait et cause pour ses fils et réprimande son mari portant contre lui les mêmes plaintes qu'eux (5:2); et elle le tance vertement quand elle pense qu'il a été la cause de leur perte.

Faut-il donc s'étonner que Laman et Lémuel aient donné libre cours à leur contrariété rentrée en battant leur frère cadet à coups de bâton un jour qu'ils étaient cachés dans une grotte? Tout homme libre, en Orient, porte un bâton, insigne immémorial d'indépendance et d'autorité; et tout homme affirme son autorité sur ses inférieurs grâce à son bâton qui «montre que le détenteur est un homme d'un certain rang, supérieur à l'ouvrier ou au journalier. Les fonctionnaires du gouvernement, les officiers supérieurs, les collecteurs d'impôts et les maîtres d'école utilisent cette courte baguette pour menacer — ou si c'est nécessaire pour battre — leurs inférieurs, quels qu'ils soient». Cet usage est très ancien. «Un coup pour un esclave» est l'antique maxime à Ahikar, et le terme qui désigne un sujet est ‹abida›-l-'asa, «serviteur du bâton». C'est exactement dans ce sens-là que Laman et Lémuel voulaient donner leur petite leçon à Néphi, car lorsque l'ange renversa la situation, il leur dit: «Pourquoi frappez-vous votre frère cadet avec une verge? Ne savez-vous pas que le Seigneur l'a choisi pour être votre chef . . .? (I Néphi 3:29). La seule chose qui sauva un jour la vie à Néphi ce fut l'intervention d'une fille d'Ismaël et de la mère de celle-ci — encore un coup de pinceau authentique — puisque l'orgueilleux Sémite ne peut céder, sans perdre la face, qu'aux supplications d'une femme: Burton rappelle que même des pillards épargnent une victime qui fait appel à eux au nom de sa femme, la fille de son oncle[26]. Dans toute l'histoire, Laman, fils aîné, est le plus méchant acteur: «Quand il n'y a qu'un seul garçon dans la famille, il est le tyran et sa volonté domine tout[27]». C'est ainsi que nous voyons Laman toujours occupé à dominer tout le monde et rendu furieux de ce qu'un frère cadet montre des talents supérieurs. La rivalité entre les fils «mène souvent à des tragédies sanglantes dans la maison du cheik»[28], et Néphi l'échappa belle plus d'une fois.

La nature de l'autorité de Léhi est clairement révélée dans le Livre de Mormon. A propos du cheik arabe, nous avons noté la réflexion de Burckhardt (Notes I, 116): «Ses ordres seraient traités avec mépris, mais on a de la déférence pour ses conseils . . . On peut dire que le gouvernement réel des bédouins consiste en la force séparée des familles respectives . . . L'Arabe ne peut être persuadé que par sa famille . . .» On «n'obéit jamais aux ordres du cheik mais on suit généralement son exemple». Ceci est particulièrement vrai en voyage; lorsque la tribu est en route, le cheik «assume toute la responsabilité et tout le pouvoir du gouvernement[29]». Cependant quand il conduit il ne donne pas d'ordres; lorsque sa tente est démontée «c'est la «rahlah» et les

autres, sans mot dire, démontent la leur; «lorsqu'on arrive à l'endroit du camp, le cheik enfonce sa lance dans le sol, et immédiatement on monte les tentes[30]».

C'est dans la tente du cheik que se tiennent les conseils de la tribu et que l'on prend toutes les décisions concernant le voyage (I Néphi 15:1 et suivants), mais «un cheik ou un conseil d'Arabes ne peut pas condamner un homme à mort, ni même infliger un châtiment . . . il peut seulement, lorsqu'on fait appel à lui, infliger une amende; il ne peut même pas obliger au paiement de cette amende[31]». Pourquoi donc, s'il n'y avait pas de pouvoir pour les obliger, Laman et Lémuel n'abandonnèrent-ils tout simplement pas le camp pour partir tout seuls, comme le font parfois les Arabes mécontents[32]? En fait, c'est exactement ce qu'ils essayèrent de faire (I Néphi 7:7) et à la fin ils en furent empêchés par les deux choses qui, selon Philby, assurent la cohésion de tout groupe bédouin errant: la peur et la cupidité. Ils étaient cupides: ils espéraient une terre promise et lorsqu'ils arrivèrent à la mer sans la trouver, ils se plaignirent violemment: «Voici, nous avons souffert dans le désert pendant toutes ces années, et durant ce temps, nous aurions pu jouir de nos possessions . . .» (17:21). Et leur position était précaire: Néphi leur fit remarquer le danger qu'il y avait à retourner à Jérusalem (7:15), et où iraient-ils s'ils abandonnaient leur père? Comme nous l'avons vu, pour ces gens la famille était tout, et l'Arabe et le Juif s'accrochent «aux leurs» parce qu'ils sont tout ce qu'ils ont au monde[33]. La famille est l'organisation sociale, civile et religieuse de base, avec, à sa tête, le père[34]. Etre sans tribu, ni famille c'est perdre son identité sur la terre; rien n'est plus terrible que d'être «retranché d'entre les peuples», et c'est exactement là le sort qui est promis à Laman et à Lémuel s'ils se révoltent (I Néphi 2:21). «Dans son pays, dit un proverbe arabe, le bédouin est un lion, hors de son pays c'est un chien[35]».

Lorsque le Seigneur a une tâche à accomplir, il choisit l'homme qui, par son tempérament et sa formation, convient le mieux au travail. Lorsque Moïse s'enfuit à Madian, il parcourut à pied les déserts mêmes au travers desquels il allait plus tard mener les enfants d'Israël, et il vécut et se maria parmi les gens du désert dont il devait apprendre plus tard le mode de vie à son peuple[36]. Léhi n'était pas moins préparé ou qualifié pour sa grande tâche: richement muni de moyens et d'expérience, expert dans les coutumes du désert, ferme, ingénieux, prudent et pondéré, indépendant et ne se laissant pas intimider (1:18-20, 2:1-4), ne provoquant jamais quoique terriblement provoqué lui-même, il est l'exemple de ce que Philby disait dans un passage émouvant: que seule la plus grande force de caractère chez un chef peut permettre à un groupe de traverser en sécurité un dangereux désert:

«Il y avait maintenant pas mal de jours que je supportais la friction constante et inévitable entre mon objectif fixé et inaltérable et le poids lourd de l'inertie nationale innée que le front uni de mes compagnons mettait dans la balance contre moi. Pas à pas nous nous étions de plus en plus éloignés de leurs foyers, mais chaque pas n'avait été accompli qu'à la force du poignet, l'impulsion d'un esprit décidé triomphant à chaque étape de la masse inerte toujours prête à reculer devant tout objectif ardu[36]».

On aurait pu dire cela pour décrire l'exploit de Léhi. Si le Seigneur l'avait souhaité, il aurait pu transporter toute la colonie dans les airs; en réalité il voulait apparemment qu'elle fasse tout le plus possible seule avec un minimum d'intervention miraculeuse. De tous les justes de Jérusalem, Léhi seul fut choisi pour une tâche exigeant une combinaison de qualification, et un degré de foi que peu d'hommes ont jamais atteints. Mais quoique n'étant pas un homme ordinaire, il y a un fait chez Léhi qui doit commencer à se dégager à cet endroit de notre étude: c'est que c'était une personne réelle, de chair et d'os, dans une situation réelle, et pas un personnage synthétique et exagéré de l'imagination romantique se mouvant parmi les décors fantasmagoriques que l'on croyait autrefois représenter le fastueux Orient.

Notes

19 Nowack, Hebraeische Archaeologie p. 152.
20 The Empty Quarter p. 219.
21 Burton, Pilgrimage to Meccah I, p. 276.
22 Jennings-Bramley dans PEFQ 1905, p. 213.
23 Travels in Arabia Deserts I, 272, 282 et suiv.
24 Doughty op. cit. I, 258.
25 Baldensperger, dans PEFQ 1905 p. 33.
26 Pilgrimage to Al-Madinah etc., II p. 102.
27 Baldensperger dans PEFQ 1901 P. 75.
28 M. vin Oppenheim Beduinen I, 30.
29 A. Jaussen dans Revue Biblique XII (1903) p. 108. M. Oppenheim Beduinen I, 30.
30 J. Zeller dans PEFQ p. 194. M. J. Lagrange dans Revue Biblique XII, 254.
31 Jennings-Bramley dans PEFQ 1905, p. 217.
32 H. H. Kitshner dans PEFQ 1884, p. 215.
33 E. Epstein. «Bedouin of the Negeb» PEFQ 1939, p. 61 et suiv. Baldensperger dans PEFQ 1906, p. 14. «La tyrannie de la famille est plus terrible que la descente de l'épée indienne», dit l'antique poète Tarafah (Mu'allaquat ii ligne 81).
34 Lagrange, op. cit. p. 255; Nowack Hebr. Archaeol., P. 154 Jacob, Altarab. Beduinenleben p. 212.
35 A. Jaussen, Rev. Bibl. XII 109.
36 Philby, The Empty Quarter p. 216.

IV. Personnalités et teints

Les autorités orientalistes ont souvent observé que la personnalité arabe et, dans une moindre mesure la personnalité juive, sont remarquables par leurs deux aspects. D'une part le Sémite est fondamentalement fier et noble, l'honorabilité incarnée, l'homme de famille impeccable, le vrai ami, fidèle jusqu'à la mort; et d'autre part, le vagabond vil et rusé, l'assassin subtil, le compagnon dangereux et le bandit inattendu. Toutes les pages de Doughty révèlent cet étrange paradoxe de la personnalité du désert, qui a reçu son traitement classique au troisième chapitre des «Sept piliers de la Sagesse» de Lawrence: de l'or pur mélangé avec le rebut le plus vil, le tout dans une même famille. Et où peut-on

trouver de meilleure illustration de ceci que dans la propre maison de Léhi? C'est d'ailleurs le leitmotiv du Livre de Mormon.

Cette étonnante rencontre des extrêmes c'est le heurt du noir et du blanc. Chez les Arabes, être blanc de visage c'est être béni, et être noir de visage, c'est être maudit; il y a des expressions parallèles en hébreu et en égyptien. Que dire du peuple de Léhi? Il est extrêmement significatif que la malédiction contre les Lamanites est celle-là même que l'on prétendait couramment en Orient marquer les fils d'Ismaël, qui, aux yeux des gens à peau claire des villes, semblent être «un peuple de couleur sombre, dégoûtant et sale, paresseux et rempli de toutes sortes d'abominations . . . paresseux, rempli de fourberie et de méchanceté» etc. (I Néphi 12:23, 2 Néphi 5:24). Il convient de remarquer que tous les descendants de l'Ismaël du Livre de Mormon tombent sous la malédiction (Alma 3:7) comme si leur atavisme bédouin les y prédisposait. Le Livre de Mormon parle toujours de la malédiction de la peau sombre à propos et dans le cadre d'un contexte plus vaste: «LORSQU'ILS furent tombés dans l'incrédulité ils DEVINRENT un peuple de couleur sombre, dégoûtant et sale, paresseux» etc.; «à cause de la malédiction qui était sur eux ils sont devenus paresseux . . . cherchant les bêtes de proie dans le désert» (2 Néphi 5:24). La déclaration que «DIEU couvrit leur peau d'une couleur sombre (verset 21) décrit le résultat, et non la méthode, qui est décrite ailleurs. Nous apprenons ainsi (Alma 3:13, 14, 18) que s'il est vrai que ces gens «se mirent la marque sur EUX-MEMES: «Je mettrai une marque sur eux», etc . . . Le processus fut si naturel et humain qu'il ne suggéra rien de miraculeux à l'observateur ordinaire, et «les Amlicites ne savaient pas qu'ils accomplissaient les paroles de DIEU quand ils commencèrent à SE marquer . . . il fallait que la malédiction tombât sur eux» (Alma 3:18). Ici Dieu met son signe sur les hommes comme malédiction, et cependant c'est un signe artificiel qu'en réalité ils mettent sur eux-mêmes. Le signe n'était pas une question raciale mais était acquis par quiconque se laissait entraîner par les Lamanites» (Idem 3:10); en outre Alma définit comme Néphite quiconque observe «les traditions de leurs pères . . .» (3:11) ce qui fait que la différence entre Néphite et Lamanite est culturelle et non raciale. Cela s'applique-t-il également à la peau sombre? Remarquez que celle-ci n'est jamais mentionnée seule mais toujours en relation avec un mode de vie généralement dépravé, lequel est également déclaré être le résultat direct de la malédiction. Lorsque les Lamanites redeviendront «blancs», ce sera en vivant chez les Néphites comme Néphites, c'est-à-dire en adoptant le mode de vie néphite (3 Néphi 2:15; 16). Le contexte culturel n'est peut-être pas toute l'explication de la peau sombre des Lamanites, mais c'est une partie importante de cette histoire, et le Livre de Mormon lui-même y insiste fortement. Soit dit en passant, il n'est nulle part question de peau rouge, mais seulement de noir (ou sombre) et de blanc, les termes étant utilisés comme les utilisent les Arabes.

(Suite de la page 320)

et Lamanites retombèrent peu à peu dans la mechanceté, et Mormon, dans sa deuxième épître à son fils Moroni, souligna la méchanceté et le manque de principes chez son peuple et se lamenta:

«O dépravation de mon peuple! Ils sont sans frein et sans miséricorde . . .

«Ils sont devenus forts dans leur perversité; ils sont également brutaux, n'épargnant personne . . . et ils mettent leur joie en toutes choses, excepté en ce qui est bien . . .

«Voici, tu connais la méchanceté de ce peuple; tu sais qu'il est sans principes et au-delà de tout sentiment . . .» (Moroni 9:18-20).

L'histoire commence-t-elle à se répéter à notre époque? Je le crois fermement. Notre situation et notre responsabilité sont maintenant celles-là mêmes que Mormon décrivit il y a des siècles à son fils Moroni:

«Et maintenant, mon fils bien-aimé, dit Mormon, malgré leur dureté, travaillons avec diligence; car si nous cessions de travailler, nous nous attirerions la condamnation. Nous avons une œuvre à faire pendant que nous sommes dans ce tabernacle d'argile, afin de vaincre l'ennemi de toute justice, et pour que notre âme se repose dans le royaume de Dieu» (Moroni 9:6).

Si nous nous efforçons d'exercer la puissance du bon exemple en vivant les principes évangéliques, en gardant la loi et en restant fermement attachés aux idéaux de justice, même si ce n'est pas toujours facile, nous en trouverons la récompense dans cette vie et dans les mondes éternels à venir.

Quelqu'un a dit: «Il n'y a rien de difficile à maintenir ses principes à un niveau élevé, mais il est parfois dur d'y rester avec eux.»

«Pour nous, avec la règle du bien et du mal que le Christ nous a donnée, il n'est aucune chose pour laquelle nous n'ayons pas de principe . . .» (Tolstoï, Guerre et Paix.)

L'honnêteté, l'intégrité, la droiture, la morale, le respect de la Parole de Sagesse et toutes les révélations concernant la conduite idéale devraient trouver un exemple dans notre vie, et nous deviendrons alors de bons exemples que les autres voudront suivre.

Notre mode de vie comporte-t-il ces qualités fondamentales qui nous permettent de dire avec assurance à ceux qui nous sont chers, à nos amis et à ceux que nous servons: «Venez, suivez-moi, et faites ce que vous m'avez vu faire»?

Tels sont notre obligation, notre devoir et notre tâche.

Que Dieu nous bénisse, frères et sœurs, afin que nous ayons la force et le courage de mener, dans toutes les situations, une vie exemplaire, de marcher en droiture devant le Seigneur et de donner le bon exemple à toute l'humanité, et particulièrement à nos enfants et à nos familles, c'est mon humble prière, au nom de Jésus-Christ. Amen.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre IV — Coutumes et lieux du désert

V. Noms de lieux dans le désert

Léhi donna au cours d'eau près duquel il fit son premier camp le nom de son premier fils, le nom de son fils aîné; à la vallée celui de son deuxième fils (I Néphi 2:8). «Nous appelâmes . . . Shazer» l'oasis dans laquelle son groupe dressa son camp important suivant (16:13) «Nous appelâmes Abondance «la terre féconde au bord de la mer et «nous appelâmes Irreantum» la mer elle-même (17:5).

De quel droit ces gens rebaptisent-ils les cours d'eaux et les vallées à leur convenance? Jamais un Occidental ne tolèrerait pareille arrogance. Mais Léhi ne s'intéresse pas aux goûts occidentaux; il suit une bonne vieille coutume orientale. Parmi les lois «que nul bédouin ne songerait à transgresser» la première, selon Jennings-Bramley (PEFQ 1908, 257), est que «toute eau que vous découvrez, que ce soit dans votre propre territoire ou dans le territoire d'une autre tribu, reçoit votre nom». C'est comme cela qu'il se fait qu'en Arabie un grand oued (vallée) aura, en différents endroits de sa configuration, des noms différents, un nombre respectable de noms étant «utilisés tous pour une même vallée». Un même endroit peut avoir plusieurs noms, et l'oued qui passe tout près ou la montagne qui s'y rattache recevront tout naturellement des noms différents de la part de chaque clan», selon Canaan[37], qui raconte comment les Arabes «inventent souvent un nouveau nom pour une localité pour laquelle ils n'ont jamais utilisé de nom propre, ou dont ils ne connaissent pas le nom», le nom donné étant ordinairement celui d'une personne[38]. Cependant, les noms ainsi conférés par des tribus errantes «ne sont ni généralement connus ni couramment utilisés; de sorte que nous ne pouvons pas nous attendre à ce qu'aucun des noms de Léhi survive[38].

Parlant du désert «plus bas que le Négev proprement dit» c'est-à-dire la région où Léhi fit son premier camp, Wooley et Laurence disent: «Les pics et les crêtes ont des noms différents parmi les diverses tribus arabes, et d'un côté à l'autre»[39], et à propos du Tih tout proche, Palmer dit: «En tout lieu, tout objet que ce soit une pierre, une montagne, un ravin ou une vallée, a son nom approprié[40]», tandis que Raswan nous rappelle comment «chaque colline, chaque vallon portait miraculeusement un nom [41]». Mais quelle confiance peut-on faire à de tels noms? Philby nous donne un cas typique: «Zeyd et ‹Ali étaient assez vagues en parlant de la nomenclature de ces régions et ce n'est que grâce au processus irritant d'interrogatoires continuels et de triage de leurs réponses souvent illogiques et contradictoires que je pus finalement constituer la topographie de la région[42]». Plus loin à l'est, Cheesman rencontra la même difficulté, «Je fis la réflexion que c'était là la troisième colline différente à laquelle il avait donné le même nom. Il le savait, répondit-il, mais c'est comme cela qu'on les appelait[43]». Cette coutume déraisonnable de rebaptiser tout sur place semble remonter aux temps les plus reculés, et «il est probable que la plupart du temps les Israélites donnaient eux-mêmes des noms à leurs propres camps, ou confondaient inconsciemment un nom local dans leur négligence[44]». Et cependant en dépit de son indubitable antiquité, seuls les explorateurs les plus récents ont fait des commentaires sur cette étrange pratique, qui semble avoir échappé à l'attention des voyageurs jusqu'au moment où les explorateurs de notre époque commencèrent à faire des cartes.

Une chose qui doit sembler encore plus farfelue et sotte pour un Occidental c'est l'idée de Léhi de donner le nom d'un de ses fils à un cours d'eau et le nom d'un autre à sa vallée. Mais les Arabes ne voient pas les choses comme cela. En pays mahra, par exemple, «comme c'est couramment le cas dans ces montagnes, l'eau porte un autre nom que l'oued»[45]. De même nous pourrions croire qu'après avoir donné au cours d'eau le nom de son premier-né, il donnerait à l'emplacement de son camp à côté de ces eaux, comme le ferait un Occidental, le nom du cours d'eau. Au lieu de cela, le Livre de Mormon suit le système arabe qui consiste à donner au camp non pas le nom du cours d'eau (qui un jour ou l'autre peut facilement s'assécher), mais le nom de la vallée (I Néphi 10:16; 16:6).

Encore une surprise: plus d'une fois Néphi dit que la rivière Laman «se déversait dans la fontaine de la mer Rouge». Depuis quand la mer Rouge est-elle une fontaine en vérité? Tout d'abord nous devons remarquer que Néphi n'appelle pas la mer Rouge une fontaine mais donne à une étendue d'eau le nom de «fontaine DE la mer Rouge». De quoi peut-il bien parler? «En hébreu, écrit Albright, le mot YAM signifie ‹(grande) rivière› et ‹lac d'eau fraîche› aussi bien que ‹mer› dans le sens français. Cependant, dans notre cas nous ne pouvons être sûrs si la désignation YAM est venue à l'orgine de l'intérieur des terres, désignant l'eau fraîche pure comme source de vie, ou . . . s'il désignait la Méditerranée, source principale de l'économie cananéenne[46]». Dans le premier cas FONTAINE est la meilleure traduction du mot, et c'est certainement dans ce sens «intérieur des terres» que Néphi l'utilise, car il emploie une expression tout à fait différente, comme nous le verrons lorsqu'il parle de l'océan. Le Nil et l'Euphrate étaient autrefois appelés YAMS, et l'on a expliqué que c'était «probablement une espèce d'hyperbole poétique, basée sur le fait qu'ils inondent annuellement leurs rives[47]». Or, la largeur moyenne du golfe d'Akaba n'est que d'environ dix-neuf kilomètres, et Musil rapporte que l'on peut regarder à l'autre

côté et «voir sur la péninsule du Sinaï non seulement les montagnes du sud de la péninsule, mais également la plaine s'étendant vers le nord . . . Vers le sud nous avions vue sur la plus grande partie du rivage d'at-Tihama (sud du Sinaï)[48]».

Ainsi donc, depuis le côté arabe, la longue extension en direction du nord-est de la mer Rouge couvrant plus de cent cinquante kilomètres c'est-à-dire le secteur où le groupe de Léhi rencontra probablement pour la première fois la mer (I Néphi 2:5), n'est pas du tout la mer libre, et n'est pas la mer Rouge; c'est un large bras de mer allongé semblable au Nil et à l'Euphrate en temps de crue, et comme eux, ce n'est pas de l'eau renfermée — ce n'est pas un grand lac — mais s'ouvre à son embouchure sur la mer, coulant par deux canaux larges chacun d'environ huit kilomètres. Un coup d'oeil sur la carte montrera qu'il y a également une extension de la mer Rouge en direction du nord-ouest, ressemblant fortement à celle du nord-est. Ce bras occidental portait autrefois le nom mystérieux et très discuté de «Yam Suph» «mer» (ou fontaine) des herbes (ou des roseaux)». Si on donnait à cela de nom de «yam» quoi de plus naturel que son jumeau à l'est porte la même désignation? Celui-ci était certainement ce que, d'après la définition d'Albright, les anciens appelaient un «yam», le mot ayant, qu'il soit appliqué à de l'eau salée ou à de l'eau fraîche, le sens fondamental de «source» ou «fontaine». Lorsque le groupe de Léhi vit pour la première fois cette étendue d'eau, c'était une nourricière de la mer Rouge, dans laquelle se déversaient les torrents du printemps (2:9) un «yam» c'est-à-dire dans ce sens même où le Nil et l'Euphrate, en temps de crue, étaient des «yams».

Lorsque les voyageurs arrivèrent à l'océan proprement dit, «nous vîmes la mer dit Néphi, à laquelle nous donnâmes le nom d'Irréantum, ce qui signifie, par interprétation, bien des eaux (17:5). Pourquoi ne l'appelèrent-ils pas tout simplement la mer sans plus d'histoires? De tout évidence parce qu'il ny avait pas dans leur langue de nom pour désigner cette mer particulière. Les anciens ont régulièrement recours à des épithètes lorsqu'ils parlent des océans extérieurs, comme «le grand vert» des Egyptiens et le «grand abîme» des Hébreux. En copte, dernière forme de l'égyptien, la mer Rouge proprement dite était appelée «fayum nehah», littéralement «bien des eaux». Si l'on voulait spéculer, il serait facile de faire remonter Irréantum à une dérivation contenant l'égyptien «wr» (grand) et «nt» (copte «nout»: eau stagnante), ou identifier le é-um» avec le (égyptien, copte, hébreu) «yem», «yam», «yum» communs, «mer» et le reste du mot avec le copte «irnahte», grand ou nombreux. Mais il n'y a pas besoin d'aller si loin: il suffit de savoir que du temps de Léhi l'océan était désigné par des épithètes et que la mer à l'est était appelée «bien des eaux» par les Egyptiens[49].

Le premier arrêt important après que la compagnie de Léhi eut quitté son camp de base ce fut un endroit qu'ils appelèrent Shazer (16:13, et suivants). Le nom intrigue. La combinaison «shajer» est très courante dans les noms de lieux palestiniens, c'est un collectif signifiant «arbres», et beaucoup d'Arabes (surtout en Egypte) le prononcent «shazher». On le trouve dans «Thoghret-as-Sajur» (la passe des arbres), qui est l'antique «Shaghur», écrit «Segor» au sixième siècle[50]. On peut le confondre avec Shaghur, «suintement» que l'on pense être identique à Shihor, «l'eau noire» de Josué 19:36[51]. Ce dernier prend dans l'ouest de la Palestine la forme «Sozura», suggérant le nom d'un fameux trou d'eau en Arabie du Sud, appelé «Shisur» par Thomas et «Shisar» par Philby[52]. C'est un «minuscule bosquet» (Thomas) et un des lieux les plus solitaires du monde entier[53]. Nous avons donc «Shihor», «Shaghur» «Sajur», «Saghir», «Segor» (et même Zoar), «Shajar», «Sozura», «Shisur» et «Shisar», tous plus ou moins rattachés les uns aux autres et dénotant un suintement un approvisionnement d'eau faible mais sur lequel on peut compter, ou un bouquet d'arbres. Que l'on préfère l'un ou l'autre, il aurait été difficile aux gens de Léhi de trouver un meilleur nom que Shazer pour désigner leur premier arrêt.

Lorsqu'Ismaël mourut en cours de voyage, il «fut enterré dans le lieu qu'on appelait Nahom» (I Néphi 16:34). Remarquez que ce n'est pas «UN lieu que NOUS appelâmes Nahom», mais LE lieu QU'ON appelait ainsi, un cimetière du désert. Jaussen rapporte (Revue biblique X, 607) que bien que les bédouins ensevelissent parfois les morts là où ils meurent, beaucoup transportent les restes sur de grandes distances pour les enterrer. La racine arabe NHM a le sens fondamental de «soupirer ou gémir», et on la retrouve presque toujours à la troisième personne: «soupirer ou gémir avec quelqu'un d'autre». L'hébreu «Nahum», «consolation», est apparenté, mais ce n'est pas la forme que donne le Livre de Mormon. En cet endroit, nous dit-on, «les filles d'Ismaël se lamentèrent excessivement», et cela nous rappelle que chez les Arabes du désert les rites du deuil sont le monopole des femmes.

Notes

37 T. Canaan dans Jnl. Pal. Or. Soc. II (1922), 139 cf. Hogarth, Penetration of Arabia, p. 162.

38 T. Canaan, «Studies in the Topography and Folklore of Petra» Jnl. Pal. Or. Soc. IX (1929), 140. C'est l'ouvrage classique sur les noms de lieu du désert. Burton, Pilg. to Meccah, etc. . I, 250, n. 3: «Un in-folio ne contiendrait pas la récolte de trois mois» de ces noms, tant ils sont nombreux.

39 The Wilderness of Zin, p. 70.

40 The Deseret of the Exodus I, 20.

41 Drinkers of the Wind, p. 51.

42 Philby, The Empty Quarter p. 39.

43 In Unknown Arabia p. 261.

44 Woolley & Lawrence op. Cit. p. 86 et suiv. cf. Capt. Conder, dans PEFQ 1875 p. 126.

45 B. Thomas Arabia Felix p. 50.

46 Archaeol. and the Religion of Israel. p. 148 et suiv.

47 J. Offord «The Red Sea» PEFQ 1920 P. 179.

48 Cité par W. J. Phytian-Adams dans PEFQ 1930 p. 204.

49 W. Spiegelberg Koptisches Handwörterbuch, pp. 204, 258.

50 Survey of Eastern Palestine I, 239, 241: Surv. of Wstn. Palest. Name Lists, pp. 116, 134, 207, 259, 350, 367, 433.

51 C. R. Conder dans PEFQ 1876 p. 134 et Surv. of Wstn Palest. Name Lists pp. 29, 93.

52 Surv. Wstn. Palest. II, p. 169.

53 Thomas, Arabia Felix p. 136 et suiv. Philby, Empty Quarter, p. 231.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre IV – Coutumes et lieux du désert
VI. Une note sur les cours d'eau

Avant de quitter le sujet de l'eau, il serait bon de noter que la mention par Néphi d'une rivière dans un endroit extrêmement désolé de l'Arabie a causé pas mal d'étonnement tout à fait inutile. Hogarth dit, il est vrai, que l'Arabie «n'a probablement jamais eu de vraie rivière dans tout son immense territoire[54]», mais des autorités ultérieures, y compris Philby, sont convaincues que la péninsule a connu, même aux temps historiques, quelques rivières très respectables. Néanmoins, ce qu'il faut remarquer, c'est que Léhi a fait sa découverte au printemps de l'année, car l'histoire de Néphi commence «au commencement de la première année du règne de Sédécias» (1:4) et se déroule très rapidement; chez les Juifs et «partout dans la Bible le ‹premier mois› désigne toujours le premier mois du printemps[55]». Au printemps les montagnes du désert sont pleines de torrents impétueux. Le fait même que Néphi utilise le terme de «rivière d'eau», pour ne pas parler de l'extase de Léhi lorsqu'il la voit, montre qu'ils sont habitués à penser en termes de rivières ASSECHEES — les «rivières de sable» de l'Orient[56]. L'expression biblique «rivière d'eau» illustre bien l'idée, car le mot pour «rivière» n'est, dans ce cas, pas un des termes conventionnels mais le rare «apheg», signifiant ru ou canal; dans un des trois cas où il est question de «rivières d'eau» dans la Bible, la rivière est en réalité asséchée (Joël 1:20), dans un autre cas elle contient non pas de l'eau mais des larmes (Joël 3:18)! Et dans le troisième cas (Cantique des Cantiques 5:12) la traduction appropriée, comme dans toutes les traductions modernes, est «ruisseaux d'eau». On ne parle de «rivière d'eau» que dans un pays où les rivières ne coulent pas tout le temps. Mais au printemps il n'est pas du tout extraordinaire de découvrir des rivières dans les régions que traversait Léhi, comme quelques exemples vont le montrer.

«Nous . . . descendîmes . . . dans le Wady Waleh. Il s'y trouvait un joli ‹seil›, vraiment une petite rivière, se

précipitant sur le lit rocheux et rempli de poissons . . . Le cours d'eau est très joli . . . bordé de massifs de lauriers-roses en fleurs. Çà et là il se rétrécit en un torrent profond et impétueux[57] . . .» Décrivant le grand mur qui longe tout le côté est de la mer Morte, l'Arabah et la mer Rouge, un voyageur plus ancien dit: «Plus au sud la région est absolument inaccessible, car d'immenses gorges de trois à cinq mètres de profondeur et de près de quinze cents mètres de long par endroits [comparez avec le «terrible abîme» de Léhi!] sont interrompues par les torrents coulant en hiver dans des précipices verticaux et jusque dans la mer[58]». La mer en question est la mer Morte, mais la même situation se présente tout le long du grand mur jusque «aux frontières qui sont proches de la mer Rouge». On se rappelle à quel point Léhi fut impressionné lorsqu'il vit la rivière de Laman «coulant dans la fontaine de la mer Rouge». Sur la route du désert vers Pétra il y a, au printemps, «plusieurs larges cours d'eau à traverser, dont le passage à gué crée une excitation agréable[59]». Un groupe voyageant plus loin au nord rapporte: «Nous arrivâmes bientôt au profond Wady ‹Allan, qui coupe ici la plaine en deux. Quel délice que le clapotis et le gargouillement de l'eau vive se précipitant dans son lit rocailleux sous la chaleur torride de la journée syrienne![60]»

Ainsi donc, si l'on est dans la bonne saison de l'année — et le Livre de Mormon a l'obligeance de nous la donner — on ne doit pas être surpris de trouver des rivières dans le nord-ouest de l'Arabie. C'est ce phénomène saisonnier qui amena Ptolémée à placer d'une manière tout à fait correcte une rivière entre Yambu et La Mecque[61].

Ce précieux chercheur et détective infatigable, Ariel L. Crowley, a suggéré, avec beaucoup d'astuce, que la rivière de Kaman était un cours d'eau extrêmement différent des «rivières d'eau» dont nous avons parlé, n'étant ni plus ni moins que le canal de Necho allant du Nil à la mer Rouge[62]. Frère Crowley consacre la majeure partie de son étude à prouver que pareil canal a existé, mais ce n'est pas là un problème, puisqu'on n'en disconvient pas. Ce que nous ne pouvons croire, c'est que ce grand fossé ait été la rivière de Laman, et ce pour un certain nombre de raisons dont il nous suffit d'en donner ici deux.

1. Tout en notant que le récit que fait Néphi de l'exode «est formulé d'une manière si précise qu'il porte le cachet d'une composition posée et soigneuse», Crowley oublie de remarquer que rien n'est plus précis que les détails que donne Néphi sur la DIRECTION de la marche vers l'ouest qu'on aurait dû prendre pour arriver à cet endroit. Frère Crowley suppose que «dans le désert» signifie «par la voie du désert», vers l'Egypte, premièrement «à titre d'hypothèse», ensuite, sans preuves, comme fait. Il n'y a pas d'expression dans l'Orient qui soit plus courante que «dans le désert», qui ne se limite évidemment pas à une quelconque région de ce genre. Le dernier endroit au monde pour échapper à l'attention des hommes serait la frontière de l'Egypte, qui, à tous les temps de l'histoire ancienne était intensément fortifiée et fortement gardée (voir l'histoire de Sinuhé); et Léhi, en tant que membre du parti ANTI-égyptien serait le dernier homme au monde à chercher refuge en Egypte.

2. Crowley qualifie le canal de Necho comme étant un cours d'eau puissant et dit qu'il se trouvait «à l'antique carrefour des continents, lieu peut-être le mieux connu sur la terre en 600 av. J.-C.». Alors pourquoi Léhi ne le connaissait-il pas? C'était le plus grand triomphe du génie civil de l'époque, la voie d'eau purement commerciale la plus importante du monde; il chevauchait la grande route la plus fréquentée de l'Antiquité si pas de l'histoire, atteint en un voyage de quelques jours depuis Jérusalem en suivant une plaine côtière unie, c'était le seul grand cours d'eau proche de Jérusalem à part le Nil dont il était une branche, et pourtant «le cours d'eau était INCONNU de Léhi (!), sinon il est très probable qu'il lui aurait donné un nouveau nom. C'est dans ce fait même, dit Crowley, que se trouve la confirmation de la création récente de l'ouvrage». Combien de temps faut-il au juste pour que les nouvelles voyagent en Orient? Le canal avait au moins dix années, il avait fallu dix années pour le construire, c'était une merveille du monde, un bienfait inestimable pour le commerce mondial, situé à moins de trois cents kilomètres de la maison de Léhi en suivant une grande route principale, et cependant à une époque d'allées et venues incessantes et fiévreuses entre l'Egypte et la Palestine, ni le grand marchand avec son excellente éducation égyptienne, ni ses fils entreprenants et ambitieux n'en avaient jamais entendu parler! Il est impossible de croire que Léhi ne savait pas que si on voyageait vers l'Egypte et que l'on traversait un fleuve PUISSANT dans un désert absolument vide, ce ne serait pas un cours d'eau inconnu, que personne n'avait découvert, mais un cours d'eau vraiment très important. Si quelqu'un connaissait l'existence du canal de Necho, c'était bien Léhi. Mais nous sommes d'accord avec Crowley pour dire que la rivière de Laman y était de toute évidence INCONNUE. Les deux n'ont par conséquent pas pu être identiques. «Un cours d'eau répondant à la description de Néphi n'aurait pas manqué d'être noté par des historiens dans des ouvrages profanes», dit Crowley. Pourquoi pas? Elle échappa à l'attention de Léhi tout nourri qu'il était de la science des Egyptiens et des Juifs. Ce ne peut donc pas avoir été un cours d'eau important, et surtout pas un des plus remarquables de la terre, sinon Léhi le connaîtrait. D'autre part Néphi ne dit jamais ni ne laisse entendre que c'était une grande rivière; ce n'était pas du tout un cours d'eau, mais une «rivière d'eau», ce qui est une chose tout à fait différente.

Notes

54 Hogarth, Penetration of Arabia, p. 3.
55 Yahuda, Accuracy of the Bible, P. 201.
56 Cf. Burton, Pilg. to Al-Madinah, etc. p. 72, n. 1.
57 E. H., dans Surv. Of Wstn. Palest. Spec. Papers p. 67 et suiv.
58 C. R. Conder, dans PEFQ 1875, P. 130 et suiv.
59 G. Hill, «Journey to Petra», PEFQ 1897, p. 144.
60 W. Ewing, «Journey in the Hauran», PEFQ 1895, p. 175.
61 Burton, Pilg. to Al-Madinah, etc. II, 154.
62 Ariel L. Crowley, «Lehi's River Laman», Improvement Era, Vol. 44 (janvier 1944), pp. 14 et suiv.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre V. La cité et le sable

1. Léhi le poète

Le puissant discours qui permit, à lui tout seul, à Léhi de tenir ses fils rebelles en bride est un don exigé de tout vrai cheik du désert, et de fait, face aux orgueilleux et susceptibles bédouins c'est la seule arme que possède le cheik car, comme nous l'avons vu, il ne peut pas utiliser la force. Le vrai dirigeant, dit une antique poétesse arabe, «n'était pas de ceux qui gardaient le silence lorsque commençaient les querelles de mots.» Lorsque les hommes se réunissent dans l'attente du chef pour s'y consulter, le dirigeant «parle à toute l'assemblée en utilisant une succession de sages conseils mêlés de proverbes opportuns», juste à la façon de Léhi avec ses paraboles sans fin. «Les gens d'un autre pays, en les entendant parler, dit notre informatrice, les croiraient tout simplement remplis d'un don surnaturel[1]». «Les exclamations poétiques . . . s'élevaient autour de moi, dit Burton, montrant à quel point la langue de l'Arabe s'empreint d'imagination sous l'influence d'une forte passion ou de l'enthousiasme religieux[2] . . .» Visitons la tente de Léhi. «Je revins à la tente de mon père, dit Néphi (15:1 et suiv.), et . . . je vis mes frères se disputer entre eux sur les choses que mon père leur avait dites . . . et . . . après avoir été fortifié, je parlai à mes frères (v. 15) . . . et . . . lorsque moi, Néphi, j'eus fini de parler à mes frères . . . ils s'humilièrent devant le Seigneur . . . (16:1-5). Grande est la puissance de la parole chez les gens du désert, et si le langage de Léhi nous paraît étrangement rempli d'exclamations et pompeux, c'est parce qu'il suit le modèle ancien, «par l'esprit du Seigneur qui était en nos pères» (15:12).

En outre Léhi était poète et il n'est pas de passages plus remarquables dans le Livre de Mormon que les éloquentes petites strophes dans lesquelles il s'adressa lors d'une occasion mémorable à ses fils rebelles.

C'était juste après que le premier camp eût été dressé, après avoir comme il se doit, accompli les rites d'actions de grâce qui s'imposaient à «l'autel de pierres», que Léhi, étant alors libre pour examiner le décor plus à loisir (car parmi les gens du désert ce sont les femmes qui dressent et démontent le camp, bien que les cheiks doivent officier dans les sacrifices), se mit en devoir, comme il en avait le droit, de donner à la rivière le nom de son premier-né et à la vallée celui de son deuxième fils (I Néphi 2:6-8, 14). Les hommes examinèrent plus attentivement le terrain, comme le font toujours les Arabes après avoir dressé le camp dans un endroit où ils envisagent de passer un certain temps, et découvrirent que la rivière «se jetait dans la mer Rouge» à un endroit «près de son embouchure» (2:8-9), ce qui suggère le golfe d'Akaba à un endroit un peu au-dessus du détroit de Tiran. Lorsque Léhi vit le spectacle, peut-être du flanc du mont Musafa ou du mont Mendischa[3], il se tourna vers ses deux fils aînés et récita ses remarquables strophes. Apparemment Néphi se trouvait tout près, car il note des circonstances avec le plus grand soin.

«Et lorsque mon père vit que les eaux de la rivière se déversaient dans la fontaine de la mer Rouge, il parla à Laman, disant: O puisses-tu être semblable à cette rivière, coulant continuellement vers la source de toute justice!

«Et il dit aussi à Lémuel: O puisses-tu être semblable à cette vallée ferme et constant, et inébranlable à garder les commandements du Seigneur! (I Néphi 2:9-10).

Il n'y a pas de sujet qui ait été étudié plus intensivement pendant un plus grand nombre d'années que celui de la poésie sémitique primitive; nulle part on ne pourrait trouver d'illustration plus parfaite des points sur lesquels on est maintenant d'accord quant à la nature et à la forme de la poésie originelle que dans ce bref récit de Néphi.

Il y a tout d'abord l'occasion: c'était le spectacle de la rivière coulant dans le golfe qui inspira Léhi de s'adresser à un de ses fils. Dans une étude célèbre, Goldziher fit remarquer que les plus anciens poèmes du désert jamais cités sont «ces Quellenlieder (chants composés à l'eau fraîche) que, selon l'ouvrage de St-Nil, les anciens Arabes avaient l'habitude d'entonner après s'être rafraîchis et lavés dans une fontaine d'eau courante découverte au cours d'un long voyage[4]». Le récit même de Nil est une description frappante de ce par quoi passa la compagnie de Léhi:

«Le lendemain . . . après avoir voyagé, comme c'est l'habitude, dans le désert par des itinéraires détournés, errant en terrains difficiles, obligés de se détourner tantôt par ici tantôt par là, contournant des montagnes, trébuchant sur un terrain irrégulier et tourmenté, à travers des passes pour ainsi dire impénétrables, ils virent dans le lointain une tache de verdure dans le désert; et s'efforçant d'atteindre la végétation par laquelle l'oasis pourrait fournir un campement ou même supporter l'installation de certains d'entre eux (nous lisons «nomadikon» plutôt que «monadikon» qui n'a pas de sens), supposaient-ils, ils y fixèrent le regard tout comme le pilote balloté par la tempête aperçoit le port.

1 P. Baldensperger, «Arab Life», PEFQ 1925, p. 181.
2 Pilgrimage to Al-Madinahn etc. I, 280.
3 La rivière devait couler, comme l'indiquent les cartes de la région, entre ces deux hauteurs. La vallée paraît assez étendue. Nous proposons une enquête: Depuis les temps les plus reculés, il est de coutume chez les voyageurs du désert d'inscrire leur nom sur les rochers aux endroits où ils ont campé. (Th. Noeldeke, Die Semitischen Sprachen p. 37.) Il est presque certain que les gens de Léhi ont laissé leurs inscriptions aux haltes les plus importantes.
4 I. Goldziher, Abhandlungen zur arabischen Philologie (Leiden, 1896); I, 58.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

En y arrivant, ils découvrirent que l'endroit ne décevait pas leur attente et que leur imagination avide ne les avait pas poussés à de faux espoirs. Car l'eau était abondante, pure à la vue et douce au goût, de sorte que l'on pouvait se demander si c'était l'œil ou la bouche qui éprouvait le plus de plaisir. En outre il y avait du fourrage suffisant pour les animaux; ils déchargèrent donc les chameaux et les laissèrent paître librement. Quant à eux, ils ne pouvaient laisser l'eau tranquille, buvant, barbotant et se baignant comme s'ils ne pouvaient s'y ébattre assez. Ils récitèrent donc des chants à son éloge [de la rivière] et composèrent des hymnes à la source . . .» (Patrol Graec. 79:648).

Ibn Qutaiba, dans une œuvre célèbre sur la poésie arabe, fait dire à un grand poète du désert, Abu Sakhr, que rien sur la terre ne fait venir si facilement des vers à l'esprit que la vue d'eau courante et de lieux sauvages[5]. Ceci ne s'applique évidemment pas seulement aux sources, mais à toute eau courante. Thomas raconte que ses Arabes, en arrivant au Umm al-Hait, le saluèrent d'un chant à la louange de «la pluie continue et courante», dont l'abondance remplissait le lit de l'oued, «coulant entre le sable et le cours de la rivière[6] . . .»; de la même manière, Léhi prend comme le plus admirable des exemples «cette rivière coulant continuellement . . .»; car, pour les gens du désert, il n'y a pas de chose plus miraculeuse ni plus belle sur la terre qu'une eau qui coule continuellement. Dans l'épisode le plus émouvant de «Le vent, le sable et les étoiles», de Saint-Exupéry, les chefs arabes qui regardent les merveilles de Paris avec une totale indifférence poussent des cris de pieux ravissement à la vue d'un torrent dans les Alpes. Lorsque les Beni Hilal s'arrêtèrent à leur première oasis, sa beauté et la végétation verte leur rappelèrent la patrie qu'ils avaient quittée, «et ils pleurèrent beaucoup à ce souvenir[7]». C'était précisément parce que Laman et Lémuel se lamentaient à cor et à cri de la perte de leur agréable «pays de Jérusalem . . . et leurs choses précieuses» (I Néphi 2:11) que leur père fut poussé à s'adresser à eux en cette occasion particulière.

Si les tout premiers poèmes du désert étaient des chants inspirés par le beau spectacle de l'eau courante, personne aujourd'hui ne connaît la FORME qu'ils revêtaient. On ne peut que tirer des conjectures d'après la forme la plus ancienne connue de poésie sémitique. C'est le SAJ', une courte exhortation ou injonction prononcée avec une telle solennité et une telle ferveur qu'elle devient une espèce de psalmodie. On peut citer comme exemple des incantations magiques des malédictions et des déclarations officielles des maîtres, des prêtres et des juges[8]. Dès les temps les plus reculés, le saj' fut la forme sous laquelle s'annonçait l'inspiration et la révélation[8]. Celui qui prononçait le saj' ne cherchait pas consciemment la forme métrique, mais ses paroles étaient nécessairement plus qu'une simple prose et étaient reçues par leurs auditeurs comme de la poésie. Le saj' avait pour effet, dit-on, d'intimider complètement l'auditeur et était considéré comme faisant absolument force de loi sur la personne à qui il s'adressait, son but étant d'obliger à l'action[9].

Les paroles de Léhi à ses fils prennent exactement cette forme d'un appel bref, solennel et rythmique. Le fait que le discours adressé à Laman correspond exactement à celui adressé à son frère montre que nous avons ici une formule officielle semblable au saj'. La plus grande fierté du poète du désert c'est de pouvoir dire: «J'exprime une strophe et après elle sa sœur», car le fin du fin en poésie était de réaliser deux strophes parfaitement parallèles dans la forme et le contenu. Peu de personnes y arrivaient jamais, et Ibn Qutaiba observe que la strophe ordinaire est suivie non pas par une «sœur» mais tout au plus par une «cousine»[10]. Et cependant Léhi semble avoir réussi. Il ne peut y avoir de doute quant à la ferveur morale et à l'intention didactique de sa récitation; le fait que Néphi rapporte cet épisode dans un livre où il n'y a, comme il le dit, que la place pour l'essentiel montre la profonde impression qu'il fit sur lui.

En s'adressant à ses fils dans ce qui ressemble à un petit chant, Léhi fait exactement ce que fait Esaïe (5:1-7) lorsqu'il parle à Israël en un «schirat dodi», une psalmodie amicale, chant populaire à propos d'une vigne qui, une fois que l'attention de l'auditeur a été éveillée, se transforme en une tirade morale très sérieuse[11]. En une autre occasion, comme nous l'avons remarqué, il emploie l'image populaire de l'olivier. Le vers d'introduction classique des vieux poèmes du désert est: «O mes deux êtres chers! (ou amis)», introduction qui, dit Ibn Qutaiba, doit être évitée, «puisque seuls les anciens savaient comment l'utiliser convenablement, unissant une manière douce et naturelle au grandiose et au magnifique[12]». Le poème de Léhi est un exemple de ce qu'on entend par là; il s'adresse séparément à ses deux fils mais en employant pour chacun le vocatif particulier et typiquement arabe: O puisses-tu . . . !» («Ya laitaka»), et décrit la rivière et la vallée en termes d'une concision et d'une simplicité insurpassables et de la manière vague et générale des vrais poètes du désert dont Burton dit: «Il y a une rêverie dans l'idée et une brume jetée sur l'objet, infiniment

attirants mais indescriptibles[13]». Le langage de Léhi est de cette espèce simple, noble mais floue.

Selon Ritcher, le meilleur exemple possible du QASID arabe primitif (le nom est donné à la poésie véritable la plus ancienne du désert) est fourni par ces vieux poèmes dans lesquels l'être cher est comparé à une terre «dans laquelle coulent des fleuves abondants . . . avec impétuosité et tourbillonnement de sorte que l'eau déborde constamment tous les soirs[14]». Ici l'eau «coulant continuellement» est comparée à la personne à laquelle on s'adresse, comme dans le «chant» de Léhi à Laman. Le QASID original, affirme la même autorité, était construit sur le motif de la supplication («werbenden», de là le nom «qasid»), pas nécessairement érotique à l'origine, comme on le pensait autrefois, mais traitant plutôt de l'éloge de la vertu en général (Tugendlob)[15]. Ibn Qutaiba (section 12) prétend même que le thème d'amour introductif était simplement un procédé utilisé pour attirer l'attention des auditeurs masculins et n'était pas du tout le sujet réel du poème. Le plan classique est simple:

(a) L'attention du poète est attirée par un phénomène naturel impressionnant, ordinairement de l'eau courante

(b) ceci l'amène à réciter quelques mots en son éloge, le portant à l'attention d'un compagnon de voyage bien-aimé et

(c) en faisant une leçon de choses pour ce dernier, qu'il exhorte à y ressembler.

Burton donne un bon exemple: à la vue de l'Oued al-Akik le poète nomade est amené à s'exclamer:

«O mon ami, ceci est Akik, sois-lui donc fidèle,
«T'efforçant d'être distrait par l'amour;
Sinon réellement un amant.»

On dirait une espèce de chant d'amour, même s'il est un peu étrange, et certains ont prétendu que tous les vieux qasids en étaient[16]. Mais Burton et ses Arabes en connaissent le vrai sens, «le sens ésotérique de ce couplet», comme il l'appelle, qui échappe tout à fait au lecteur occidental et doit s'interpréter comme ceci:

«O homme! Ceci est un joli coin de la création de Dieu
«Alors sois-lui fidèle, et apprends ici à aimer
Les perfections de ton Ami suprême[17].»

Comparez ceci à l'appel de Léhi à Lémuel:

«O puisses-tu être semblable à cette vallée,
Ferme et constant,
«Et inébranlable à garder les commandements du Seigneur!»

Notez le parallèle remarquable. Dans chaque cas, le poète errant dans le désert avec ses amis, est ému à la vue d'une plaisante vallée, un grand «oued» dans lequel il y a de l'eau; il attire l'attention de son compagnon bien-aimé sur ce spectacle, et fait appel à lui pour qu'il retire une leçon de la vallée et «lui soit fidèle», ferme et inébranlable dans l'amour des voies du Seigneur. Enumérons brièvement les conditions strictes remplies par le rapport que fait Néphi des «qasids» de son père, conditions exigées du véritable et authentique poète du désert de la période la plus reculée.

(1) Ce sont des Brunnen — ou Quellenlieder, comme les Allemands les appellent, c'est-à-dire des chants inspirés par la vue de l'eau jaillissant d'une source ou coulant dans une vallée.

(2) Ils s'adressent ordinairement à un ou (ordinairement) deux compagnons de voyage.

(3) Ils louent la beauté et l'excellence de la scène, y attirant l'attention de l'auditeur pour en faire une leçon de choses.

(4) L'auditeur est exhorté à ressembler à la chose qu'il voit[18].

(5) Les poèmes sont récités impromptu, sur place et avec beaucoup de sentiment.

(6) Ils sont très courts, chaque couplet étant un poème complet en lui-même[19].

(7) Une strophe doit être suivie de sa «sœur» faisant un couple parfaitement assorti.

Nous avons indubitablement ici tous les éléments d'une situation dont aucun occidental en 1830 n'avait la moindre idée. Léhi nous apparaît comme une sorte de poète aussi bien qu'un grand prophète et dirigeant, et c'est ainsi qu'il doit en être. «L'art poétique de David, dit le professeur Montgomery, trouve son complément dans les anciens poètes arabes . . . dont certains étaient eux-mêmes rois . . .[20]».

On a souvent dit qu'il n'y a pas de vraie poésie dans le Livre de Mormon — c'est-à-dire, pas de vraie poésie anglaise. Evidemment pas; on n'y trouve pas non plus de poésie italienne ou russe, car Léhi ne composait pas dans ces langues. Toutes les fois que la poésie sémitique est traduite en une langue moderne, si on fait la moindre tentative d'en conserver le sens original, le résultat est atroce. Les Psaumes, par exemple, sont beaux en anglais parce que les traducteurs ignoraient en grande partie les finesses de ce qu'ils lisaient, et écrivaient donc en anglais libre et sans restriction[21]. Mais la précision est le but suprême de notre texte du Livre de Mormon, et s'il y avait de la bonne poésie dans le Livre cela nous donnerait de bonnes raisons d'être soupçonneux, car Burton, alors même qu'il fait l'éloge du génie incomparable des poètes du désert, prend bien soin de faire remarquer qu'ils sont totalement «dénués du goût poétique TEL QUE NOUS LE DEFINISSONS[22]». Aux critiques «littéraires» de Léhi il nous suffit de répondre que Néphi n'est pas censé écrire de la bonne poésie anglaise, et qu'ils pourraient avec une justice tout aussi grande prétendre qu'il n'y a pas de bonne littérature chez Mutanabbi ou dans le Kitab-al-Aghani parce que, en vérité, aucun des innombrables poèmes qui s'y trouvent n'a jamais été reproduit en grande ni même en bonne poésie anglaise — ils ne peuvent à la fois l'être et contenir encore quelque chose de leur forme ou de leur contenu originels. Cependant ceux qui connaissent le mieux ces livres affirment qu'ils représentent l'apogée non seulement de la poésie arabe, mais également de toute la poésie lyrique.

Comme si l'on voulait prouver qu'aucun occidental n'aurait pu inventer le récit de Néphi, nous rencontrons le défi de cette expression remarquable: «semblable à cette vallée, ferme et constant, et inébranlable . . . ». Qui,

à l'ouest de Suez, penserait jamais à pareille image? Le correcteur aurait certainement remarqué une bourde aussi énorme, laquelle aurait assurément été corrigée dans les éditions ultérieures. Car nous connaissons évidemment les COLLINES éternelles et les montagnes inébranlables, dont le déplacement est l'illustration la mieux connue de la puissance infinie de la foi, mais qui a jamais entendu parler d'une vallée ferme? Les Arabes, bien sûr. Pour eux c'est la vallée et non la montagne qui est le symbole de la permanence. Ce n'est pas la montagne qui est le refuge vers lequel ils fuient, mais la vallée. Les grandes dépressions qui s'étirent sur des centaines de kilomètres au travers de la péninsule arabique traversent pour la plupart des plaines sans montagnes. Ce n'est que dans ces anciens lits de rivière que l'on peut trouver l'eau, la végétation et la vie animale lorsque partout ailleurs il n'y a que la désolation. Eux seuls permettent aux hommes et aux animaux d'échapper à leurs ennemis et d'être délivrés de la mort par la faim et la soif. Les qualités de fermeté et de constance, de protection assurée, de rafraîchissement et de refuge certain lorsque tout le reste vient à manquer, que les autres pays attribuent naturellement aux montagnes, les Arabes les attribuent aux vallées[23]. C'est ainsi que le vieux Zohair décrit une compagnie semblable à celle de Léhi.

«Et lorsqu'ils descendirent vers l'eau, bleue et calme dans sa dépression, ils déposèrent leurs bâtons de voyageurs, comme quelqu'un qui est arrivé à un lieu de repos permanent» (Mu'allaqat iii, 13).

Chapitre V — La cité et le sable

II. Aventure à Jérusalem

Néphi et ses frères firent deux voyages de retour à Jérusalem. Le deuxième ne les conduisit qu'au «pays de Jérusalem» pour aller chercher Ismaël. Le fait que c'était là une mission simple et sans complication à un moment où la terre aurait brûlé sous les pieds des frères dans la ville même (où ils avaient été chassés par la police de Laban lors de leur expédition précédente et auraient été instantanément reconnus), implique qu'Israël, comme Léhi, vivait assez loin à la campagne (I Néphi 7:2-5). Mais la première mission était une tâche passionnante et dangereuse dans la ville même. Ce n'était pas un simple raid, comme nous l'avons vu, puisque les hommes prenaient leurs tentes et s'y rendaient tout à fait ouvertement, mais ils s'attendaient à des ennuis et tirèrent au sort pour voir qui irait voir Laban. L'histoire nous parle de cachettes en dehors des murs, d'exploits audacieux dans les rues sombres, de poursuites effrénées, de déguisements dangereux, d'actes désespérés et de violentes querelles — romance typiquement orientale, pourrait-on dire, mais typique parce que ce genre de choses arrive véritablement, et est toujours arrivé, dans les villes orientales.

Cela a toujours été une manifestation établie et conventionnelle de courage qu'un spadassin bédouin dont la

tête est mise à prix risque sa vie en allant se promener en plein dans une ville sous le nez de la police en plein jour — geste théâtral, mais dont mes amis arabes m'assurent qu'il a été fait des milliers de foi. C'est tandis qu'il lisait l'épopée des Béni Hilal que l'auteur fut frappé pour la première fois par la ressemblance intime qu'il y avait entre le comportement des fils de Léhi au cours de ce voyage éclair à Jérusalem et celui des jeunes braves des Béni Hilal lorsqu'ils visitaient une ville dans des circonstances semblables. Les récits des errances de la tribu des 'Amer racontent la même histoire: campement en dehors des murs, tirage au sort pour voir qui prendrait le risque, entrée furtive dans la ville et fuite dans les rues à minuit[24] — tout cela se trouve dans le Livre de Mormon et est tout à fait authentique.

Une chose tout à fait typique, c'est également ces jeunes gens qui se cachent dans des grottes près de la ville en attendant que les séides de Laban se refroidissent, mais en discutant avec une diversité et une passion orientales de ce qu'ils vont faire ensuite (I Néphi 3:27-28). Depuis que la Palestine Exploration Fund Quarterly a commencé à paraître, il y a des années, ses lecteurs ont été gratifiés d'un flot constant de rapports officiels sur des grottes nouvellement découvertes à Jérusalem et près de cette ville. La région en est criblée; pour la région située au sud de la ville, «il est difficile de rendre compte des fouilles principales de ce genre (de grottes) sans avoir l'air d'utiliser la langue de l'exagération ... essayer un catalogue descriptif de ces grottes serait parfaitement futile, le simple travail de fouiller les collines pour trouver des exemples ... serait pratiquement infini[25]». Quand on s'éloigne, la région de Beit Jibrin «contient un nombre incalculable de grottes artificielles[25] et elles pullulent dans le désert de Tih et de Moab[26]. Beaucoup de ces grottes, étant artificielles, sont postérieures à l'époque de Léhi, et beaucoup sont également plus anciennes et ont été utilisées comme cachettes à toutes les époques[27]. Mais qui, en Amérique, connaissait ces cachettes il y a cent ans?

Le but du premier voyage de retour à Jérusalem était de se procurer certains documents qui étaient écrits sur des plaques de bronze (le Livre de Mormon comme la Bible utilise «airain» pour désigner ce que nous appelons «le bronze» — mot qui n'est devenu courant que depuis sa traduction). Léhi eut un songe dans lequel il lui fut commandé de se procurer ces documents qui, comme il le savait déjà, étaient conservés chez un certain Laban. Néphi n'en connaît pas exactement la raison et suppose, à tort, comme cela se vérifia plus tard, que le but en était de «conserver à nos enfants la langue de nos pères». Il est intéressant de remarquer que les Béni Hilal, en se mettant en route pour leur grande migration, estimèrent nécessaire de tenir un registre de leurs PERES et d'y ajouter au fur et à mesure, «pour que le souvenir en demeure pour les générations futures». La tenue de ces «daftar», comme on les appelait, était également connue d'autres tribus errantes.

Mais que faisaient les documents chez Laban, et, à propos, qui était-il?

5 Ibn Qutaiba, Muqaddamatu Kitab-i-sh-Shi're wa sh-Shu'ara (Introduction au Livre de la Poésie et des Poètes (éd. Gaudefroy-Demombynes, Paris, 1947), Pt. 15.
6 Arabia Felix, p. 153.
7 Kitab Taghriba Bani Hilal (Pub. Moh. Hashim, Syrie), p. 54.
8 Goldziher, op. cit., I, 67–71.
9 Idem, pp. 59, 72–75.
10 Ibn Qutaiba, op. cit., Pt. 23; cf. Goldziher, p. 74.
11 P. Gersoy, «L'Apologue de la Vigne», revue Biblique (1899), 40–47.
12 Op. cit., p. 54 et suiv. n° 7.
13 Pilg. to Al-Madinah, etc., II, 99; «Il ne m'est pas possible de bien expliquer l'effet de la poésie arabe sur quelqu'un qui n'a pas visité le désert . . . »
14 Gust. Richter, «Zur Entstehungsgeschichte der altarabischen Qaside», Deutsche Morgenland. Ges. Ztschr. 92 (1939), P. 557 et suiv. Le passage cité est de 'Antar.
15 Id. pp. 563–5.
16 C. Brockelmann, Gesch. der Arabischen Literatur (Weimar, 1898), I, 16.
17 Burton, op. cit. I, 278, n. 3.
18 Richter, op. cit., p. 558.
19 Brockelmann, Gesch. d. Arab. Lit. (Leipzig, 1909) p. 12.
20 J. A. Montgomery Arabia and the Bible, p. 21.
21 L'interprétation tout entière du Psaume 23, lui-même est maintenant mise en doute.
22 Burton op. cit. II, 298.
23 Voir ci-dessus, p. 65 et suiv.
24 J. Dissard, «Les migrations et les vicissitudes de la Tribu des 'Amer», Revue Biblique N. S. II (1905) 411-416.
25 F. J. Bliss etc., Excavation in Palestine 1898-1900, p. 204, 269.
26 Surv. of Wstn. Palest. I, 19 et suiv.
27 Bliss, op. cit., p. 266 et suiv. W. F. Birch, «Hiding Places in Canaan», PEFQ 1884, pp. 61-70 et 1880 et suiv. et 1881 p. 323 et suiv.

Ne refuse pas un bienfait à celui qui y a droit, quand tu as le pouvoir de l'accorder. Ne dis pas à ton prochain: Va et reviens demain je donnerai! quand tu as de quoi donner

Pr. 3:27–28

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre V — La cité et le sable

III. Relations avec Laban

Pendant des siècles les villes de Palestine et de Syrie avaient été plus ou moins sous la coupe de gouverneurs militaires de souche locale, mais, du moins en théorie, responsables devant l'Egypte. Ses commandants (appelés «rabis» dans les lettres d'Amarna) étaient subordonnés aux princes des villes («chazan»), qui leur donnent communément le titre de ‹Frère› ou ‹Père›[28]. C'était dans l'ensemble une bande sordide d'arrivistes dont l'autorité dépendait de tromperies et d'intrigues constantes, quoiqu'ils considérassent leurs offices comme héréditaires et se donnassent parfois le titre de rois. Dans les lettres d'Amarna nous voyons ces hommes se piller mutuellement leurs caravanes, s'accusant les uns les autres de ne pas payer leurs dettes et de ne pas tenir leurs promesses, se dénonçant mutuellement comme traîtres à l'Egypte et étalant d'une manière générale les caractéristiques ordinaires, consacrées par le temps, du haut fonctionnaire oriental cherchant avant tout à augmenter sa fortune privée. Les lettres de Lakish montrent que du temps de Léhi ces hommes étaient encore les seigneurs de la création — les commandants des villes qui entouraient Jérusalem travaillaient toujours en collaboration étroite avec l'Egypte en matière militaire, dépendant du prestige de l'Egypte pour soutenir leur puissance corrompue, et se comportaient encore comme des opportunistes rampants et sans scrupules[29].

Une des fonctions principales de tout gouverneur en Orient a toujours été de recevoir les pétitions, et la pratique établie a toujours été de dépouiller, lorsque c'était possible, les solliciteurs (ou toute autre personne). L'histoire du Paysan Eloquent, de quinze siècles antérieure à Léhi, et les innombrables contes des jadis qui le suivent de quinze siècles font tous partie du même tableau, et Laban s'y insère comme s'il était peint pour mettre son portrait en relief.

« . . . Et Laman entra dans la maison de Laban et il parla avec lui alors qu'il était assis dans sa maison.

«Et il demanda à Laban les annales qui étaient gravées sur les plaques d'airain, qui contenaient la généalogie de mon père.

«Et . . . Laban fut furieux et le chassa de sa présence; et il

ne voulut pas qu'il eût les annales. C'est pourquoi, il lui dit: Voici, tu es un voleur, et je te tuerai.
«Mais Laman s'enfuit de sa présence et nous raconta ce que Laban avait fait» (I Néphi 3:11-14).
Plus tard les frères retournèrent auprès de Laban, chargés de leur trésor de famille, espérant sottement lui acheter les plaques. Ils auraient dû savoir ce qui allait arriver:
«Et Laban vit nos biens et qu'ils étaient considérables; il les convoita, de sorte qu'il nous jeta dehors et envoya ses serviteurs pour nous tuer afin de s'emparer de nos biens.
«Et nous prîmes la fuite devant les serviteurs de Laban, et nous fûmes obligés d'abandonner nos biens, et ils tombèrent entre les mains de Laban» (Idem 3:25-26).
Comparez ceci avec l'histoire maintenant classique de l'entrevue de Wenamon avec le rapace Zakar Baal, gouverneur de Byblos, presque exactement cinq cents ans plus tôt. L'Egyptien entra dans la maison du grand homme et «le trouva assis dans sa chambre haute, appuyant le dos à une fenêtre», tout comme Laman accosta Laban «tandis qu'il était assis dans sa maison». Lorsque son visiteur demanda au prince marchand et prince des marchands de lui donner quelques rondins de cèdre, ce dernier entra dans une violente colère et l'accusa d'être un voleur («Voici tu es un voleur!» dit Laman), exigeant qu'il lui montre ses lettres de créances. Ensuite Zakar Baal «fit amener le journal de ses pères, et le fit lire devant lui» ce qui montre clairement que les documents importants de la ville étaient réellement conservés chez lui et gardés sur des tablettes. A partir de cet antique «journal de ses pères» le prince prouva à Wenamon que ses ancêtres n'avaient jamais reçu d'ordres de l'Egypte, et si l'envoyé adoucit un peu son hôte en lui rappelant qu'Ammon, le Seigneur de l'univers, gouverne sur tous les rois, l'impitoyable fonctionnaire ne l'en expulsa pas moins et envoya même plus tard ses serviteurs à sa poursuite — non pas, cependant, pour le mettre à mort, mais avec la pensée plus généreuse de lui apporter quelque chose pour le rafraîchir tandis qu'il était assis à s'affliger. Avec une politesse cynique le prince proposa de montrer à Wenamon les tombeaux d'autres envoyés égyptiens dont les missions n'avaient pas été couronnées de succès; et lorsque la transaction commerciale fut finalement effectuée, Zakar Baal, se servant d'un point de technique légale, laissa son hôte à la merci d'une flotte de pirates qui rôdait à la sortie du port[30] et pendant tout ce temps-là il souriait et s'inclinait, car après tout Wenamon était un fonctionnaire égyptien, tandis que les fils de Léhi perdirent leur pouvoir de marchandage lorsqu'ils perdirent leur fortune. L'histoire de Laban montre d'une manière éloquente à quel point Jérusalem était mûre pour la destruction.
Quelques coups de palette adroits et révélateurs ressuscitent le pompeux Laban avec la perfection d'une photographie. Nous apprenons au passage qu'il commandait une garnison de cinquante hommes, qu'il se réunissait en armure de cérémonie avec «les anciens des Juifs» pour les consulter en secret la nuit, qu'il avait la gestion d'un trésor; qu'il appartenait à la vieille aristocratie et étant un parent lointain de Léhi lui-même, qu'il détenait probablement son emploi grâce à ses ancêtres, puisqu'il ne le reçut guère par ses mérites, que sa maison était le lieu d'entreposage de très vieux documents, que c'était un homme puissant, colérique, rusé et dangereux, et, par dessus le marché, cruel, cupide, sans scrupules, faible et adonné à la boisson. Tout cela fait de lui un «Rabu» en chair et en os, le modèle même du pacha oriental. Il est de la même étoffe que Jaush, son contemporain et probablement son successeur comme «gouverneur militaire de toute cette région, gérant les défenses le long de la frontière occidentale de Juda, et intermédiaire auprès des autorités de Jérusalem», ou comme Hoshaiahn «apparemment chef de la compagnie militaire située à un avant-poste près de la route principale, allant de Jérusalem à la côte», qui était un homme d'une «servilité adulatrice».
Pour ce qui est de la garnison de cinquante hommes, elle semble pitoyablement petite pour une grande ville. Il aurait été tout aussi facile pour l'auteur de I Néphi de dire «cinquante mille» et en faire quelque chose de vraiment impressionnant. Et pourtant même les frères aînés, alors même qu'ils souhaitent souligner la grande puissance de Laban, ne parlent que de cinquante hommes (3:31), et c'est Néphi qui, en leur répondant, dit que le Seigneur est «plus puissant que Laban et ses cinquante» et ajoute «ou même que ses dizaines de mille» (4:1). En tant que haut commandant militaire, Laban avait ses dizaines de mille sur le champ de bataille, mais pareil déploiement n'est pas ce qui préoccupe Laman et Lémuel: C'est des «cinquante», garnison régulière et permanente de Jérusalem, qu'ils doivent avoir peur. Le nombre de cinquante se conforme parfaitement au tableau d'Amarna où les forces militaires sont toujours si étonnamment petites et où une garnison de trente à quatre-vingts hommes est considérée comme suffisante même pour de grandes villes. Ceci est confirmé d'une manière frappante dans une lettre de Nébucadnetsar, contemporain de Léhi, dans laquelle le grand roi ordonne: «Quant aux cinquantes qui étaient sous tes ordres, que ceux qui sont allés à l'arrière, ou les fugitifs, retournent à leurs rangs.» Commentant ceci Offord dit: «Il est intéressant de remarquer l'indication que l'on trouve ici qu'à cette époque, dans l'armée babylonienne, un peloton se composait de cinquante hommes[31]»; en outre, pourrions-nous ajouter, qu'on l'appelait un «cinquante» — de là, Laban avec ses cinquante». Il est bien sûr question de compagnies de cinquante dans la Bible, parallèlement à des dizaines et à des centaines, etc, mais pas comme garnisons de grandes villes et pas comme unités militaires classiques de l'époque. Laban, comme Hoshaiah de Lakish, avait sous ses ordres une unique compagnie de soldats comme garnison permanente, et comme Jaush (son successeur possible) travaillait en collaboration étroite avec «les autorités de Jérusalem».
Revenant au cours de la nuit pour essayer une troisième fois de se procurer les documents, Néphi trébucha sur le corps étendu de Laban, couché ivre-mort dans la rue

déserte (4:7). Le commandant avait été (c'est ce que dit plus tard son serviteur à Néphi) en conférence avec «les anciens des Juifs . . . [étant allé] la nuit parmi eux» (4:22) et portait son armure complète. Qu'est-ce que tout cela n'implique pas! Nous sentons la gravité de la situation à Jérusalem que «les anciens» essayent toujours de cacher; nous entendons l'excitation rentrée de la conversation pressante de Zoram tandis que Néphi et lui parcourent rapidement les rues vers les portes de la ville (4:27), et à voir l'empressement de Zoram à changer de camp et à quitter la ville, nous pouvons être sûrs qu'en sa qualité de secrétaire de Laban[32], il savait à quel point les choses allaient mal. Les lettres de Lakish montrent bien que les cercles informés de Jérusalem étaient parfaitement au courant de l'état critique des choses à Jérusalem, alors même que les «sarim», les anciens, travaillaient de toutes leurs forces à supprimer tout signe de critique et de mécontentement. Comment pouvaient-ils se consulter pour pourvoir à la défense de la ville et de leurs propres intérêts sans éveiller l'alarme ou susciter des rumeurs et des doutes généraux? En gardant leurs réunions secrètes, bien sûr, des réunions nocturnes de dirigeants civils et militaires comme celle à laquelle Laban venait d'assister.

Avec beaucoup de répugnance, mais incité avec persistance par «la voix de l'Esprit», Néphi prit l'épée de Laban et lui coupa la tête. Cet épisode est considéré avec horreur et avec incrédulité par des gens qui approuvaient et applaudissaient récemment au massacre beaucoup moins miséricordieux d'hommes bien plus innocents dans les îles du Pacifique. Samual ibn Adiyt, le plus célèbre poète juif d'Arabie dans les temps anciens, s'acquit une célébrité immortelle en Orient en laissant mettre cruellement à mort son fils devant ses yeux plutôt que de donner une armure précieuse qui avait été confiée par un ami à ses soins[33]. L'histoire, qu'elle soit vraie ou non, rappelle que les codes occidental et oriental ne sont pas les mêmes, et que la dureté des Américains dans beaucoup de questions de rapports personnels choquerait bien plus les Arabes que nous ne pourrions l'être par ce qu'ils font. Le Livre de Mormon, pas plus que la Bible, ne se limite à des épisodes doux et agréables; il est en majeure partie la triste et affligeante histoire de la folie humaine. Cependant personne ne semble plus troublé par la mort de Laban que Néphi lui-même, qui se donne beaucoup de mal pour expliquer sa situation (4:10-18). Tout d'abord il fut «contraint par l'Esprit» à tuer Laban, mais il dit dans son cœur qu'il n'avait jamais versé de sang humain et la pensée le rendit malade: «Je reculai et souhaitai ne pas avoir à le tuer». L'Esprit parla de nouveau, et à ses incitations Néphi ajoute ses propres raisons:

«Et je SAVAIS aussi qu'il avait cherché à m'ôter la vie; oui, et il ne voulait point écouter les commandements du Seigneur; et il s'était aussi emparé de nos biens.»

Mais cela ne suffisait pas encore; l'Esprit parla de nouveau, expliquant les raisons du Seigneur et assurant Néphi qu'il serait dans le bon; à quoi Néphi ajoute encore d'autres arguments à lui, se souvenant de la promesse que son peuple ne prospérerait qu'en gardant les commandements du Seigneur.

«Et je PENSAI qu'elle ne pourrait point garder les commandements . . . sans avoir la loi».

Et seul le dangereux et criminel Laban l'empêchait de les avoir.

«Et en outre, je savais que le Seigneur avait livré Laban entre mes mains à cause de cela . . . C'EST POURQUOI j'obéis à la voix de l'Esprit».

Néphi s'exécuta finalement, prenant grand soin de se disculper, rejetant la responsabilité de tout sur le Seigneur. Si le Livre de Mormon était un roman, rien n'aurait été plus facile que de présenter Laban comme déjà mort lorsque Néphi le trouva ou simplement d'omettre un épisode qui, de toute évidence, affligeait autant l'auteur que le lecteur, quoique le massacre de Laban ne soit pas plus répréhensible que la décapitation de l'inconscient Goliath.

On prétend de temps en temps que l'histoire de la mort de Laban est absurde sinon impossible. On dit que Néphi n'aurait pas pu tuer Laban et réussir à s'enfuir. Mais ceux qui connaissent bien les patrouilles de nuit par temps de guerre verront dans l'histoire de Néphi un récit convainquant et réaliste. Tout d'abord, les grands critiques ne se rendent apparemment pas compte que l'éclairage des rues, sauf en temps de fête, est une bénédiction inconnue des époques antérieures à la nôtre. On pourrait citer des centaines de passages d'écrivains anciens, classiques et orientaux, pour montrer que dans le passé les rues même des plus grandes villes étaient absolument noires la nuit et très dangereuses. Se déplacer tard le soir sans porteurs de lampes et gardes armés, c'était courir le risque presque certain d'être assailli. Dans le célèbre procès d'Alcibiade à cause de la mutilation de l'Hermès, nous avons le témoignage d'un témoin qui, tout seul, vit au clair de la lune les déprédations de minuit d'un groupe d'ivrognes au cœur d'Athènes, ce qui montre clairement que les rues de la plus grande ville du monde occidental étaient sombres, désertées et dangereuses la nuit. Par temps d'agitation sociale, les rues, le soir, étaient virtuellement abandonnées au milieu, comme elles l'étaient dans certaines villes européennes pendant les couvre-feux de la dernière guerre.

28 Ed. Meyer, Gesh. des Altertums II, 1. 137.

29 J. W. Jack, «The Lachisch Letters» PEFQ 1938, p. 168.

30 On pourra trouver l'histoire de Wenamon dans J. Breasted, History of Egypt (1905); pp. 513–518; James Baikie, The History of the Pharaohs (Londres 1908), pp. 258–7; Camb. Anc. Histr. II, 193.

31 J. Offord, «Archaeological Notes on Jewish Antiquities», PEFQ 1916, p. 148.

32 W. F. Albright, «The Seal of Eliakim», etc. Jnl. Bibl. Lit. 51 (1932, 79–83, montre qu'à cette époque, à Jérusalem, le titre «serviteur» signifiait quelque chose comme «représentant officiel» et était un titre honorifique plutôt que dégradant.

33 Brockelmann, Gesch. der Arab. Lit. (1909, p. 34).

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre V — La cité et le sable
III. Relations avec Laban

L'exiguité extrême des rues de l'Antiquité rendait leur occultation doublement efficace. Les comédies grecques et romaines, et les poètes nous montrent à quel point on devait verrouiller et garder les portes des maisons privées le soir, et l'archéologie nous a montré des villes orientales dans lesquelles apparemment pas la moindre fenêtre de maison ne s'ouvrait sur la voie publique, tout comme il y en a peu, même aujourd'hui, au niveau du sol. En Orient et en Occident, les habitants s'enfermaient tout simplement le soir comme s'ils étaient dans une forteresse assiégée. Même du temps de Shakespeare nous voyons la terreur comique de la garde de nuit traversant les rues à des heures où tous les gens honnêtes sont enfermés. En un mot, les rues des villes anciennes après le coucher du soleil constituaient le cadre parfait pour commettre des actes de violence sans craindre d'être découvert.

Il était très tard lorsque Néphi rencontra Laban (I Néphi 4-5, 22); les rues étaient abandonnées et sombres. Que le lecteur s'imagine ce qu'il ferait s'il était en patrouille près du quartier général ennemi pendant une occultation et trébuchait sur le corps inconscient d'un général ennemi notoirement sanguinaire. En vertu du code brutal de la guerre l'ennemi n'a pas le droit à un jugement officiel, et c'est l'occasion ou jamais. Laban portait une armure, par conséquent la seule possibilité de le liquider rapidement, sans douleur et en toute sécurité, c'était de lui couper la tête — le traitement conventionnel des criminels où le bourreau était passible d'une amende s'il ne décapitait pas sa victime d'un seul coup net. Néphi tira la lourde arme tranchante et se tint longtemps au-dessus de Laban, se demandant ce qu'il allait faire (4:9-18). C'était un chasseur habile et un homme puissant. En faisant attention, un homme de ce genre pouvait faire un travail rapide et efficace et éviter de se mettre beaucoup de sang sur lui-même. Mais pourquoi se soucier de cela? Il n'avait pas une chance sur mille de rencontrer un honnête citoyen; et de toute façon personne ne remarquerait le sang dans le noir. Ce que l'on remarquerait, ce serait l'armure que Néphi mit sur lui, laquelle, comme l'épée, pouvait facilement être essuyée. Se revêtir de l'armure était quelque chose de tout à fait naturel et de rusé pour Néphi. On pourrait citer un grand nombre de cas tirés de la dernière guerre pour montrer qu'un espion dans le camp ennemi n'est jamais aussi en sécurité que lorsqu'il porte les insignes d'un officier militaire SUPERIEUR — à condition qu'il ne traîne pas trop longtemps, et Néphi n'en avait pas la moindre intention. Personne n'ose s'attaquer de trop près à une grosse légume (surtout pas à un Laban sombre et colérique); leurs affaires sont toujours «top secret», et leur uniforme leur donne toute liberté d'aller et de venir sans qu'on leur pose de question.

Néphi nous dit qu'il était «guidé par l'Esprit». Il ne prenait pas de risques impossibles, mais se trouvant dans une situation difficile, il suivit la formule la plus sûre de ceux qui ont réussi à accomplir des tâches délicates. Son audace et sa vitesse furent récompensées, et il était hors de la ville avant que quoi que ce fût eût été découvert. Dans tout son exploit il n'y a absolument rien d'improbable.

La manière dont Néphi se déguisa avec les vêtements de Laban et amena le serviteur de Laban à l'admettre dans le trésor est un exemple authentique de romance orientale aussi bien que d'histoire. Il suffit de penser au déguisement étonnamment audacieux de Sir Richard Burton en Orient, exécuté en plein jour et pendant des mois d'affilée avec un succès parfait, pour se rendre compte que pareille chose est tout à fait possible. Lorsque Zoram, le serviteur, découvrit que ce n'était pas avec son maître qu'il avait parlé des agissements extrêmement secrets des anciens tandis qu'ils se dirigeaient vers les faubourgs de la ville, il fut rempli de terreur, et à bon droit. Dans une telle situation il n'y avait qu'une seule chose que Néphi pouvait faire, à la fois pour épargner Zoram et pour éviter qu'il ne donnât l'alerte — et un Occidental n'aurait jamais pu deviner ce que c'était. Néphi, homme puissant, retint Zoram terrifié dans une poigne de fer suffisamment longtemps pour lui chuchoter un serment solennel à l'oreille, «comme le Seigneur vit et comme je vis» (4:32), l'assurant qu'il ne lui ferait pas de mal s'il l'écoutait. Zoram se détendit immédiatement et Néphi lui fit le deuxième serment qu'il serait libre s'il se joignait à la compagnie: «Si tu veux descendre au désert, vers mon père, tu auras ta place parmi nous» (1 Néphi 4:34).

Nous avons déjà étudié le caractère correct des expressions «descendre» et «avoir ta place» aussi bien que la nécessité pour Zoram de ne s'adresser qu'au seul père de Néphi. Ce qui étonne le lecteur occidental, c'est l'effet miraculeux du serment de Néphi sur Zoram, qui, en entendant quelques mots conventionnels, devient promptement attentif, tandis que, pour ce qui est des frères, dès que Zoram «fit aussi le serment de rester dorénavant avec nous . . . les craintes que nous éprouvions à son égard cessèrent» (4:35:37).

Les réactions des deux parties ont du sens quand on se rend compte que le serment est par excellence la chose la plus sacrée et la plus inviolable parmi les gens du désert: «Un Arabe n'enfreindra pas son serment, même si sa vie est en danger»[34], car «il n'est rien de plus fort, rien de plus sacré que le serment parmi les nomades»[35], et même parmi les Arabes des villes, s'il est exigé d'eux dans des conditions spéciales[35].

34 W. Ewing, dans PEFQ 1895, p. 172 et suiv.
35 A. Jaussen, «Judments», Rev. Biblique XII, 259. Cf. Surv. Wstn. Palest. P. 327.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Mais tous les serments ne font pas l'affaire. Pour engager totalement et être absolument solennel un serment doit se faire par la VIE de quelque chose, ne fût-ce qu'un brin d'herbe; le seul serment qui soit plus terrible que «par ma vie» ou (moins couramment) «par la vie de ma tête», est le «wa hayat Allah», «par la vie de Dieu» ou «comme le Seigneur vit», équivalent arabe de l'ancien hébreu «hai Elohim»[36]. Aujourd'hui la racaille urbaine l'emploie sans discernement, mais autrefois c'était une chose terrible, et elle l'est encore parmi les gens du désert: «Je confirmai ma réponse à la manière bédouine, dit Doughty, par sa vie... Il dit: «Eh bien, jure par la vie d'Ullah (Dieu)! ‹... C'est là la formule que même les nomades utilisent, lors d'une grande occasion, mais, pour une petite chose, ils disent: PAR TA VIE»[37]. Nous voyons donc le seul et unique moyen pour Néphi de calmer en un instant Zoram qui se débattait c'était d'exprimer le seul serment que personne ne songerait à enfreindre, le plus solennel de tous les serments pour les Sémites: «Comme le Seigneur vit et comme je vis...» (4:32).

Chapitre VI. Léhi le vainqueur

1. Un mot sur les plaques

Nous avons vu comment le gouverneur de Byblos, pour marquer un point en traitant avec Wenamon, fit amener ses documents et ses récits de famille et les lui fit lire. Dans les tablettes d'Amarna, le «Rabu» d'une ville palestinienne écrit à un prince voisin: «Mais maintenant voici (notez le style du Livre de Mormon), le roi fait en sorte que sa ville fidèle échappe à sa main; que le roi cherche dans les tablettes qui sont gardées dans la maison de son père et apprenne si celui qui gouverne Gubla a été son serviteur fidèle»[1]. Ici, comme à Byblos, les documents étaient conservés dans la maison de la famille régnante; même dans la Rome lointaine du temps de Léhi les documents à partir desquels les annales ultérieures furent composées semblent avoir été conservés sur des tablettes chez les familles dirigeantes[2]. A cette époque la pratique semble avoir été générale autour de la Méditerranée. Lorsque l'ouvrage avait une importance réelle, on se servait de cuivre ou de bronze ou même de métal plus précieux au lieu des tablettes ordinaires de bois, de plomb ou d'argile. Une des découvertes les plus récentes de ce genre en Palestine est «une plaque de cuivre ou de bronze» en hébreu, datant du douzième siècle avant Jésus-Christ, contenant un message «de caractère tout à fait séculier et profane» mais «qui dut paraître suffisamment important pour être gravé sur cette matière durable quoique ‹peu pratique› qu'est le métal»[3]. On tenait sur des plaques d'argent les documents plus précieux comme le célèbre traité de 1287 entre les rois d'Egypte et les Hittites, et le document royal des actes de Darius méritait rien moins que l'or, et ont été considérablement examinés par les écrivains mormons. Les mystérieux textes en «égyptien réformé» de Byblos sont sur des plaques de bronze et la chronique démotique d'Egypte était originellement tenue sur des plaques. Il y a dans Idrisi (1226 ap. J.-C.) un récit intéressant sur l'ouverture de la tombe de Mycerinus dans la troisième des trois grandes pyramides. L'auteur rapporte que tout ce que l'on trouva dans la tombe, ce fut un sarcophage bleu contenant «les restes décomposés d'un homme, mais pas de trésor, sauf quelques tablettes d'or, couvertes de caractères dans une langue que personne ne pouvait comprendre». Les tablettes furent utilisées pour payer les ouvriers et l'or qui s'y trouvait valait à peu près deux cents dollars[4]. Nous laissons au lecteur le soin de spéculer ce qui pouvait être écrit sur ces plaques d'or qu'un des plus grands des phara-

36 Surv. of Westn. Palest. Spec. Papers, p. 326; p. Baldensperger. PEFQ 1910, p. 261.
37 Arabia Deserta II, 27.

ons considérait apparemment comme le plus grand trésor avec lequel on pouvait l'enterrer.

D'une direction inattendue vient une lumière nouvelle et peut-être significative sur le sujet des documents sur plaques. Récemment un nombre considérable de plaques d'or, écrites, perforées et reliées les unes aux autres par des anneaux de métal ont apparu en Inde. Nous pouvons prendre comme typiques (sauf qu'elles sont plus étroites que la plupart) les plaques de Kesarbeda: «l'ensemble se compose de trois plaques de cuivre reliées par un anneau de cuivre . . . la circonférence et le diamètre de l'anneau sont respectivement d'environ vingt centimètres et cinq centimètres . . . Les plaques mesurent à peu près vingt centimètres de long et un demi centimètre de large chacune. Les coins sont arrondis . . . les plaques contiennent à leur droite un trou ayant un diamètre d'un demi centimètre pour l'anneau . . . Toutes les plaques sont remplies d'écriture sur les deux faces[5]». La date de ces plaques est d'environ 324 ap. J.-C. Le contenu, une charte de royauté, donne les conditions dans lesquelles le pays sera gouverné[5].

Plus à l'est, mais toujours dans la sphère de la culture indienne, des plaques du même genre, remplies d'écriture que l'on ne peut plus lire, sont «transmises de père à fils comme talismans anciens d'origine surnaturelle[6]», montrant comment l'idée d'autorité et de caractère sacré reste attachée aux plaques longtemps après que les hommes ont perdu la possibilité de les lire. Chez les Karens, une plaque de ce genre, formée de «deux sortes de plaques soudées l'une à l'autre, dos à dos», l'une de cuivre et l'autre apparemment d'or, étaient en réalité «un talisman par lequel le chef détenait son pouvoir sur le peuple[7]», ce qui signifie que le droit de gouverner le pays dépendait de la possession de ces plaques — probablement parce qu'en réalité ces plaques étaient à l'origine une charte royale.

Bien sûr l'Inde citérieure semble lointaine du monde culturel de Léhi, et pourtant l'écriture ancienne et moderne de la région dérivait en réalité des formes araméennes et phéniciennes, tirées en fin de compte de l'égyptien[8]. Puisque l'écriture la plus ancienne connue en Inde (sans compter les inscriptions préhistoriques de Mohenjo-Daro, etc) est celle que l'on trouve sur les plaques, il est au moins probable que l'écriture et les plaques furent introduites en même temps, et que les gens qui introduisirent les lettres sémitiques dans la région tenaient leurs documents sur des plaques rattachées par des anneaux, la forme étant conservée par les Indiens eux-mêmes dans leurs documents les plus anciens et les plus sacrés. Le cas des Karens est particulièrement intéressant parce que ces gens ont montré des affinités culturelles si étonnantes avec les Juifs que certains observateurs ont même prétendu qu'ils étaient d'origine juive[9]. S'il en est ainsi, leur histoire a pu comporter plus d'un parallèle avec celle de Léhi. Beaucoup de chapitres de la diaspora doivent encore être écrits. Mais ce que nous voulons faire ressortir ici c'est que l'on commence à se rendre compte que la connaissance et l'utilisation des plaques de métal pour enregistrer des documents importants était une pratique généralisée dans tout le monde antique. Il ne faudra plus beaucoup de temps pour que les homme oublient que, du temps de Joseph Smith, le prophète fut raillé et ridiculisé plus pour sa description des plaques que pour autre chose.

Néphi fut très impressionné par l'épée de Laban:

«La poignée était d'or pur et d'un très beau travail, et . . . la lame était de l'acier le plus précieux» (4:9).

Des épées et des poignards cérémoniels de ce genre avec des poignées d'or finement ciselé ont été communs au Proche Orient pendant tous les temps préhistoriques. Beaucoup d'échantillons d'Egypte et de Babylonie reposent dans nos musées, mais il n'en est aucun qui soit plus célèbre ou plus beau que le splendide poignard d'argent à la poignée en or pur et du plus fin travail que l'on trouva sur la personne du jeune roi Toutankhamon[10]. On a même suggéré que ce poignard était un des deux qui avaient été envoyés, bien des années auparavant, par le roi Dushratta de Mitanni au Pharaon régnant de l'époque comme le plus royal des dons et décrits dans un document contemporain comme ayant des poignées d'or et des lames d'acier[11]. Le terme de Néphi «d'acier précieux» est intéressant, car de son temps l'acier réel était beaucoup plus précieux que l'or, étant sans doute fait de sidérolithe, et de qualité supérieure. Les célèbres lames de Damas, le meilleur acier que le monde ait jamais vu, étaient toujours, selon Jacob, en sidérolithe — indication d'une origine très ancienne[12]. Même dans la Palestine moderne, les épées et les poignards ont été «surtout de fabrication damascène ou égyptienne[12]». Aujourd'hui encore on ne voit jamais de prince arabe en vêtement national sans son «khanjar», le long poignard recourbé en acier de Damas avec sa splendide poignée d'or. Ces armes cérémonielles sont souvent des bijoux de famille d'une grande antiquité et d'une immense valeur. Ainsi donc, à n'importe quelle époque entre la période d'Amarna (quinzième siècle av. J.-C.) jusqu'à l'époque présente, l'étiquette de l'Orient aristocratique exigeait que Laban portât une arme pareille à celle que décrit Néphi.

1 Knudtzon, Amarna-Tafeln, 1, 372 et suiv. (n° 74).
2 Tite-Live, Hist. VIII, 40, 4; IV, 16, 3; tenue sur des «planches» (tabulae, pinakes), Dion, Halic. Hist. I, 74.
3 J. Obermann, «An Early Phoenician Political Document», Jnl. Bibl. Lit. 58 (1939), pp. 229–231. Albright dans BASOR 73, 9 et suiv., l'appelle «une lettre en hébreu du douzième siècle sur une plaque de cuivre ou de bronze».
4 E. A. W. Budge, The Book of the Dead, Papyrus of Ani (N. Y.: Putnam's, 1913) I, 14, n. 5.
5 G. Ramadas, «Kesarbeda Copper Plate», Jnl. of Bihar Research Society XXXIV (1948), p. 23; pp. 34–35 donne en outre la liste suivante: les plaques Mattepad de Damadoravarman 16 x 3 cm, les plaques de Kautern de Vyayaskandavarman 13,5 x 4,5 cm; les plaques Peddavegi de Salankavana Nauvivarnam 17 x 5,25 cm; les plaques de cuivre Koroshanda de Viskharvarma 18,7 x 5 cm; les plaques Chikulla de Vikramendravarma 17,8 x 5,6 cm, les plaques Komarti de Chandavarma 18,7 à 19 x 5,6 à 5,9.
6 A. Bunker, «On a Karen Inscription-Plate,» Jnl. Am. Or. Soc. X (1872), 172–7.
7 Id., p. 175. Elle avait 15,4 x 5,3 cm.
8 Voir F. Hommel, Ethnol. u. Geog. des alten Orients, pp. 201 et suiv.
9 E. B. Cross, «On the Karens», Jnl. Am. Or. Soc. IV (1854), p. 308.
10 G. A. Wainwright, «The Coming of Iron», Antiquity X (1936), 17–18.
11 Wainwright, «Iron in Egypt», Jnl. Archaeol. XVIII, 3 et suiv.
12 Altarabisches Beduinenleben, pp. 151–2.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre VI. Léhi le vainqueur
2. La fin du désert

Dans les voyages à travers le désert, nous disent les experts, tous les jours, c'est déprimant, se ressemblent. Pendant des milliers d'années le langage du désert est demeuré virtuellement inchangé, employant les mêmes mots et les mêmes expressions sans altération, de siècle en siècle, parce que les choses qu'ils décrivent n'ont jamais changé. C'est tout à fait à bon droit que Margoliouth utilise l'épopée des Beni Hilal pour illustrer les migrations des enfants d'Israël, des milliers d'années avant eux: «Ils n'émigrent pas au petit bonheur . . .» mais se font précéder par des éclaireurs et avant de prendre une quelconque décision ils prennent grand soin de découvrir la volonté du ciel par «divers présages et augures». Ceci vaut parfaitement pour les gens de Léhi, dont les jeunes gens partent constamment en éclaireurs et à la chasse. Quant à apprendre la volonté du ciel, pas de meilleur instrument que le merveilleux Liahona. Le nom suggère tant d'interprétations hébraïques et égyptiennes possibles (c'est, par interprétation, «un compas», Alma 37:18) que toutes les explications sont bonnes et cela ne nous concerne pas ici, puisque, en tant que chose miraculeuse, elle n'a pas de parallèle dans la vie de tous les jours. D'autre part on peut facilement trouver un parallèle de ce genre au commentaire de Néphi sur la manière merveilleuse dont les femmes semblaient prospérer malgré le dur mode de vie bédouin (I Néphi 17:2), car ce phénomène a toujours impressionné les visiteurs chez les Arabes, où dit Burton, «entre les extrémités de la férocité et de la sensibilité, le sexe faible, remédiant à sa grande lacune, la force, s'élève par le courage, physique aussi bien que moral»[14].

Néphi n'a aucune raison de nous donner dans son histoire extrêmement abrégée un récit au jour le jour d'un long et monotone voyage dans le sable; il nous a donné, comme nous l'avons vu, une idée générale claire de la mauvaise humeur, de l'épuisement et du danger qui constituent l'histoire commune des voyages dans le désert et il n'y a pas grand-chose à dire de plus que cela. Mais il ne peut cacher l'excitation et la joie de voir la fin du voyage.

Après avoir parcouru une énorme distance dans une direction sud-sud-est (16:14, 33), le groupe s'orienta presque en plein vers l'est dans le pire de tous les déserts, où ils» [souffrirent] beaucoup d'afflictions», pour arriver dans un état d'épuisement presque complet dans un paradis tout à fait inattendu au bord de la mer. Il y a un paradis de ce genre dans les montagnes Qara sur la côte méridionale de l'Arabie. Pour y arriver en se dirigeant «presque vers l'est» (7:1) à partir de la côte de la mer Rouge, il faudrait tourner vers l'est au dix-neuvième parallèle. Dans l'Improvement Era de septembre 1951, l'auteur a publié une carte dans laquelle il se souciait principalement de faire arriver Léhi à la mer dans le secteur forestier de l'Hadramaout et aucune autre considération ne dictait son dessin de la carte. Il avait sottement oublié le fait que le docteur John E. Widtsoe avait publié dans l'Era, quelques mois auparavant, ce qui se dit être, et est probablement, une authentique «révélation à Joseph le voyant», dans laquelle il est dit que la compagnie de Léhi «voyagea dans une direction presque sud-sud-est jusqu'au moment où elle arriva au dix-neuvième degré de latitude nord; puis presque vers l'est jusqu'à la mer d'Oman»[15]. Par une coïncidence intéressante, l'itinéraire marqué sur la carte de l'auteur tournait vers l'est exactement au dix-neuvième parallèle. Cette correspondance des données venant de deux sources tout à fait différentes est une forte indication que les deux sont correctes. Le seul autre itinéraire possible aurait été le long de la côte OCCIDENTALE de la mer Rouge depuis le canal de Necho, et dans pareil itinéraire on ne peut tourner vers l'est avant d'avoir dépassé le dixième parallèle, et alors ce n'est pas la mer d'Oman que l'on trouve mais l'océan Indien. Parallèlement à cela, il faut remplir certaines autres conditions rigoureuses qui ne se vérifient que sur la côte sud de l'Arabie.

A propos des montagnes Qara qui se trouvent dans ce secteur limité de la côte méridionale de l'Arabie que Léhi DUT atteindre s'il tourna vers l'est au dix-neuvième parallèle, Bertram Thomas, un des rares européens qui les ait jamais vues, écrit:

«Quel endroit merveilleux! Des montagnes de neuf cents mètres de haut dominant un océan tropical, leurs pentes tournées vers la mer, veloutées d'une jungle ondoy-

ante, le dessus parfumé de prairies jaunes dansantes, au-delà desquelles les montagnes s'inclinent vers le nord jusqu'à une steppe de grès rouge... grande fut ma joie lorsqu'en 1928 j'y arrivai soudain à la sortie des déserts arides des régions frontalières du sud.»

Le capitaine Thomas (que Lowell Thomas appelle «le plus grand explorateur vivant») décrit ensuite les buissons aromatiques de l'endroit, les vallées boisées, «le bord brumeux de la mer lointaine dressé au-delà des montagnes roulant vers elle», et l'admirable beauté des «scènes sylvestres» qui se présentaient à la vue tandis qu'il traversait les luxuriantes forêts vers la mer[16].

Comparez ceci à la description de Néphi:

«Et nous arrivâmes au pays que nous appelâmes Abondance, à cause de l'abondance de ses fruits et de son miel sauvage... et nous vîmes la mer... et quoique nous ayons eu beaucoup d'afflictions et de nombreuses difficultés, à ce point que nous ne pouvons les écrire toutes; nous fûmes très joyeux d'arriver au bord de la mer; et nous appelâmes le lieu Abondance, à cause de la grande quantité de ses fruits... et... j'entendis la voix du Seigneur me dire: Lève-toi et va dans la montagne...» (I Néphi 17:5-7).

C'est virtuellement la même scène: les montagnes, les riches forêts avec du bois de charpente pour les bateaux, la prairie jaune ondoyante, paradis des abeilles, le spectacle de la mer au-delà, et surtout le joyeux soulagement au moment de sortir soudain de la «steppe de grès rouge», un des pires déserts de la terre. Thomas ne s'intéressait bien sûr pas à trouver du miel, mais pour ceux qui doivent vivre en permanence dans le désert, il n'est pas de plus grand trésor que de trouver du miel, comme le montre bien un grand nombre de racines et de dérivés dans le vocabulaire arabe[17]. Une description à peu près semblable pourrait convenir aux montagnes d'Oman plus loin à l'est, situées au vingt-cinquième parallèle, dont la découverte fut une grande surprise en 1838[18]. Lorsqu'en 1843 Von Weede fit une description enthousiaste des montagnes de l'Hadramaout auxquelles parvint Léhi, le grand Von Humboldt, et bien sûr après lui tout le monde savant, refusa tout simplement de le croire[18]. Les délicieuses montagnes de Thomas étaient inconnues en Occident jusqu'à il y a moins de vingt-cinq ans. Bien que «les côtes méridionales d'Arabie aient des ports admirables», elles ne semblent pas avoir été utilisées, à quelques exceptions possibles près, avant une époque fort postérieure au temps du Christ[19].

Quand on regarde le groupe épuisé de Léhi descendre vers les plaisantes vallées jusqu'à la mer, on est poussé à se dire qu'il a fait un chemin immense rien que pour construire un bateau. Que le lecteur propose donc un autre itinéraire. Le meilleur guide de l'Arabie, à l'époque où le Livre de Mormon fut écrit, imaginait des forêts et des lacs au centre de la péninsule, tout en insistant sur le fait que la région côtière tout entière était «un mur de pierres... aussi nu et désert que possible; pas un brin d'herbe, pas la moindre tache de verdure» à trouver[20]. Le Livre de Mormon renverse la situation et nous montre Léhi évitant le cœur du continent pour découvrir les régions boisées et souriantes sur la côte méridionale. En quel autre endroit aurait-il pu trouver son bois de charpente sur toute la côte de l'Arabie? «Il est tout à fait probable, écrit une autorité moderne, que Salomon dut transporter ses bateaux, ou le matériel pour les construire, depuis la Méditerranée, car où, sur les rives de la Mer Rouge, pouvait-on trouver du bois de charpente pour construire des bateaux?[21]».

Et par quel autre itinéraire Léhi aurait-il pu atteindre son heureux rivage? Au nord c'était le territoire ennemi, la Méditerranée est un monde de ports fermés et de mers fermées, aussi dangereuse que du temps de Wenamon, qui était constamment arrêté par des ennemis et des pirates, les déserts à l'est de Jérusalem grouillaient de tribus hostiles et en état de guerre, le nord et le centre de l'Arabie étaient les lieux classiques de pâturage et de combat des Arabes, et à ce point sillonnés de routes marchandes du temps de Ptolémée «qu'il ne semble pas rester grand-chose du désert inaccessible: 'd'une manière générale Ptolémée ne connaît pas de désert...'»[22]. L'Egypte n'offrait pas de refuge à quelqu'un que le parti pro-égyptien considérait comme ennemi. Un seul chemin était libre, le plus dur et le plus sauvage, à travers les montagnes qui bordent la mer Rouge et puis vers l'est en traversant l'extension occidentale du terrible «quartier de vide» où le groupe connut tant d'afflictions. Il leur fallut tourner vers l'est quand ils le firent parce que tout le coin sud-ouest de la péninsule était occupé par le royaume des Sabéens, l'état qui fut probablement le plus fort, le plus riche et le plus densément peuplé que l'Arabie ait jamais connu.

Ainsi donc, aussi long et pénible qu'il fût, l'itinéraire de Léhi se révèle avoir été en réalité le plus court et le plus sûr, sinon le seul qu'il aurait pu prendre. C'est sur les rives de la mer d'Oman que se termine l'histoire de Léhi dans le désert. Bien que ceci n'ait été qu'une narration préliminaire, nous en avons dit assez pour justifier certaines réflexions en guise de résumé.

14 Pilgrimage to Al-Madinah, etc. II, 94, 141 et suiv.
15 The Improvement Era Vol. 53 (1950), p. 547.
16 Arabia Felix, p. 48 et suiv.
17 Burton, op. cit., II, 130, M. I.
18 Hogarth, Penetration of Arabia, pp. 137 et suiv. 148–150.
19 J. A. Montgomery, Arabia and the Bible, pp. 71, 74.
20 Conder's Arabia (The Modern Traveller, série, Londres 1825), pp. 14 et suiv. 9, 348 et suiv.
21 J. Perowne, dans PEFQ 1939, p. 200.
22 Montgomery, Ar. & the Bible, p. 75.

Léhi dans le désert

Chapitre VI. Léhi le vainqueur
3. Léhi à la barre des témoins

Nous ne nous sommes jamais beaucoup intéressés à «prouver» le Livre de Mormon; pour nous, sa provenance divine a toujours été un article de foi et ses aspects historiques sont de loin la chose la MOINS importante chez lui. Mais «le monde» prétend que c'est un faux grossier et stupide, une falsification éhontée commise par un paysan ignorant qui pouvait à peine écrire son nom. Il a proféré l'accusation, qu'il la prouve. Ce devrait être très facile s'il a raison, il suffirait simplement de feuilleter quelques pages et de mettre le doigt sur d'innombrables erreurs, puisque l'accusé s'est engagé en termes précis et sur une grande longueur. La nature du document qu'il affirme traduire est si étrange, et les conditions qu'il doit remplir sont si extraordinaires et exigeantes, que son auteur doit certainement être condamné au premier coup d'œil s'il ment. D'autre part, si son écrit montre LA MOINDRE TENDANCE à se conformer aux conditions spéciales prescrites, ses critiques devront donner pas mal d'explications, et s'il montre une TENDANCE CONSTANTE à se conformer à ces conditions difficiles, ses critiques feront faillite. Nous croyons que cette petite étude, aussi provisoire et limitée qu'elle soit, indique néanmoins, au-delà de tout doute raisonnable, une tendance de ce genre.

Qu'avons-nous prouvé? Simplement que tout ce que le livre de 1 Néphi dit s'être réellement produit A PU arriver. Non pas que C'EST arrivé. Prouver cela n'est ni nécessaire ni possible. Les événements uniques de l'histoire ne peuvent jamais être reconstitués avec certitude; mais les événements caractéristiques apparentés: us et coutumes, rituels, etc., des choses qui arrivent non pas une seule fois, mais constamment dans des formes bien connues, peuvent être l'objet d'une certitude presque absolue. C'est par conséquent eux, et non pas les événements particuliers, qui sont les choses les plus difficiles à imiter; quand on met à l'épreuve les faux et qu'on identifie les documents, c'est bien la forme générale qui est de première importance. Ce principe est bien illustré dans la critique que fait Cheesman de Palgrave. Bien que les descriptions que fait ce dernier de Hufhuf soient si pleines de «parfaites inexactitudes» et «d'indiscrétions flagrantes» qu'elles paraissent être des inventions presque pures, et bien que la carte que fait Palgrave de Hufhuf soit si pleine d'inexactitudes que je n'ai pas pu l'orienter, Cheesman n'en conclut pas moins que «la description qu'a faite Palgrave de Hufhuf, de ses jardins, de ses arcades, de ses industries et de son peuple . . . n'aurait pu être composée que par un témoin oculaire». En dépit de toutes ses imperfections, l'ensemble du tableau présente des objets qui n'auraient pas été mentionnés s'ils n'avaient pas été vus[22a]» «Il n'est que trop facile, écrit le même auteur, aussi soigneux que l'on soit, de tomber dans de petites inexactitudes, quand on s'efforce de mettre de la couleur dans la description que l'on fait d'un pays, et il est encore plus facile, je m'en suis aperçu, de venir après et de faire remarquer les erreurs d'un prédécesseur[22a]». Voilà un puissant argument en faveur du récit sobre et détaillé de Néphi, dont nous pourrions pardonner les erreurs de détail si nous pouvions les découvrir. En parlant de Léhi dans le désert, nous avons, pour ainsi dire, mis le vieux patriarche à la barre comme témoin dans le procès de Joseph Smith contre le Monde, Smith a été accusé (et comment!) de pratique frauduleuse, et Léhi est témoin pour la défense, Il affirme avoir passé des années dans certaines parties du Proche Orient il y a environ 2 550 ans. Dit-il la vérité? Des générations de chercheurs rusés et décidés n'ont pas pu ébranler le témoignage de Léhi ou le surprendre en flagrant délit de contradiction. Cela devrait suffire à satisfaire les gens les plus critiques. Mais voici que de l'Orient viennent de nouveaux témoins: le capitaine Hoshaiak de Lakish, une armée d'explorateurs bronzés, revenus des déserts de Léhi pour nous dire comment y est la vie, les anciens poètes des Arabes, des caisses et des caisses de pièces à conviction de A à Z, des sceaux, des inscriptions, des lettres, des débris de poteries venus de la propre patrie de Léhi. Qui aurait jamais pensé que Léhi serait un jour confronté avec des témoins oculaires des scènes mêmes qu'il prétend avoir vues? A la lumière de toutes ces nouvelles preuves, la défense demande que l'on ouvre à nouveau le procès.

C'est ainsi que Léhi et les nouveaux témoins sont examinés contradictoirement et leurs réponses comparées. Les questions pleuvent dru: Comment vous appelez-vous? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas de nom de personne comme cela? (On présente un tesson datant de l'époque de Léhi portant le nom «Léhi», qui n'est pas rare.) Où habitiez-vous à l'époque? Qu'entendez-vous par «pays de Jérusalem»? Vous ne voulez pas dire la ville? (La défense montre une vieille lettre montrant que le territoire entourant la ville était appelé pays de Jérusalem.) Qui gouvernait Jérusalem? Quel genre d'hommes étaient-ils? Qu'avez-vous fait pour vous les mettre à dos? Où avez-vous été chercher cette grande richesse dont parle votre fils? Par quel hasard avez-vous appris l'égyptien — n'était-ce pas un gaspillage de temps? Pourquoi n'avez-vous pas appris le babylonien, langue bien plus proche de la vôtre? Pourquoi se chamaillait-on dans votre famille? J'ai toute une liste de noms, ici, votre soi-disant famille et vos descendants. Attendez-vous du tribunal qu'il croie qu'ils sont authentiques? Si c'est une liste authentique, pourquoi ne contient-elle que des noms en Baal? Vous dites que vous avez eu des songes: Sur qui? Une rivière? Quel genre de rivière? Qu'est-ce que cet étrange «brouillard de ténèbres»? Avez-vous jamais rien vu de semblable lorsque vous étiez éveillé? (Des douzaines de témoins attestent.) Ne pensez-vous pas qu'un rêve est un prétexte bien mince pour quitter votre maison et votre pays? Dans quelle direction vous êtes-vous enfui? Comment pouviez-vous constituer une grosse caravane sans être appréhendé? Qu'avez-vous emmené? Comment avez-vous voyagé — à pied? Comment avez-

vous fait pour survivre avec des femmes et des enfants dans un terrible désert? Comment avez-vous fait pour ne pas être massacrés par des razzieurs, ne savez-vous pas que le désert était très dangereux? Que mangiez-vous? Marchiez-vous constamment? Lorsque vous campiez, quelle était la première chose que vous faisiez? Quel genre d'autel? Quel genre de gibier chassiez-vous? Où? Comment? Qui s'occupait de la chasse? Votre fils a fait un arc, dites-vous: où, dans l'Arabie désertique, pouvait-il trouver du bois pour en faire un? Quel droit aviez-vous de vous en aller donner des noms nouveaux aux lieux? Pensez-vous qu'une personne sensée donnerait à une rivière et à sa vallée des noms différents? (Rugissement de protestation de la part des Arabes de l'auditoire). Qui a jamais appelé la mer Rouge une fontaine? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas de rivières en Arabie? Ce petit discours que vous avez fait à vos fils sur le bord de la rivière — n'est-il pas un peu exagéré? (Encore des protestations de la part des bédouins.) Ne pensez-vous pas que c'est plutôt ridicule de dire d'une vallée qu'elle est «ferme et constante»? Où vos fils ont-ils logé lorsqu'ils sont retournés à Jérusalem? Et cette grotte? Les plaques de métal ne sont-elles pas un matériel d'écrivain assez invraisemblable pour y inscrire des textes? Cinquante hommes ne sont-ils pas une garnison ridiculement petite pour une ville comme Jérusalem? Vous décrivez des réunions nocturnes entre les Anciens et le commandant, ne serait-il pas beaucoup plus sensé de tenir les réunions en plein jour? Vous voulez faire croire à la cour que vous avez réellement emmené du grain avec vous dans ce long et épuisant voyage? Essayez-vous de dire au tribunal que vous avez trouvé un paradis à l'extrémité méridionale du pays le plus désolé de la terre?

Etc. etc. Le lecteur peut en ajouter à volonté à cette liste de questions insidieuses — notre étude indique plus d'une centaine de possibilités, la plupart étant des questions auxquelles PERSONNE SUR LA TERRE n'aurait pu répondre correctement il y a cent vingt ans. L'auteur de 1 Néphi se trouvait en face de cent problèmes délicatement interdépendants, d'une difficulté extrême. La probabilité de trouver une ou deux fois une phrase plausible rien qu'en devinant est assez mince, mais les chances de répéter cette performance une centaine de fois en succession rapide sont infiniment réduites. Le monde dans lequel Léhi errait était pour l'Occidental de 1830 un bourbier mouvant sans la moindre trace visible d'entroit où prendre pied, perdu dans un brouillard impénétrable; les meilleurs spécialistes de la Bible étaient désespérément mal informés même sur la Palestine. L'étude scientifique de la Terre Sainte commença avec Edward Robinson en 1838, et pourtant quarante ans plus tard une grande autorité écrivait: «Rares sont les pays où l'on voyage plus qu'en Palestine; rares sont ceux dont les us et coutumes des populations sont moins connues . . .[23]». Dix ans plus tard, la Palestine Exploration Fund faisait cette déclaration officielle: «On ne connaît pour ainsi dire rien de précis sur le désert de l'Errance»[24]. La Bible elle- même, au lieu d'éclaircir les problèmes, est, selon Palmer, la cause principale des «grandes divergences» qu'on trouve dans les rapports des observateurs[25]. L'exemble classique en est le Kadesh Barnea du Dr H. Clay Turnbull, recommandé par de grandes autorités en 1884 comme étant l'ouvrage classique sur le désert du sud et «accepté par les géographes bibliques comme l'autorité sur la région», et ce jusqu'à nos jours, lorsque Woller et Lawrence explorèrent la région et découvrirent que ce guide infaillible était simplement «de la fantaisie»[26]. Quant au travail de Clarke sur la même région, publié un an après celui de Turnbull, les mêmes critiques se contentent de faire cette réflexion: «Sans commentaires»[27]. Dès 1935 le colonel Newcombe pouvait écrire: «J'avais plusieurs livres au sujet des Errances, mais presque tous avaient été écrits par des visiteurs idéalistes très inexpérimentés; la plupart de ces livres étaient tout à fait à côté de la vérité par manque de connaissance du pays ou de compréhension de l'esprit bédouin. Chacun semblait exagérer grossièrement sa petite théorie aux dépens de celle des autres»[28]. Que l'on ne croie donc pas que l'accès à la Bible aurait facilité la tâche de composition de l'histoire de Léhi — cela n'aurait fait que compliquer les choses. Cependant nous voyons que notre guide est confiant et avance avec assurance, ne revenant jamais sur ses pas pour changer d'itinéraire, n'hésitant jamais un instant ni ne cherchant refuge dans des paroles vagues qui n'engagent à rien, ne demandant jamais à être excusé ni ayant recours au vieux truc qui consiste à demander à être compris uniquement dans un sens «religieux», ne se cachant jamais derrière un écran de fumée et ne devenant pas consciemment ou inconsciemment confus ou compliqué.

22a Cheesman, In Unknown Arabia, pp. 67–71.
23 Clermont-Ganneau, dans PEFQ 1875, 202 et suiv.
24 Palmer, dans Surv. of Westn. Palest. Papers, p. 73.
25 Desert of the Exodus, I, 2.
26 PEFQ 1914, p. 19 et suiv., The Wilderness of Zin, p. 71 et suiv.
27 Wilderness of Zin, p. 73, n. 1.
28 PEFQ 1935, p. 110–1.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre VI – Léhi le vainqueur

4. Quelques épreuves simples

Le présent traitement de l'histoire de Léhi laisse beaucoup à désirer (nous pouvons, nous, nous permettre de demander l'indulgence du lecteur pour avoir utilisé le terme «Juif» trop libéralement ou nous être engagés dans une spéculation assez fumeuse sur le langage), mais si une fraction seulement de nos informations a été bonne, il est impossible d'expliquer 1 Néphi en disant que c'est une simple coïncidence. Pour illustrer ceci, que le lecteur fasse un essai tout simple. Qu'il se mette à écrire l'histoire de la vie, disons au Tibet au milieu du XIe siècle ap. J.-C.; qu'il bâtisse entièrement son histoire sur la base de ce que le hasard veut qu'il sache à ce moment précis sur le Tibet au onzième siècle — cela représentera assez bien ce que l'on savait de l'Arabie ancienne en 1830, c'est-à-dire que l'endroit existait et qu'il était très mystérieux et romantique. En composant votre fantaisie tibétaine vous jouirez d'un grand avantage. Etant donné que la toile est entièrement vide, libre à vous de la remplir de tout ce qui vous vient à l'idée. Vous ne devriez donc pas avoir beaucoup de difficulté à vous «lancer sans heurts dans votre récit» — chose qui, de l'avis de Mrs. Brodie [un des principaux écrivains antimormons (N. d. T.)], était le seul obstacle que devait surmonter l'auteur du Livre de Mormon. Mais il y aura d'autres obstacles, car dans votre chronique sur l'ancien Tibet nous devons insister pour que vous observiez scrupuleusement un certain nombre de conditions ennuyeuses.
(1) Vous ne devez jamais dire quelque chose d'absurde, d'impossible ou de contradictoire;
(2) une fois que vous avez terminé, vous ne devez pas faire de changement dans le texte — la première édition doit rester définitive;
(3) vous devez affirmer que votre «récit sans heurts» n'est pas un roman mais une histoire vraie, que dis-je, sacrée;
(4) vous devez inviter les orientalistes les plus capables à examiner le texte avec soin, et vous efforcer diligemment de faire en sorte que votre livre tombe dans les mains des personnes qui désirent le plus vivement en dévoiler tous les défauts et qui sont les plus compétentes pour le faire. «L'auteur» du Livre de Mormon observe toutes ces règles terrifiantes avec le plus grand scrupule.

Dans votre épopée tibétaine vous pourriez de temps en temps, par un heureux hasard, dire quelque chose de correct, mais ne vous y attendez pas. Vous pouvez vous consoler en prenant un bon roman historique traitant du monde antique et y marquer au crayon rouge tous les anachronismes, toutes les incongruités et toutes les inexactitudes du livre. Le résultat sera du carnage, mais soyez miséricordieux! Pour vous rendre compte des difficultés que doit affronter un historien créateur, il suffit de contempler les laborieuses productions des derniers critiques du Livre de Mormon. Il n'a été que trop facile au présent auteur, à qui il manque l'avantage injuste d'être spirituel ou érudit, de montrer en quoi Mrs Brodie, en composant l'histoire d'événements qui ne remontent qu'à cent ans, s'est contredite à maintes et maintes reprises. Depuis lors d'autres personnes plus diligentes et plus astucieuses ont montré combien les preuves ont souffert entre les mains de pareille historienne qui cite comme témoin principal contre la personnalité du prophète un dossier judiciaire qui n'a jamais existé[29]!

Un Victor Hugo ou un Anatole France peuvent raconter une histoire convaincante lorsqu'ils sont proches de leur pays et de leur temps, mais qu'un auteur, même le plus savant, recule d'un ou de deux millénaires et de quelques milliers de kilomètres autour du globe, et voilà qu'il se trouve sur un terrain glissant auquel il ne peut échapper qu'en ayant recours aux ailes de l'imagination. Ce ne sont pas les détails particuliers autant que le cadre et l'atmosphère générale de leurs histoires qui obligent Messieurs White et Douglas de faire un clin d'œil connaisseur et de nous dire que c'est pour rire. Un manuel d'antiquités grecques ou romaines peut fournir à un auteur tous les détails précis qu'il lui est possible d'utiliser, mais aucun écrivain n'a encore réussi à intégrer une masse d'autant de matériel dans un tout simple, naturel et sans faille: Thornton Wilder et Naomi Mitchison évitent très bien les pièges de la reconstitution historique en se concentrant sur des choses aussi éternelles que les montagnes, les mers et les émotions humaines et rendent ainsi leurs histoires convaincantes. Mais Néphi ne jouit pas de ce luxe ou de ces immunités artistiques: c'est de l'histoire qu'il écrit, et il donne ses renseignements dans un discours tellement simple, sans effort et naturel que le lecteur oublie facilement l'immense quantité de détails qui sont insérés dans cette forme naturelle et sans complexité. Quel auteur de fiction historique s'est jamais approché, même de loin, de pareil exploit?

Mais n'avons-nous pas été décidément partial en nous occupant de Léhi? Bien sûr que si. Nous sommes l'avocat de la défense. Nos témoins, c'est nous qui les avons tous choisis, mais nul ne peut nier qu'ils soient compétents et impartiaux. Nous avons invité l'accusation à les examiner. Jusqu'à maintenant elle ne l'a pas encore fait, mais au lieu de cela a introduit ses propres témoins à la cour, des intellectuels modernes qui peuvent nous dire au juste ce que PENSAIT l'accusé lorsqu'il écrivit le Livre de Mormon. Ces preuves-là n'en sont pas du tout — c'est de la mauvaise science, de la mauvaise histoire et même du mauvais reportage journalistique et serait rejeté par n'importe quel tribunal du pays. Mais cela pourrait impressionner le jury à moitié instruit, et c'est là son but. La meilleure manière pour nous d'expliquer la nouvelle tendance qui se manifeste dans la critique du Livre de Mormon, c'est d'utiliser une petite parabole.

Un jeune homme prétendit un jour avoir trouvé, tandis qu'il labourait, un gros diamant dans son champ. Il exposa gratuitement la pierre au public et tout le monde prit parti. Un psychologue montra, en citant certains cas célèbres, que le jeune homme souffait d'une forme bien connue d'hallucination. Un historien montra que d'autres hommes ont également affirmé avoir trouvé des diamants dans des champs et s'étaient trompés. Un géologue prouva qu'il n'y avait pas de diamant dans la région, mais seulement du quartz: le jeune homme avait été roulé par un morceau de quartz. Lorsqu'on lui demanda d'examiner la pierre elle-même, le géologue refusa avec un sourire las et tolérant et en secouant gentiment la tête. Un professeur d'anglais montra que le jeune homme, en décrivant sa pierre, utilisait exactement le même langage que celui utilisé par d'autres personnes décrivant des diamants non taillés. Il utilisait donc simplement le langage courant de son époque. Un sociologue montra que trois seulement sur cent soixante-dix-sept employés de fleuristes dans quatre grandes villes croyaient que la pierre était authentique. Un ecclésiastique écrivit un livre pour montrer que ce n'était pas le jeune homme mais quelqu'un d'autre qui avait trouvé la pierre.

Finalement un bijoutier indigent du nom de Snite fit remarquer que puisqu'on avait encore accès à la pierre pour l'examiner la réponse à la question de savoir si c'était un diamant ou pas n'avait absolument rien à voir avec la personne qui l'avait trouvée ou avec le fait qu'elle était honnête ou saine d'esprit ou que quelqu'un la croyait ou qu'elle était capable de faire une distinction entre un diamant et une brique ou qu'on n'avait jamais trouvé de diamant dans les champs ou que des gens avaient jamais été roulés par du quartz ou du verre, mais qu'on devait y répondre simplement et uniquement en faisant subir à la pierre certaines épreuves bien connues pour les diamants. On fit venir des experts en diamant. Certains le proclamèrent authentique. Les autres plaisantèrent nerveusement et déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas très bien mettre leur dignité et leur réputation en danger en faisant semblant de prendre la chose trop au sérieux. Pour cacher la mauvaise impression ainsi donnée, certains proposèrent la théorie que la pierre était en réalité un diamant synthétique, très adroitement fait, mais un faux quand même. L'objection à cela c'est que la production d'un bon diamant synthétique, il y a cent vingt ans, aurait été un fait encore plus remarquable que la découverte d'un diamant réel.

La morale de cette histoire est que le témoignage rendu par l'accusation, si savant soit-il, a été jusqu'à maintenant entièrement à côté de la question et futile. Inutile d'observer qu'il est également incompétent, puisqu'il vise surtout à la controverse et est basé entièrement sur les conclusions des témoins, lesquels ont d'autre part déjà décidé, pour d'autres raisons, que l'accusé est coupable. Autre chose: L'accusation doit prouver son affaire à fond; il ne suffit pas de montrer, même si elle le pouvait, qu'il y a des erreurs dans le Livre de Mormon, car tous les humains en commettent, ce qu'elle doit expliquer c'est comment «l'auteur» du Livre est arrivé à dire autant de choses correctement. Quelque quatre-vingts années de recherches zélées de la part du Palestine Exploration Fund n'ont pour ainsi dire rien apporté pour prouver l'exode; jusqu'à nos jours «de l'histoire de . . . Saül, David, Salomon ou même de leur existence, il n'y a absolument aucune trace en dehors de la Palestine». Et pourtant ce manque de preuves ne réfute absolument pas la Bible. Nous n'aurions pas été désappointés ou surpris de trouver tous les documents complètement silencieux sur ce qui a trait au Livre de Mormon; et cependant ils ont été très loin de l'être. Si un homme commet une erreur lorsqu'il résout un problème très complexe de mathématiques, cela ne prouve rien quant à ses capacités de mathématicien, car les plus grands commettent des bévues. Mais s'il montre une solution correcte au problème, il est impossible d'expliquer son succès en disant que c'est un accident, et nous devons le tenir, quel qu'il soit, pour un mathématicien de bonne foi; il en va de même de l'auteur de 1 Néphi. Si nous pouvions trouver des erreurs dans son œuvre, nous pourrions facilement les expliquer et les pardonner, mais lorsqu'il ne cesse de donner réponse correcte sur réponse correcte, nous ne pouvons qu'accepter l'explication qu'il donne sur la manière dont il s'y prend.

Il y a un aspect significatif de l'histoire de Léhi dans le désert que nous ne pouvons pas passer sous silence. Elle est entièrement, du début à la fin, une histoire de l'Ancien Monde. On n'y trouve pas le moindre indice sur le «noble peau-rouge». On n'y trouve rien qui laisse soupçonner si peu que ce soit que l'histoire va prendre fin dans le Nouveau Monde. Le peuple de Léhi pensait avoir trouvé sa terre promise au pays d'Abondance près de la mer et fut affreusement irrité lorsque Néphi, qui lui-même avait considéré le projet comme impossible (1 Néphi 17:8-9), entreprit, en vertu d'instructions spéciales, de construire un bateau.

Dans quelle romance orientale le livre de 1 Néphi a-t-il donc été volé? Comparez-le aux tentatives de saisir la lettre et l'esprit du séduisant Orient, de Voltaire à Grillparzer, que dis-je, aux histoires orientales les plus sobres de l'époque, et il se révélera immédiatement à quel point elles sont toutes irréelles, extravagantes, exagérées et stéréotypées, et avec quel scrupule Néphi a évité tous les pièges dans lesquels les meilleurs savants eux-mêmes étaient sûrs de tomber. Il n'y a absolument aucune raison de poser la question: Qui a écrit le Livre de Mormon? Il aurait été tout aussi impossible au plus grand savant vivant en 1830 d'écrire le Livre de Mormon qu'à Joseph Smith. Et quiconque veut expliquer le Livre de Mormon par une des théories proposées jusqu'à présent — à l'exception d'une seule — doit complètement exclure les trente-quatre premières pages.

29 Nous pensons ici au livre de l'auteur «No Ma'am, That's not History» (Salt Lake, Bookcraft, 1946). On trouvera le traitement complet des registres du tribunal dans «A New Witness for Christ in America» du Dr Francis W. Kirkham. (2e édition augmentée, Zion's Publishing Co., Independence, n° 1947), pp. 370-394.